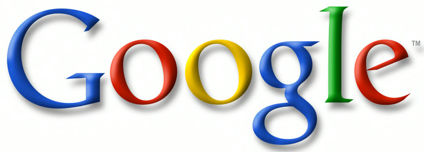
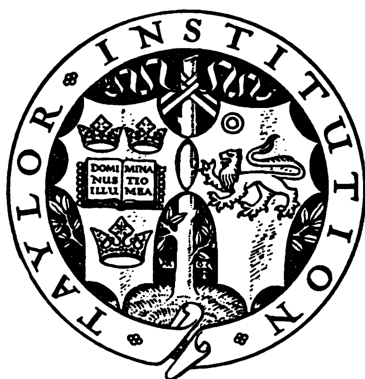





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



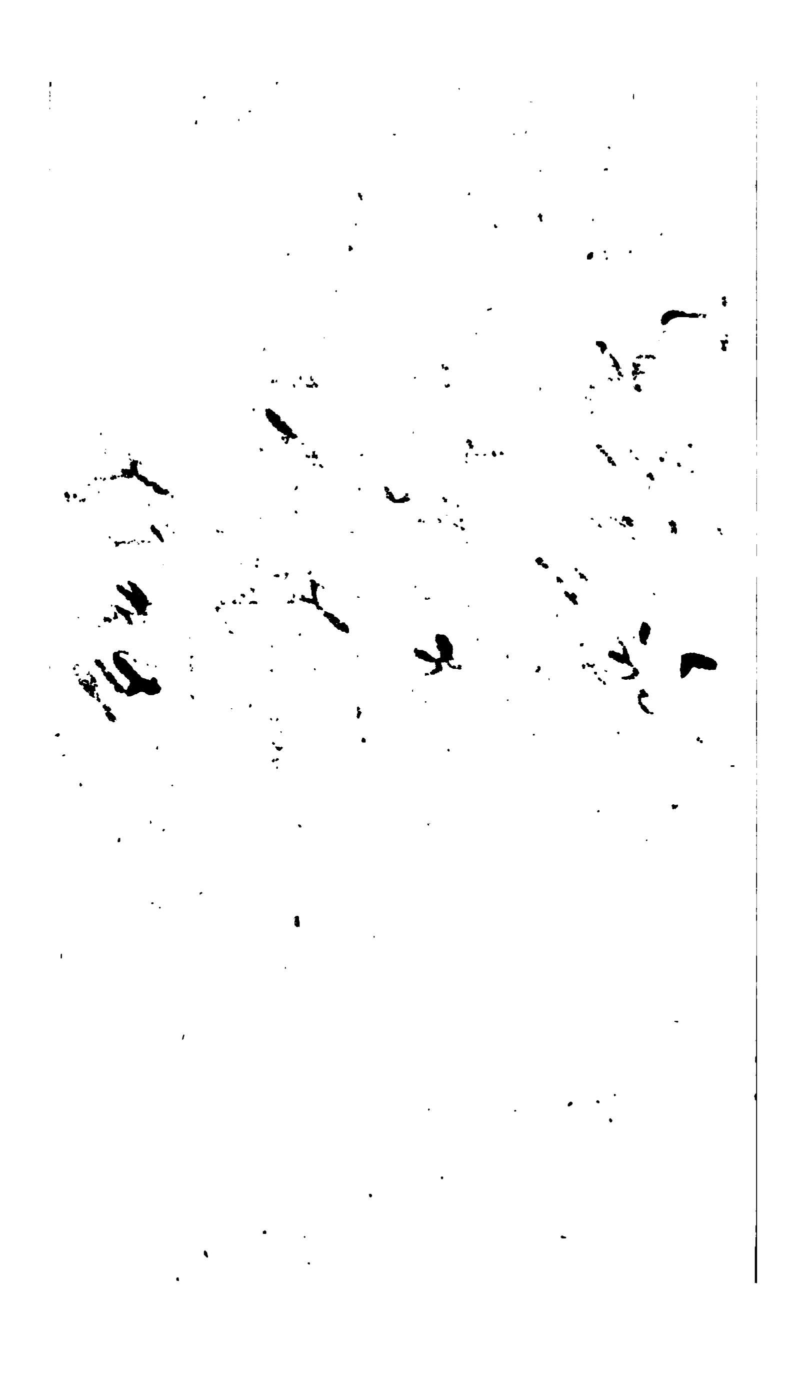
141 #21

von Kleist.

Saltzwedel
d: 24 Febr:
1785

constat
1 rt 5 gl

An die jetzigen Proseliten=
Macher, oder Verführer zum
andern Glauben – einen zur
Zurechtweisung zu verschaffen:
L'Esprit de Frederic pag 219.
zu ersehen „Laissez à chaque un
la liberté de conscience„.



de Kleis

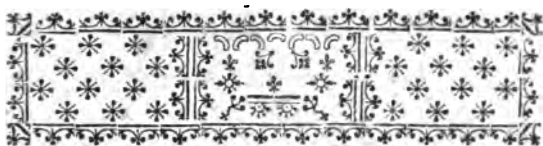
L'ESPRIT
DES
MONARQUES
PHILOSOPHES,
MARC-AURELE,
JULIEN,
STANISLAS
ET
FREDERIC.

Zimmerman 1845



VIENNE,
CHEZ JEAN-THOMAS DE TRATTNERN
IMPRIMEUR ET LIBRAIRE DE LA COUR.
1765.





AVERTISSEMENT.

DEPUIS SALOMON, le Sage par excellence, dont les Ecrits font partie des Livres Canoniques, l'Histoire ancienne ne fournit que deux Monarques, MARC-AURELE & JULIEN, qui aient laissé des Ouvrages de Philosophie Morale & Politique. Après tant de siecles écoulés depuis le regne de ces grands hommes, sans qu'on les ait vus renaître, nous avons aujourd'hui l'avantage de les voir revivre dans STANISLAS LE BIENFESANT, & FREDERIC le SALOMON DU NORD; & c'est une preuve des progrès que la raison & la Philosophie ont faits dans notre siecle.

En réuniſſant ſous un même point de vue, les penſées & les leçons de ces quatre Monarques, notre deſſein n'a pas été de les publier toutes: nous nous ſommes aſſujettis au titre & à l'objet de notre Ouvrage; & nous n'avons extrait de leurs Ecrits, que les maximes qui les caractériſent plus eſſentiellement, comme MONARQUES PHILOSOPHES. Heureux le ſiecle que des Rois éclairent de leurs lumieres & inſtruiſent de leurs leçons! Plus heureux les Peuples qui ſe rendent dignes d'avoir de tels Peres & de tels Maîtres!

TABLE DES MATIERES.

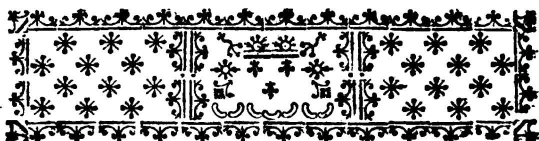
Fin de la Table.

L'ESPRIT

L'ESPRIT

DE

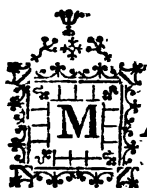
MARC-AURELE.



INTRODUCTION

PRÉLIMINAIRE,

Contenant des particularités de la Vie de l'Empereur MARC-AURELE.



MARC-AURELE ANTONIN, surnommé le *Philoſophe*, étoit de l'ancienne Famille des *Annius* ; & lui même, quelque modeſte qu'il fût, ſe diſoit deſcendu de *Numa*, dont il imita la piété & le reſpect pour les Dieux.

Né avec un goût décidé pour toutes les Sciences, il fit des progrès étonnants dans ſes études, & ſur-tout dans celle de la Philoſophie morale, ſelon les principes des Stoïciens. Mais il ne les attri-

buoit qu'à la capacité & aux leçons assidues de ses Précepteurs, & nullement à ses dispositions naturelles. Jamais Disciple ne témoigna plus de reconnoissance à ses maîtres, & ne leur rendit plus d'honneurs. Non-seulement il les combla de biens pendant leur vie, & leur érigea des statues d'or, qu'il plaça parmi celles de ses Dieux domestiques; mais afin que la postérité s'intéressât aussi à leur gloire, il voulut encore l'instruire des obligations qu'il leur avoit; & c'est par ce détail généreux qu'il commence ses admirables réflexions.

Dès sa plus tendre enfance, il s'attira la bienveillance de l'Empereur Adrien, qui voulut l'avoir toujours auprès de lui, & qui le fit Chevalier, à six ans; honneur qu'on n'avoit jamais fait à cet âge. Après la mort d'Adrien, & n'ayant encore que dix-huit ans, il fut adopté par Antonin *le Pieux*, dont il épousa la

fille Fauſtine, & qui, en lui donnant en même tems le titre de *Céſar*, l'aſſocia à tous les honneurs de l'Empire & du Sacerdoce. Ce Prince ne feſoit & ne décidoit rien, qu'après l'avoir conſulté; & jamais il n'eut à ſe repentir ni de la confiance qu'il lui témoignoit, ni du crédit immenſe qu'il lui donnoit auprès de lui. Marc-Aurele n'employoit l'un & l'autre, que pour la gloire de l'Empereur, qu'à maintenir la liberté, & qu'à accroître la félicité du Peuple. Plus ſon pouvoir augmentoit, plus il avoit de reſpect & de déférence pour Antonin: la reconnoîſſance l'avoit rendu l'ami tendre & ſincère de ſon bienfaiteur. pendant vingt-trois ans qu'il fut dans ſon Palais, il ne le quitta point; & l'on remarque qu'il ne coucha que deux fois ailleurs.

Cette aſſiduité extraordinaire, qui caractériſe ſi noblement le cœur de Marc-Aurele, avoit ſi fort touché Antonin, qu'il n'écouta jamais les

discours de ceux qui s'efforçoient de lui donner des soupçons contre lui; & l'union de ces deux Princes dura entiere & parfaite jusqu'à la mort d'Antonin.

Marc-Aurele lui ayant succédé, l'an 161, signala son avénement à l'Empire par une preuve éclatante de sa grandeur d'ame & de la générosité de sa vertu, en le partageant avec Lucius-Verus, qu'Antonin n'avoit pas voulu adopter, quoiqu'il n'eût été lui-même adopté par Adrien qu'à cette condition. Il prit ensuite le nom de son Bienfaiteur, & le donna, avec sa fille Lucille, à son Collegue, qu'il nomma Empereur. Ce fut la premiere fois que Rome se vit gouvernée par deux Souverains.

Pendant que Verus fesoit la guerre aux Parthes, les Allemands se révolterent, firent une irruption en Italie, & y porterent la désolation. Marc-Aurele, que la prudence & la né-

cessité des affaires avoient jusques-là retenu à Rome, & qui avoit autant de courage que de philosophie, partit, se mit à la tête de son Armée, & attaqua brusquement les ennemis.

Le combat fut long & opiniâtre; mais enfin les Allemands furent battus & taillés en pieces. Quelque grande que fût cette victoire, & quelque plaisir qu'elle lui fît, il eut cependant la force de résister à ses troupes victorieuses, qui le prioient d'augmenter leur paie; & malgré leurs instances, il leur répondit, *que de leur donner de l'argent pour cet heureux succès, ce seroit leur faire des libéralités aux dépens du sang de leurs peres & de leurs parens, dont il devoit rendre compte aux Dieux.* Cette réponse admirable étoit la conséquence naturelle des principes de sa morale, qu'il ne sacrifia jamais à aucune circonstance. En quelque danger même qu'il se trouvât, ni la crainte ni la complaisance n'affoi-

blirent jamais sa fermeté, & ne purent l'obliger à passer en rien les bornes de la plus exacte justice: en un mot, il joignoit la pratique la plus sévere de la morale à la profession qu'il en fesoit.

Constant & modeste, grave & complaisant, clément & juste; aussi indulgent pour les autres, que rigide pour lui-même; insensible à la vaine gloire; inébranlable dans ses desseins, qu'il formoit toujours après de mûres réflexions, & jamais par caprice, ou par passion; ennemi des délateurs, pieux sans affectation, modéré en toutes choses; toujours égal, toujours le maître de son ame, toujours soumis à la Providence & à la raison, & sans cesse en garde contre l'amour-propre; incapable de déguisement, toujours vrai dans ses paroles comme dans ses actions; jamais ni impatient, ni inquiet; très-promt à pardonner les fautes, quand elles n'offensoient que lui seul; & inexorable, quand la der-

niere néceſſité, c'eſt-à-dire, l'intérêt du Public, le forçoit à les punir; toujours occupé du bonheur de ſes Peuples, & du plaiſir de faire du bien aux hommes; l'ami compatiſſant & le pere des pauvres: tel étoit Marc-Aurele, au milieu des allarmes & des calamités de la guerre, comme dans le ſein de la paix.

Verus étant mort d'apoplexie, au retour de l'expédition contre les Parthes, Marc-Aurele prit ſeul les rênes du gouvernement. Auſſi heureux Guerrier, que ſage Philoſophe, il triompha pluſieurs fois des Quades, des Marcomans, des Sarmates & des Vandales; & ces barbares apprirent enfin à le craindre, autant qu'il étoit reſpecté & aimé des Romains.

Il s'occupa alors tout entier à établir le bonheur de la République ſur des loix ſages & une police prudente, qui, d'elles-mêmes, pour

ainsi dire, rendissent chaque Particulier tranquile & heureux. Tous les états, toutes les conditions furent l'objet de ses soins bienfesants. La justice prit une nouvelle forme; elle fut promte, sans être moins réfléchie; clémente, sans cesser d'être exacte: la Magistrature ne fut composée que de Juges integres. Les pupiles eurent un *tutélaire*, qui prit soin de leurs intérêts; tous les mineurs, sans aucune exception, eurent des curateurs; les talents utiles furent encouragés, le mérite eut des récompenses, & la vertu des honneurs & des dignités: un Citoyen sage & vertueux étoit sûr de l'estime & des bonnes graces de son Empereur. C'est ainsi que ce Prince prouvoit à tous ses Sujets la vérité de ce mot de Platon: *Que les Peuples seroient heureux, si les Philosophes étoient Rois, ou si les Rois étoient Philosophes!* Quoiqu'il fût d'une santé foible & délicate, rien n'étoit

capable d'arrêter ſon zêle pour le bien public; il y employoit la nuit comme le jour. *Ce ſont*, diſoit-il, *les obligations que m'impoſe ma condition de Législateur, & d'Empereur.*

Il auroit cru commettre une impiété, s'il eût perdu en choſes vaines & inutiles un ſeul de ſes moments; ceux-mêmes qu'il donnoit par complaiſance aux jeux & aux ſpectacles, n'étoient pas oiſifs; car il y liſoit toujours, ou y écrivoit. Dans ſes voyages & dans ſes expéditions, au milieu des affaires les plus difficiles, il mettoit à profit tout le tems que d'autres euſſent pris pour ſe délaſſer: il l'employoit ſans relâche à s'entretenir avec lui-même, & à ſe demander un compte exact de ſa conduite, de ſes penſées & de ſes deſſeins. C'eſt à ce merveilleux emploi de ſes moments particuliers, que nous devons l'Ouvrage immortel de ſa Philoſophie.

Il s'informoit très-exactement de ce qu'on disoit de lui, non pas pour punir ceux qui en parloient avec trop de liberté, mais pour connoître ce qu'on approuvoit ou ce qu'on blâmoit dans sa conduite, & profiter de la censure du Public pour se corriger, ou de ses louanges pour continuer de faire le bien. Toutes les fois qu'on parloit mal de lui, & qu'on l'accusoit de quelque défaut ou de quelque vice qu'il n'avoit pas, il répondoit ou par lettres, ou de vive voix, à ses accusateurs, bien-moins pour se justifier, que pour les désabuser & les instruire.

Persuadé que la force des Etats consiste principalement dans le conseil des Sages, il n'entreprenoit jamais rien d'un peu important, ni dans la guerre, ni dans la paix, sans consulter, non-seulement ses Conseillers ordinaires, mais encore ceux qui avoient la réputation d'être les

plus habiles, & qu'il choisissoit à la Cour, à la Ville, & au Sénat. Bien loin alors d'avoir la fausse ambition de les entraîner dans ses sentiments, il se fesoit un mérite & un plaisir de se rendre à leurs avis: *Il est bien plus juste*, disoit-il, *que je suive le conseil de tant de grands Personnages qui sont tous mes amis, qu'il ne l'est que tant de grands Personnages suivent les miens.*

Religieux observateur de sa parole, il blâmoit hautement les fausses raisons de ces Politiques, qui soutiennent qu'un Prince prudent & habile n'est pas obligé de la tenir, quand elle blesse ses intérêts, & qu'il peut même s'en servir comme d'un appât pour faire tomber dans ses piéges ceux à qui il l'a donnée; & ce fut pour détruire, autant qu'il le pouvoit, ces principes pernicieux, qu'il fit cette maxime si digne de toute l'attention des Princes: *Gardez-vous bien d'estimer jamais comme utile*

une chose qui vous forcera un jour à manquer de foi.

Il ne voulut jamais recevoir les titres magnifiques & orgueilleux qu'on avoit donnés aux autres Empereurs, ni soufrir qu'on lui élevât des Temples & des Autels. *C'est de la vertu seule*, répondit ce sage Prince, *qu'il dépend d'égaler les Empereurs aux Dieux, & non pas des suffrages & des flateries des Peuples. Un Roi, qui regne avec justice, a toute la terre pour son Temple, & tous les gens de bien pour Prêtres & pour Ministres.*

Pour exciter dans le cœur de ses Sujets la générosité & la bienfesance réciproque, il fit bâtir un Temple à la Déesse qui présidoit aux bienfaits, & qui étoit peut-être la seule vertu à qui les Romains n'avoient point encore rendu de culte. Il n'appartenoit en effet d'introduire ce culte nouveau, qu'à un Prince comme Marc-Aurele, qui en sa-

voit si parfaitement toutes les cérémonies & tous les usages, & qui les pratiquoit sans cesse avec tant de plaisir.

Un Prince si bon, & si exactement le pere & l'ami de son Peuple, devoit-il s'attendre à trouver un ingrat & un rebelle dans l'un de ses Lieutenants, dans celui-là même à qui il donnoit les témoignages les plus distingués de son estime? Mais la perfidie de Cassius, qui s'étoit fait déclarer Empereur, ne servit encore qu'à faire briller avec plus d'éclat la Philosophie héroïque de Marc-Aurele, qui ne voulut croire cette trahison, que lorsqu'il en eut les preuves les plus completes. Il étoit alors en Pannonie, occupé à dompter les Sarmates & les Marcomans, qui s'étoient lassés de le craindre, & dont il triompha encore. La nécessité de s'opposer aux progrès de Cassius, qui avoit entraîné dans son parti l'Egypte, la Cilicie & la Sy-

rie, lui parut enfin urgente: il fit assembler ses Troupes, leur fit une harangue pathétique, & se mit à leur tête, pour aller combatre le Rebelle; mais il apprit à Formies, que Cassius avoit été tué; & c'étoit précisément ce qu'il craignoit d'apprendre. Car dans sa harangue à ses Soldats, il leur avoit dit: *La seule „ chose, mes Amis, que j'apprèhende, c'est „ que Cassius n'ayant point le front de „ soutenir notre présence & de paroi- „ tre à nos yeux, ne se tue lui-même, „ ou que quelqu'un, sachant que nous „ allons le combatre, ne nous rende „ ce mauvais office, & ne me ravisse „ le prix le plus glorieux que je puis- „ se attendre de ma victoire. Quel „ est donc ce prix? De pardonner à un „ ennemi, de témoigner de l'amitié à „ un homme qui a violé tous les droits „ de l'amitié, & de demeurer fidele à „ un perfide. Cela vous surprend & „ vous paroît peut-être incroyable; „ mais n'en soyez pas moins persuadés:*

„ *car enfin tout ce qu'il y a de bien n'a*
„ *pas encore entiérement quitté la ter-*
„ *re, & il nous reste encore quelques*
„ *traces de l'ancienne vertu. Si les*
„ *Dieux me font la grace de mettre*
„ *une heureuse fin à ces désordres,*
„ *j'aurai la satisfaction de vous faire*
„ *voir ce qui vous semble présentement*
„ *impossible; & je tirerai au-moins*
„ *un bien de ce grand mal; c'est que*
„ *je convaincrai les hommes de cette*
„ *importante vérité: Qu'on peut faire*
„ *un bon usage, mêmes des guerres*
„ *civiles.*

Marc-Aurele témoigna publiquement la douleur que lui causoit la mort de Cassius, & il écrivit ainsi à l'Impératrice Faustine: „ *J'ai lu*
„ *& relu à Formies la Lettre par*
„ *laquelle vous m'exhortez à punir les*
„ *complices de Cassius. Mais, pour*
„ *moi, j'ai résolu de pardonner à ses*
„ *enfans, à sa femme & à son gendre;*
„ *& je vais écrire au Sénat, afin que*
„ *leur proscription ne soit pas trop du-*

„ *re, ni leur punition trop ſévere;*
„ *car il n'y a rien qui rende un Em-*
„ *pereur Romain plus recommanda-*
„ *ble, que la clémence. C'eſt elle qui*
„ *a élevé Céſar & Auguſte au rang*
„ *des Dieux, qui a fait mériter le*
„ *nom de Pieux à notre Pere. Enfin,*
„ *ſi cette guerre avoit pu ſe terminer*
„ *ſelon mes ſouhaits, Caſſius même n'eût*
„ *pas été tué.*

Il écrivit en effet au Sénat, & le pria de ne point pourſuivre dans toute la rigueur des Loix la famille & les complices de Caſſius. „ Je
„ vous conjure, lui dit-il, de vous
„ relâcher de votre ſévérité ordi-
„ naire, & de ne pas faire ce tort
„ à ma piété & à ma clémence,
„ ou plutôt à la vôtre, de condam-
„ ner perſonne à mort; qu'aucun
„ Sénateur ne ſoit puni; rappelez
„ les exilés, & que les proſcrits
„ jouiſſent de leurs biens. Plût à
„ Dieu que je puſſe auſſi retirer du
„ tombeau ceux qui ſont morts! car

„ je n'approuve nullement la vangeance qu'un Empereur prend de ses injures particulieres: elle paroît toujours trop grande, quelque juste qu'elle soit. C'est pourquoi vous pardonnerez aux enfants de Cassius, à sa femme & à son gendre. Mais, que dis-je? vous pardonnerez. Eh! ils n'ont rien fait. Qu'ils vivent donc en repos, & qu'ils sentent qu'ils vivent sous le regne de Marc-Antonin. Qu'on leur rende le bien de leur famille; qu'ils aient leur or, leur argent & leurs meubles; qu'ils soient riches sans crainte, & dans une entiere liberté; & que partout où ils iront, ils y portent des marques de ma piété & de la vôtre. "

Marc-Aurele passa en Egypte & en Syrie, pour achever d'appaiser la révolte, & de faire rentrer dans leur devoir les Peuples & l'Armée d'Orient. Il brûla, sans les avoir

lues, toutes les Lettres qui avoient été trouvées dans le cabinet de Caſſius, afin, dit-il à ceux qui en étoient ſurpris, *de n'être point forcé, malgré lui, de haïr quelqu'un*; & il pardonna à toutes les Villes qui avoient ſuivi le parti du Rebelle.

Après avoir rétabli le calme dans l'Orient, il reprit le chemin de Rome, & paſſa par Athenes, où il fut initié, ſelon ſes ſouhaits, aux grands miſteres de Cérès. C'étoit la plus ſolennelle & la plus religieuſe de toutes les dévotions des Païens. Pour y être admis, il faloit avoir toujours mené une vie innocente, & n'avoir point le moindre crime à ſe reprocher. C'étoit même la coutume de s'y préparer, par un examen général qu'on feſoit devant un Prêtre commis pour juger de l'état de ceux qui ſe préſentoient.

Il fut reçu à Rome, dont il avoit été abſent près de huit ans, avec toutes les démonſtrations de la joie

la plus respectueuse, la plus vive & la plus sincere; & pour témoigner combien il y étoit sensible, il distribua à tout le Peuple huit pieces d'or par tête, lui remit tout ce qu'il devoit au Trésor public & particulier, depuis soixante ans, & fit brûler tous les billets de cette dette au millieu de la Place. Il se retira ensuite, pour quelque tems, à Lavinium, où il se reposa entre les bras de la Philosophie, qu'il appeloit sa mere. Cependant, comme il savoit qu'un Peuple victorieux & paisible ne peut se passer de Spectacles, & que la prudence veut même qu'on l'amuse par des jeux innocents, pour le délasser de son travail & pour l'empêcher de penser à des nouveautés qui sont toujours funestes à la République, il lui en donna de magnifiques.

Les Scythes & les Peuples du Nord ayant repris les armes, Marc-Aurele voulut encore aller en personne les combatre & les vaincre.

Les Romains qui le voyoient infirme, & qui craignoient que sa santé, qui leur devenoit de jour en jour plus précieuse, ne succombât aux fatigues de cette nouvelle guerre, voulurent s'opposer à son dessein. Ne pouvant y réussir, ils s'assemblerent devant son Palais, & le prierent avec les plus grandes instances, de ne pas les quitter, sans leur avoir donné auparavant des préceptes pour leur conduite, afin que si les Dieux les privoient pour toujours du bonheur de le revoir, ils pussent, avec ce secours, continuer de marcher dans le chemin de la vertu, où il les avoit fait entrer par son exemple. Antonin, touché de cette priere des Romains & de leurs bonnes dispositions, passa trois jours entiers à leur expliquer les plus grandes difficultés de la morale, & à leur donner les maximes les plus solides, pour régler toutes leurs actions. Il partit ensuite avec Commo-

de, son fils, qu'il avoit déja associé à l'Empire.

Son expédition fut heureuse. Il y donna, comme dans toutes les précédentes, les plus grands exemples de valeur & de prudence. Il alloit ouvrir la troisieme campagne contre ces barbares opiniâtres, lorsqu'il fut attaqué, à Vienne en Autriche, d'autres disent à Syrmium en Pannonie, d'une maladie qui fut bientôt désespérée, & qui l'emporta en peu de jours. Dans cette extrémité, qui est ordinairement l'écueil de la fermeté des plus grands hommes, ce sage Empereur fit connoître que les vérités dont il avoit toujours fait profession, étoient si profondément gravées dans son cœur, que rien n'étoit capable de les effacer, ni même de les affoîblir.

Mais si, d'un côté, sa soumission aux ordres de la Providence lui fesoit recevoir la mort agréablement; de l'autre, l'amour qu'il avoit pour

ſes Peuples, rempliſſoit ſon ame d'amertume. A meſure que ſa derniere heure approchoit, il ſentoit augmenter ſes inquiétudes ſur leur bonheur : il craignoit que ſon fils ne l'imitât pas aſſez, & que ſa jeuneſſe n'oubliât bientôt, au milieu des plaiſirs & des flateurs, les ſages leçons & les exemples de vertu qu'il lui avoit donnés.

La veille de ſa mort, il commanda qu'on fît entrer ſes amis & ſes principaux Officiers, & réuniſſant, pour leur parler, le peu de forces qui lui reſtoit, il leur dit :

„ La douleur que vous témoignez
„ de me voir en l'état où je ſuis,
„ ne me ſurprend pas. La compaſ-
„ ſion eſt naturelle aux hommes ;
„ & les maux qu'ils voient eux-
„ mêmes, l'augmentent toujours. Mais
„ je ſuis perſuadé que ces larmes
„ que je vois couler, partent, pour
„ moi, d'une autre ſource ; & les
„ ſentiments que j'ai pour vous, me

„ font

„ font raisonnablement attendre de
„ votre part une amitié réciproque.
„ Voici le tems favorable, qui va
„ nous donner lieu, à moi, de con-
„ noître si j'ai bien placé l'estime &
„ la considération que j'ai toujours
„ eues pour vous; & à vous, de
„ me témoigner votre reconnoîssan-
„ ce, en fesant voir que vous n'avez
„ pas oublié les bienfaits que vous
„ avez reçus de moi. Vous voyez
„ devant vos yeux mon fils, que
„ vous avez élevé vous-mêmes, &
„ qui venant d'entrer dans l'âge de
„ l'adolescence, comme dans une mer
„ orageuse, a besoin de sages Gou-
„ verneurs, de peur qu'emporté par
„ ses passions comme par des vents
„ impétueux, il n'aille se précipiter
„ dans les vices. Au-lieu donc d'un
„ pere qu'il va perdre, faites qu'il
„ en retrouve plusieurs en vous;
„ ayez soin de sa jeunesse; donnez-
„ lui les conseils dont il a besoin;
„ représentez-lui, que, ni toutes les

„ richeſſes du monde ne ſont ſuffi-
„ ſantes pour ſatisfaire le luxe des
„ Tirans ; ni les Gardes qui veil-
„ lent autour de leurs Palais, ca-
„ pables de les défendre contre la
„ la haine des Peuples. Faites-lui
„ remarquer qu'on ne voit de regnes
„ longs & tranquiles, que ceux
„ des Princes qui, au-lieu d'exci-
„ ter la haine par leurs cruautés
„ & leurs violences, ont, au-con-
„ traire, par leur douceur, fait
„ naître l'amour dans le cœur de
„ leurs Sujets. Dites-lui ſans ceſſe,
„ que ce ne ſont pas ceux qui ſer-
„ vent par contrainte, mais ceux
„ qui obéiſſent volontairement, qui
„ demeurent fideles dans toutes
„ ſortes d'épreuves, & qui ne
„ peuvent, en aucune rencontre, ê-
„ tre ſoupçonnés ni de flaterie, ni
„ de diſſimulation. Qu'il ſache que
„ voilà les ſeuls qui ne tombent
„ jamais dans la déſobéiſſance, à
„ moins qu'ils n'y ſoient forcés par

„ les mauvais traitements. Mais en
„ même tems, ne vous lassez point
„ de lui remettre devant les yeux,
„ combien il est difficile, & cependant nécessaire, dans un pouvoir
„ absolu, de modérer ses desirs,
„ & de leur donner des bornes. Si
„ vous l'instruisez de ces vérités, si
„ vous le faites incessamment souvenir de ce qu'il vient d'entendre; avec la satisfaction de former un bon Empereur pour vous
„ & pour tout l'Empire, vous aurez la consolation de rendre à
„ ma mémoire le plus grand de
„ tous les services, puisque par ce
„ moyen, vous l'immortaliserez.

En prononçant ces dernieres paroles, il fut saisi d'une foiblesse qui lui ôta l'usage de la voix: il tomba sur son lit, & mourut le lendemain, dans la cinquante-neuvieme année de son âge, & la dix-neuvieme de son regne laissant un regret infini à ceux de son siecle, &

un souvenir éternel de sa vertu à la postérité.

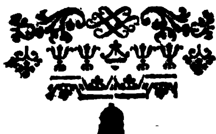
Dès que la nouvelle de sa mort fut publique, ce fut une affliction générale dans l'Armée & dans toute l'Italie. Jamais on n'avoit vu un si grand deuil, & jamais Rome n'avoit été dans une consternation si tendre. Il sembloit que la gloire & la félicité de l'Empire fussent éteintes avec Marc-Aurele-Antonin. Les uns l'appeloient leur pere; les autres, leur frere; ceux-ci, leur vaillant Capitaine; ceux-là, leur bon Empereur, leur Prince prudent, le Sage, le modele de toutes les vertus; &, ce qui est très-rare parmi tant de milliers d'hommes qui lui donnoient tous des louanges différentes, il n'y en avoit pas un seul qui ne fût persuadé qu'il disoit la vérité.

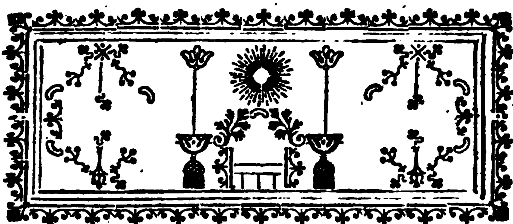
Le Sénat & le Peuple l'adorerent, avant même que ses funérailles fussent achevées; & comme si

ç'eût été peu de chose que de lui élever une ſtatue d'or dans la Chambre Julienne, où le Sénat s'aſſembloit, & de lui décerner tous les honneurs divins, on déclara ſacriléges ceux qui n'auroient pas, dans leur maiſon, ſelon leur fortune, ou ſon portrait, ou ſa ſtatue.

Ce Prince ſi ſage, ſi bienfeſant, & ſi heureux pendant ſa vie, le meilleur & le plus grand Empereur que Rome ait jamais eu, eut le malheur, en mourant, de laiſſer l'Empire au plus vicieux de tous les hommes, à Commode, ſon propre fils. Mais ce fut ſans doute encore un bonheur pour ce Pere vertueux, de mourir avant que d'avoir connu les vices de ſon fils. Ce contraſte ſi ſurprenant entre Mar-Aurele & Commode, & ſi affreux du côté de celui-ci, a fait dire à l'auguſte PHILOSOPHE BIENFESANT de nos jours, „ qu'un Pere honnête-homme doit trembler, quand il voit

„ les enfans d'un Brutus ſe ſoumet-
„ tre au joug d'un Tiran, & le re-
„ gne du fils de Marc-Aurele n'ê-
„ tre qu'un regne de ſcélérateſſe &
„ de fureur.





L'ESPRIT DE MARC-AURELE.

DE DIEU, & de la Providence.

S'IL y a des Dieux, ce n'eſt pas une choſe bien-fâcheuſe que de quitter le monde; car ils ne te feront aucun mal: s'il n'y en a point, ou qu'ils ne ſe mêlent pas des affaires des hommes, qu'ai-je à faire de vivre dans un monde ſans Providence & ſans Dieux? Mais il y a des Dieux, & ils ont ſoin des hommes: ils ont même donné à chacun le pouvoir de s'empêcher de tomber dans de véritables maux.

Quand les libertins te demanderont: Où est-ce que tu as vu les Dieux, & comment tu sais qu'il y en a, pour leur rendre un si grand culte? Tu leur répondras d'abord, qu'ils sont visibles, & que d'ailleurs, quoique tu ne voies pas ton ame, tu ne laisses pas de la respecter; qu'il en est de même des Dieux. Les effets merveilleux que tu ressens tous les jours de leur pouvoir, te prouvent qu'ils sont, & font que tu les adores.

Si tu examines exactement toutes choses, tu trouveras que tout ce qui arrive, arrive justement; je ne dis pas seulement parce qu'il arrive en conséquence de certaines causes, mais parce qu'il arrive selon l'ordre de la véritable justice, & qu'il vient d'un Etre supérieur, qui distribue à chacun ce qui lui est dû.

Tout ce qui vient des Dieux, porte les marques de leur Providence; ce que l'on impute même au hasard & à la fortune, se fait, ou par la nature, ou par la liaison & l'enchaînement des causes que la Providence régit; toutes choses prennent de-là leur cours.

Dieu, tout immortel qu'il est, ne se fâche point d'avoir à supporter, pendant une si longue suite de siecles, un nombre infini de méchants; au-contraire, il a soin d'eux en toutes manieres: & toi, qui vas bientôt mourir, tu es las de les supporter, quoique tu sois toi-même du nombre!

Celui qui réfuse d'obéir à la raifon univerfelle & politique, c'eft-à-dire, à la Providence, eft un efclave fugitif; celui qui ne le voit pas, eft aveugle.

DEVOIRS DE L'HOMME, à l'égard de Dieu, de la Société, & de foi-même.

NOus avons trois engagements; l'un nous lie avec la caufe environnante, qui eft le corps; l'autre nous lie avec la caufe divine, d'où defcend tout ce qui arrive à tout le monde, c'eft-à-dire, avec la raifon univerfelle, avec Dieu; le troifieme enfin nous lie avec tous les hommes, c'eft-à-dire, avec la Société.

En attendant que l'heureux moment de ton extinction arrive, qu'as-tu à faire? A honorer & à bénir les Dieux, & à faire du bien aux hommes.

Il faut que tu aies toujours tout prêts les préceptes qui te peuvent aider à connoître les chofes divines & humaines, & à faire la plus petite chofe, en te fouvenant toujours du bien qui lie les unes avec les autres: car tu ne feras jamais bien aucune chofe purement humaine, fi tu ne connois pas les rap-

ports qu'elle a avec les choſes divines; ni aucune choſe divine, ſi tu ne fais toutes les liaiſons qu'elle a avec les choſes humaines.

Il n'y a rien de plus miſérable qu'un homme qui veut tout connoître & tout embraſſer, & qui, non content de ſonder les abîmes de la terre, veut encore, par ſes conjectures, pénétrer dans l'eſprit des autres hommes, ſans ſe ſouvenir qu'il lui doit ſuffire de connoître cette divinité qu'il a au-dedans de lui, & de lui rendre le culte qui lui eſt dû. Le culte qu'elle demande conſiſte à la tenir libre de toute paſſion, à la garantir de la témérité, & à faire qu'elle ne ſoit jamais fâchée de ce que font les Dieux ou les hommes: car ce que font les Dieux, mérite notre reſpect, à cauſe de leur vertu; & ce que font les hommes, mérite notre amour, à cauſe de la parenté qui eſt entre nous.

Reſpecte & cultive ton imagination, car tout dépend d'elle, afin qu'elle n'engendre point dans ton eſprit des opinions contraires à la nature, & indignes de la raiſon: or ce que la nature & la raiſon demandent, c'eſt que tu retiennes ton conſentement, que tu aimes les hommes, & que tu obéiſſes aux Dieux. Rejetant donc tous autres ſoins, ne t'attache qu'à ces trois choſes.

Choiſis librement & ſimplement tout ce qui te paroît le meilleur, & t'y attache de

toutes tes forces. Ce qui eſt meilleur, c'eſt ce qui eſt utile; & voici une regle ſure pour le diſcerner. Tout ce qui t'eſt utile, en tant que tu es animal raiſonnable, c'eſt ce qu'il faut retenir; & tout ce qui ne t'eſt utile qu'entant que tu es ſimplement animal, c'eſt ce qu'il faut rejeter. Conſerve ſeulement ton jugement libre & dégagé de toutes ſortes de préjugés, afin qu'il puiſſe faire ſurement cette différence.

Il ne faut jamais être lâche dans ſes actions, turbulent ou inquiet dans le commerce du monde, incertain & vague dans ſes opinions, opiniâtre & précipitée dans ſes jugements, ni enfin trop occupé de ſes emplois ou de ſes affaires.

Tu mérites tous les malheurs qui t'arrivent, parce que tu aimes mieux remettre à demain à devenir honnête-homme, que de l'être aujourd'hui.

Garde-toi bien d'eſtimer jamais comme utile, une choſe qui te forcera un jour à manquer de foi, à violer la pudeur, à haïr, ſoupçonner ou maudire quelqu'un, à être diſſimulé, à deſirer des choſes qui demandent des murailles ou des voiles pour être cachées.

Tu ne ſaurois enſeigner à lire ni à écrire, ſi tu ne l'as appris auparavant; à plus forte raiſon, ne pouras-tu donc enſeigner aux autres à vivre, ſi tu ne le ſais pas toi-même.

Notre esprit a quatre penchants qu'il faut observer continuellement; & quand on les découvre, il faut les bannir, en disant sur le premier: cette imagination n'étoit pas nécessaire; sur le second: cela va à ruiner la Société; sur le troisieme: ce que tu vas dire n'est pas conforme à tes sentiments; or il n'y a rien de plus indigne que de parler contre sa pensée. Enfin, sur le quatrieme, en te reprochant à toi-même que tu fais les actions d'un homme qui a assujetti la partie la plus divine de lui-même à la partie la plus méprisable, c'est-à-dire, à cette partie mortelle, qui est le corps, & à toutes ses voluptés grossieres & brutales.

Que ces petits hommes qui se piquent d'être de grands Politiques, & de traiter toutes les affaires selon les maximes de la Philosophie, sont méprisables! Ce ne sont que des enfants. Mon ami, de quoi s'agit-il? Il s'agit de faire ce que la nature demande de toi.

Que personne ne puisse dire véritablement que tu n'es ni de mœurs simples, ni homme de bien. Fais mentir tous ceux qui penseront cela de toi; cela est en ton pouvoir. Qui t'empêche d'être homme de bien & simple? Résous-toi seulement à ne plus vivre, si tu n'es tel; car sans cela la raison ne veut pas que tu vives. Veux-tu reussir à être homme de bien? Médite sans cesse sur les ordres de la nature

de l'Univers, & sur tous les devoirs auxquels l'homme est engagé par les loix de sa nature particuliere.

La meilleure maniere de se vanger, c'est de ne point ressembler à celui qui nous fait injure.

Telles que seront les pensées dont tu t'entretiendras d'ordinaire, tel sera aussi ton esprit; car notre ame prend la teinture de nos pensées. Tâche donc de la nourir & de l'imbiber toujours de bonnes réflexions.

Les hommes sont nés les uns pour les autres: il faut donc, ou les enseigner, ou les soufrir. Corrige ou redresse les méchants, si tu le peux; sinon, souviens-toi que c'est pour eux que la douceur & l'humanité t'ont été données. Les Dieux mêmes usent tous les jours de clémence envers eux, & en plusieurs rencontres ils les aident de leurs secours: ils leur donnent la santé, les richesses & la gloire, tant ils ont de bonté. Tu peux les imiter, ou tu dois dire ce qui t'en empêche.

Personne ne se lasse de recevoir du bien, car c'est une action selon la nature: ne t'en lasse donc point. Or faire du bien aux autres, c'est en recevoir.

C'est le propre de l'homme, d'aimer même ceux qui l'offensent; & tu le feras, si tu te souviens qu'ils sont tes parents, qu'ils pechent malgré eux, par ignorance, que vous

mourrez les uns & les autres au premier jour; &, sur toutes choses, qu'ils n'ont pas rendu ton ame pire qu'elle n'étoit auparavant

La bonté est invincible, quand elle est sincere, sans hipocrisie & sans masque; car que te poura faire l'homme du monde le plus violent & le plus importé, si tu as de la bonté pour lui jusqu'au bout; si tu lui dis: Non, mon fils, ne fais point cela, nous sommes nés pour toute autre chose; tu ne me fais aucun mal, mais tu t'en fais à toi-même. Fais attention cependant qu'il faut que tu évites, avec autant de soin, de flater ton prochain, que de te fâcher contre lui. Ces deux vices ruinent également la Société, & sont également pernicieux.

En fesant nos exercices, si quelqu'un nous a égratignés, ou blessés d'un coup de tête, nous n'en sommes point offensés, & nous ne nous défions pas de cet homme-là, comme d'un homme qui ait envie de nous faire quelque méchant tour: nous nous tenons seulement sur nos gardes, non pas comme contre un ennemi, ni comme ayant quelque soupçon; mais nous l'évitons adroitement sans le haïr. Fesons de même dans toutes les autres rencontres de notre vie. Ne prenons pas garde à ce qu'on nous fait, & recevons tout, comme de la part de ceux qui s'exercent avec nous.

Celui qui ne rapporte pas toutes les actions de sa vie à un seul & même but, ne sauroit être toujours un seul & même homme. Mais quel doit être ce but? Comme tous les hommes n'ont pas la même opinion de toutes les choses qui paroissent de véritables biens au Peuple, & qu'ils ne sont d'accord que sur celles qui vont au bien du Public, il faut se proposer un but dont tout le monde convienne, & qui aille au bien de la Société. Celui qui dirigera tous ses mouvements à ce but, ne sera jamais inégal dans ses actions, & par ce moyen il sera toujours le même.

Il n'y a rien de plus honteux, ni même de plus injuste, que de faire manger le pain de la République à des gens qui ne contribuent point à l'enrichir par leur travail.

Le matin, quand tu as de la peine à te lever, qu'il te vienne incontinent dans l'esprit: Je me leve pour faire l'ouvrage d'un homme. Suis-je donc encore fâché d'aller faire une chose pour laquelle je suis né, & pour laquelle je suis venu au monde? N'ai-je donc été formé que pour me tenir bien-chaudement étendu dans mon lit? Mais cela fait plaisir. Tu est donc né pour te donner du plaisir, & non pas pour agir & pour travailler? Ne vois-tu pas les plantes, les oiseaux, les fourmis, les araignées, les abeilles? Elles travaillent sans relâche à orner & à embellir

leur état, & toi, tu négliges d'embellir le tien? Tu ne cours pas aux choses auxquelles la nature t'a destiné ? Mais aussi, me diras-tu, l'on a besoin de repos. Je l'avoue: mais la nature a mis des bornes à ce repos, comme elle en a mis au manger & au boire; & toi, tu passes ces bornes; tu vas au-delà de ce qui te suffit; &, au-contraire, dans le travail tu demeures toujours en-deçà. Cela vient de ce que tu ne t'aimes pas toi-même; car si tu t'aimois, tu aimerois ta propre nature, & tu obéirois à ses ordres. Tous les autres ouvriers qui aiment leur métier, sechent & maigrissent sur leur travail; ils en perdent le boire & le manger, ils passent leur vie sans se baigner; & toi, tu fais moins de cas de ta nature, qu'un Tourneur n'en fait de son Art, un Danseur de sa danse, un avare de son argent, & un ambitieux de sa vaine gloire. Car tous ces gens-là, dès qu'ils sont une fois dans la passion, ils ne songent plus tant ni à manger ni à dormir, qu'à acquérir & à augmenter ce qu'ils aiment. Les actions qui vont au bien de la Société, te paroîssent-elles donc plus méprisables & moins dignes de tes soins?

Nous sommes nés pour nous aider les uns les autres, comme les piés, les mains, les paupieres, les dents. Il est donc contre la nature de se nuire les uns aux autres, & c'est

nuire que d'avoir de la haine ou de l'aversion.

Il n'y a rien qui rende l'ame si grande, que d'examiner avec méthode & avec vérité tout ce qui peut arriver dans la vie, & d'y faire une telle attention, que l'on connoisse d'abord quelle partie du monde cela regarde, à quel usage il est destiné, de quelle considération il est, par raport à l'Univers & par raport à l'homme qui est le Citoyen de cette Ville céleste, dont toutes les autres Villes ne sont que comme les Hôtelleries & les Maisons. Qu'est-ce donc qui frape présentement mon imagination? De quoi est-il composé? Quel doit être le tems de sa durée? Quelle vertu faut-il lui opposer? la douceur? la force? la vérité? la fidélité? la simplicité? la frugalité? la sagesse? Sur chaque accident il faut donc dire: Cela vient de Dieu, c'est une suite des causes établies par sa providence, ou un effet du hasard. C'est l'action d'un homme qui vient du même lieu que moi, qui participe à la même raison, & qui ignore ce qui est propre & convenable à sa nature. Mais moi, je ne l'ignore pas: c'est pourquoi je me comporte envers lui humainement & justement, suivant les Loix naturelles de la Société; & dans toutes les choses indifférentes, je tâche d'en juger de même, & de donner à chacune son véritable prix.

La priere des Athéniens étoit: Jupiter, faites pleuvoir, je vous prie, faites pleuvoir sur les champs & sur les prés des Athéniens. Ou il ne faut point prier du tout, ou il faut prier de cette maniere, simplement, & libéralement.

Ce qui n'est pas utile à l'essaim, ne peut l'être à l'abeille.

DES DEVOIRS DES ROIS.

IL faut que tu aies toujours ces deux maximes: l'une, de faire pour l'utilité des hommes tout ce que demande la condition de Législateur & de Roi; l'autre, de changer de résolution toutes les fois que des gens habiles te donneront de meilleurs avis. Mais il faut toujours que ce changement se fasse par des motifs de justice & d'utilité publique, & jamais pour ton propre plaisir, pour ton intérêt, ou pour ta gloire particuliere.

Prends bien garde, Antonin, de ne pas dégénérer en Tiran. Ne prends point cette teinture; on ne la prend que trop aisément. Conserve-toi donc simple, bon, entier, grave & sans orgueil, ami de la justice, religieux envers les Dieux, doux, humain, ferme dans la pratique de tes devoirs, & procure le sa-

jut aux hommes. Gouverne-toi comme un un Diſciple d'Antonin le Pieux. Souviens-toi qu'il n'entreprenoit rien qu'avec raiſon; avec quel dédain il rejetoit la calomnie; avec quelle bonté il ſoufroit les plaintes injuſtes qu'on feſoit de lui. Il n'étoit ni timide, ni ſoupçonneux, ni promt à ſe mettre en colere. N'oublie jamais le mépris qu'il avoit pour la vaine gloire, ſa ſobriété, ſon application aux affaires, à quel point ſon amitié étoit égale & conſtante, & avec quelle joie il écoutoit ceux qui qui s'oppoſoient librement à ſes avis & qui lui en donnoient de meilleurs.

Je n'approuve nullement la vangeance qu'un Empereur prend de ſes injures particulieres, elle paroît toujours trop grande, quelque juſte qu'elle ſoit.

Voici un excellent mot d'Antiſthene: Faire du bien, & entendre dire du mal de ſoi patiemment, c'eſt une vertu de Roi. Il dépend de la vertu ſeule d'égaler les Princes aux Dieux, & non pas des ſuffrages & des flateries des Peuples. Un Roi qui regne avec juſtice, a toute la terre pour Temple, & tous les gens de bien pour Prêtres & pour Miniſtres.

Tout ce qu'un Prince peut faire pour honorer & pour augmenter la dignité des premiers Magiſtrats, releve d'autant ſa puiſſan-

ce & affermit ſon autorité, qui ne peut & ne doit être fondée que ſur la juſtice.

Un Empereur ne doit jamais rien faire avec précipitation, & comme en paſſant; la plus petite néglicence eſt capable de lui attirer, ſur les choſes eſſentielles, des reproches fâcheux.

Il ne dépend pas d'un Prince de rendre ſes Sujets tels qu'il voudroit; mais il dépend de lui de s'en ſervir utilement, en les employant à ce qu'ils ſavent faire.

Les ſujets qui voient un Prince libéral en public, & ménager dans ſon domeſtique, paient les charges avec plus de joie, parce qu'ils ſont convaincus que ſes richeſſes ſont la ſource de leur abondance & de leur félicité.

DES BIENFAITEURS.

QUAND tu as fait du bien, & qu'un autre l'a reçu, pourquoi cherches-tu, comme les foux, une troiſieme choſe, c'eſt-à-dire, la réputation?

Quand tu te plaindras d'un ingrat & d'un perfide, ne t'en prends qu'à toi-même; car c'eſt manifeſtement ta faute, ſoit d'avoir cru qu'un homme ainſi diſpoſé en garderoit le ſecret; ſoit, quand tu as fait un plaiſir, de ne

l'avoir pas fait libéralement, ſans en attendre aucune reconnoîſſance, & de n'avoir pas recu eilli tout le fruit de ton action dans le moment même de l'action. Car que veux-tu davantage? N'as-tu pas fait du bien à un homme? Cela ne te ſuffit-il pas? Et en feſant ce qui eſt ſelon la nature, demandes-tu d'en être récompenſé? C'eſt comme ſi l'œil demandoit d'être payé, parce qu'il voit; & les piés, parce qu'ils marchent: car comme ces membres ſont faits pour cela, & qu'en rempliſſant leurs fonctions, ils ont tout ce qui leur eſt propre, de même l'homme eſt né pour faire du bien; & toutes les fois qu'il eſt dans cet exercice, ou qu'il fait quelque choſe d'utile à la Société, il accomplit les conditions ſous leſquelles il eſt au monde, & il a ce qui lui convient.

Il y a des gens qui, dès qu'ils ont rendu quelque ſervice à quelqu'un, ſont très-promts à mettre en compte la grace qu'ils lui ont faite. Il y en a d'autres qui, à la vérité, ne comptent pas les plaiſirs qu'ils ont faits, mais qui regardent comme leurs débiteurs ceux qui les ont reçus. Enfin, il y en a d'une troiſieme eſpece, leſquels oublient & ne ſavent pas ce qu'ils ont fait; ſemblables à la vigne qui produit des raiſins, & ne demande plus rien, après avoir porté ſon fruit. Comme un cheval, après avoir couru; un chien, après

avoir chassé, & une abeille, après avoir fait son miel, ne disent point: J'ai fait du miel; J'ai couru; J'ai chassé: un homme, après avoir fait du bien, ne doit pas prendre la trompette; mais il doit continuer, comme la vigne, qui après avoir porté son fruit, se prépare à en porter d'autre dans la saison.

DE LA CONDUITE DU SAGE.

FAIS consister ta joie & ton repos à passer d'une bonne action à une autre bonne action, en te souvenant toujours de Dieu.

Va toujours par le plus court chemin, c'est celui qui est selon la nature; & il est selon la nature de faire & de dire, en toutes rencontres, ce qui est le plus juste & le plus droit. Une telle disposition t'épargnera mille peines & mille combats; elle te délivrera de tous les tourments secrets que cause immanquablement la dissimulation.

Mon ame! quand seras-tu donc bonne, simple, sans mélange & sans fard? Quand seras-tu plus visible & plus aisée à connoître que le corps qui t'environne? Quand goûteras tu les douceurs qu'on trouve à avoir de la bienveillance & de l'affection pour tous les hommes? Quand seras-tu pleine de toi-même & riche de tes propres biens? Quand

renonceras-tu à ces folles cupidités & à ces vains desirs, qui te font souhaiter des créatures animées ou inanimées, pour contenter tes passions; du tems, pour en jouir davantage; des lieux & des Pays mieux situés, un air plus pur, & des hommes plus sociables? Quand seras-tu pleinement satisfaite de ton état? Quand trouveras-tu ton plaisir dans toutes les choses qui t'arrivent? Quand seras-tu persuadée que tu as tout en toi, que tout va bien pour toi; que tout ce que tu as, vient des Dieux; que ce qui leur plaît, t'est bon; & que tout ce qu'ils t'envoient, tend à la conservation de cet Etre très-parfait, très-bon, infiniment juste, infiniment beau, qui produit, qui comprend, qui environne, qui embrasse toutes choses, & qui, quand elles se dissolvent & se séparent, les reçoit en lui, pour en produire de nouvelles & de toutes semblables? Enfin, quand seras-tu si bien d'accord & si bien unie avec les hommes & avec les Dieux, que, vivant avec eux sous les mêmes Loix, & comme sous la même police, tu ne puisses plus ni te plaindre d'eux, ni leur donner lieu de condamner ta conduite.

Il est très-possible d'être en même tems un homme divin & un homme inconnu à tout le monde.

Quand tu voudras te réjouir, pense aux

vertus de tes contemporains, à la valeur de de celui-ci, à la modeſtie de celui-là, à la libéralité d'un autre, & ainſi du reſte; car il n'y a rien de plus réjouiſſant que l'image des vertus qui éclatent dans les mœurs & dans les actions de ceux avec qui nous avons à vivre.

Quand tu te ſeras une fois donné le nom de *bon*, de *modeſte*, de *véritable*, de *prudent*, de *complaiſant* & de *magnanime*, prends bien garde de ne les pas changer; & ſi, par malheur, tu venois à les perdre, tâche de les recouvrer au-plutôt. Mais ſouviens-toi que celui de *prudent* t'avertit que tu dois t'appliquer ſérieuſement & ſans relâche à connoître chaque choſe par toi-même; que celui de *complaiſant* t'engage à recevoir de bon cœur ce qu'il plaît à la Nature univerſelle de t'envoyer; & que celui de *magnanime* t'oblige à élever ton eſprit au-deſſus de tous les mouvemens de la chair, & à mépriſer la gloire, la mort & toutes les autres choſes ſemblables. Tâche donc de parvenir à ce peu de noms; & quand tu y ſeras parvenu, tâche de t'y maintenir comme ſi tu étois tranſporté dans les Iles des Bienheureux. Mais ce qui t'aidera le plus à retenir ces noms, c'eſt de te ſouvenir des Dieux, & de penſer qu'ils ne veulent pas que les hommes les flatent, mais qu'ils leur reſſemblent, & qu'ils faſſent ce qui eſt de l'homme, comme le figuier fait ce

qui

qui eſt du figuier, & l'abeille ce qui eſt de l'abeille.

Un homme qui ne remet point de jour à autre à ſe rendre plus parfait, doit être regardé comme le Prêtre & comme le Miniſtre des Dieux, ſervant toujours la Divinité qui eſt conſacrée au-dedans de lui comme dans un Temple. Cet homme ſe ſouvient qu'il y a une étroite union & parenté entre tous les êtres raiſonnables, & qu'il eſt de la nature de l'homme d'avoir ſoin de tous les hommes. Il ne recherche pas l'eſtime de tout le monde indifféremment, mais ſeulement de ceux qui vivent conformément à la nature; enfin il ne fait aucun cas de plaire à des gens qui ne ſe plaiſent pas à eux-mêmes.

Celui qui n'eſtime que ſon ame & le ſacré culte qu'on rend à ſes vertus, ne fait rien qui ſente le tragédie: il ne s'abandonne point aux gémiſſements; il ne demande ni la ſolitude, ni le grand monde; &, ce qui eſt encore plus conſidérable, il vit ſans crainte & ſans deſir. Il ne ſe met point en peine quel tems il a encore à jouir de la vie; il eſt toujours prêt à la quitter, comme à faire toute autre action honnête & vertueuſe; enfin, ſon unique ſoin, c'eſt de tenir toujours ſon ame en état de faire tout ce qui eſt propre à l'homme, & utile à la Société. Jamais la Parque ne le ſurprend & ne tranche ſa vie, avant

qu'elle soit complete ; car il ne ressemble point à un Comédien qui se retireroit, avant que d'avoir achevé de jouer sa piece.

La vanité des pompes, les Spectacles, les Tragédies & les Comédies, les Assemblées des Peuples, les Tournois, tout cela est comme un os jeté au milieu des chiens, comme un morceau de pain jeté dans un réservoir, comme les courses inutiles & tout le vain tracas des fourmis, comme une déroute de souris épouvantées, & comme tous les mouvements des marionettes qui se remuent par ressorts. Quand on ne peut éviter de s'y trouver, il faut y être avec tranquilité & sans insolence, & se souvenir que chacun est digne de louange ou de blâme, à proportion du blâme & de la louange que méritent les choses dont il fait son occupation.

Quelqu'un me méprise; c'est à lui à voir pourquoi il le fait; pour moi, je prendrai bien garde de ne rien faire ou dire, qui mérite ce mépris. Il me hait; c'est sur son compte: pour moi, j'aurai toujours la même bonté & la même affection pour tous les hommes en général, & pour celui-là même en particulier. Je serai toujours prêt à lui remontrer sa faute, sans m'emporter en reproches, & sans faire ostentation de ma patience, mais sincérement & par amour pour lui; car il faut que cela vienne du cœur, & que Dieu, qui

connoît l'intérieur des hommes, & qui sonde les cœurs, voie qu'on n'est fâché de rien, qu'on ne se plaint de rien.

Que sert-il d'avoir des défiances & des soupçons, quand il dépend de toi de voir de quoi il s'agit & ce qu'il faut faire? Si tu le vois, fais-le avec douceur & sans regarder derriere toi: si tu ne le vois pas, suspends ton action, & consulte tes Conseillers les plus habiles. Que si quelqu'autre chose vient à la traverse, conduis toi sagement selon l'occasion, en suivant toujours ce qui te paroît le plus juste: c'est le meilleur but que l'on puisse se proposer; & ce n'est qu'en s'en éloignant, qu'on tombe dans un égarement funeste.

Ou les Dieux ne peuvent rien, ou ils peuvent quelque chose. S'ils ne peuvent rien, pourquoi les pries-tu? Et s'ils peuvent quelque chose, au-lieu de les prier qu'un tel accident arrive ou n'arrive pas, pourquoi ne les pries-tu pas plutôt de te faire la grace de ne craindre rien, de ne desirer rien, de ne t'affliger de rien? Car si les Dieux peuvent aider les hommes, c'est sur-tout en cela. Celui-ci prie qu'il puisse obtenir les faveurs de sa maîtresse; & toi, prie de n'avoir jamais de pareils desirs. Celui-là demande d'être défait d'une telle chose; & toi, demande de n'avoir pas besoin d'en être défait. Un autre

prie que son fils ne meure point; & toi, prie de ne pas craindre qu'il meure. Fais ainsi tes prieres, & tu en verras le fruit.

Il ne faut pas recevoir les opinions de nos Peres comme des enfants, c'est-à-dire, par la seule raison que nos Peres les ont eues & nous les ont laissées; mais il faut les examiner, & suivre la vérité.

Dans l'usage des opinions, il faut plutôt ressembler au luteur qu'au gladiateur; car dès que celui-ci perd son épée, il est mort; au-lieu que l'autre a toujours son bras, & n'a besoin que d'avoir le courage de s'en bien servir.

Il faut être branche d'un même arbre, & ne pas suivre les mêmes opinions.

Si tu avois en même tems une marâtre & une mere, tu te contenterois d'honorer l'une, & tu te tiendrois toujours auprès de l'autre. Ta marâtre, c'est la Cour; ta mere, c'est la Philosophie. Tiens-toi donc toujours auprès de celle-ci; repose-toi dans son sein; elle te rendra supportable à la Cour, & te fera trouver la Cour supportable. Car partout où l'on peut vivre, on peut bien vivre: on peut vivre à la Cour; donc on peut y bien vivre.



DU BONHEUR.

VEUX-TU vivre heureusement ? Cela dépend de toi. Tu n'as qu'à te pourvoir d'indifférence pour tout ce qui est indifférent.

Tu peux être toujours heureux, si tu sais marcher droit, & suivre la raison dans tes actions & dans tes pensées. Car voici deux choses qui sont communes & à la nature de Dieu & à celle de l'homme; l'une, de ne pouvoir être empêché par aucun être, quel qu'il soit ; & l'autre, de trouver son bien dans les dispositions & dans les actions justes, & de terminer là ses desirs.

Etre heureux, c'est se faire une bonne fortune à soi-même ; & la bonne fortune, ce sont les bonnes dispositions de l'ame, les bons mouvements & les bonnes actions.

On me tue ; on me déchire ; on me charge de malédictions. Que cela me fait-il? Cela empêche-t-il que mon ame ne soit toujours pure, prudente, sage & juste ? Si quelqu'un, assis près d'une fontaine d'une eau douce & claire, s'amusoit à lui dire des injures, la fontaine en donneroit-elle moins son eau pure & claire ? Et s'il y jetoit de la boue & du fumier

n'auroit-elle pas bientôt lavé & dissipé ces ordures, sans en être gâtée ? Que feras-tu donc, pour voir au-dedans de toi une fontaine toujours vive, & non pas une citerne? Travaille incessamment à te procurer la liberté, la simplicité, la douceur & la modestie.

C'est être parfaitement honnête-homme, & avoir fait un voyage très-heureux, que de sortir de la vie, sans avoir connu ni le mensonge, ni l'hipocrisie, ni le luxe, ni l'orgueil.

Démocrite a dit : Fais peu de chose, si tu veux être tranquile ; mais n'auroit-il pas été mieux de dire : Fais toutes les choses nécessaires, & tout ce que la raison demande d'un homme né pour la Société, & comme elle le demande? Car on trouve là tout ensemble, & la tranquilité qui vient de faire le bien, & celle qui vient de faire peu de chose. En effet, si de tout ce que nous disons & que nous fesons, nous retranchions ce qui n'est point nécessaire, nous aurions & plus de tems & moins de chagrin. C'est pourquoi, sur chaque chose, il faut se demander : Cela n'est-il point du nombre des choses non nécessaires? Or il faut retrancher non-seulement les actions inutiles, mais aussi les pensées ; car les pensées inutiles étant retranchées, les actions superflues le sont aussi.

Où est donc le bonheur? Dans les actions que la nature de l'homme demande ; & com-

ment peut-on se mettre en état de faire ces actions? En conservant les saines opinions qui produisent les bons mouvements & les bons desirs. Quelles sont ces opinions? Celles que l'on a du bien & du mal, & qui font connoître que tout ce qui ne rend pas l'homme juste, tempérant, courageux & libre, n'est pas un bien; & que tout ce qui ne produit pas les effets contraires, n'est pas un mal.

L'homme n'a nulle part de retraite plus tranquile, ni où il soit avec plus de liberté, que dans sa propre ame, sur-tout s'il a au-dedans de lui de ces choses précieuses qu'on n'a qu'à regarder pour être dans une parfaite tranquilité: j'appele tranquilité, le bon ordre & la bonne disposition de l'ame. Retire-toi donc souvent dans une si délicieuse retraite; reprends-y de nouvelles forces, & tâche de t'y rendre toi-même un homme nouveau. Aies-y toujours sous ta main certaines maximes courtes & principales, qui, se représentant à toi, suffiront à dissiper tous tes chagrins, & à te renvoyer en état de ne te fâcher d'aucune des choses que tu vas retrouver dans le monde. Car de quoi te fâcherois-tu? De la malice des hommes? Si tu te souviens bien de cette vérité: Que les animaux raisonnables sont nés les uns pour les autres; que c'est une partie de la justice, que

de les suporter; & que c'est toujours malgré eux qu'ils pechent: si tu penses combien de gens qui ont eu des inimitiés capitales, des soupçons, des haines, des querelles, sont morts enfin & réduits en cendre, tu cesseras de te tourmenter. Mais peut-être seras-tu fâché des choses qui arriveront selon l'ordre de la nature universelle? Remets-toi d'abord dans l'esprit ce Dilemme: Ou c'est la Providence qui regle tout, ou c'est le hasard: ou pense même aux arguments par lesquels on t'a prouvé que l'Univers est comme une Ville. Mais les choses purement corporelles te toucheront: tu n'as qu'à faire cette réflexion: Que notre ame, quand elle s'est bien recueillie en elle-même, & qu'elle connoît bien son pouvoir, ne se mêle point du tout avec nos esprits tourmentés par la douleur, ou flatés par la volupté; & tu n'as qu'à appeler à ton secours tout ce que tu as oui dire de ces deux passions, & que tu as reçu pour vrai. Quoi donc? sera-ce le desir de la gloire qui te déchirera? Pense avec quelle rapidité toutes choses tombent dans l'oubli; remets-toi devant les yeux le chaos & l'abîme infini du tems qui te suit & qui te précede, la vanité des acclamations & des applaudissements, l'inconstance & le peu de jugement du Peuple qui croit te louer, la petitesse du lieu où se bornent toutes ces louanges: car toute la

terre n'eſt qu'un point; & tout ce qui eſt habité, n'en eſt qu'une très-petite partie. Combien ſe trouvera-t-il de gens, dans ce petit coin de terre, qui te loueront? Et qu'elle eſpece de gens ſera-ce? La ſeule choſe que tu as donc à faire, c'eſt de te retirer dans cette petite partie de toi-même, que je t'ai indiquée. Sur-tout, ne te tourmente point; ne ſois point opiniâtre; mais ſois libre, & regarde toutes choſes comme un homme mâle & fort, comme un Citoyen & un mortel. Parmi les vérités & les maximes que tu dois toujours avoir devant les yeux, il ne faut pas oublier ces deux-ci: la premiere, que les choſes ne touchent point d'elles-mêmes notre ame; elles demeurent dehors fort-tranquiles; & le trouble qui nous ſaiſit, ne vient que du jugement que nous en feſons: l'autre, que tout ce que tu vois, va changer dans un moment, & ne ſera plus; & pour t'en convaincre, tu n'as qu'à penſer à tous les changements que tu as vus, & qui ſe ſont faits en ta préſence. En un mot, le monde n'eſt que changement, & la vie qu'opinion.

Tout le tems de la vie de l'homme n'eſt qu'un point; la matiere dont il eſt compoſé, n'eſt qu'un changement continuel; ſes ſens ſont émouſſés & incertains; ſon corps n'eſt qu'une corruption; l'eſprit qui l'anime, qu'un vent ſubtil; ſa fortune, qu'une nuit

obſcure, & ſa réputation qu'un fantôme. Pour tout dire en un mot, ce qui eſt du corps, a la rapidité d'un fleuve; ce qui eſt de l'eſprit, eſt une fumée & un ſonge; la vie, un combat perpétuel & un voyage dans une terre étrangere; enfin, la réputation dont l'homme ſe flate après ſa mort, n'eſt qu'un oubli. Qu'eſt ce donc qui peut le conduire heureuſement dans une route ſi difficile? C'eſt la Philoſophie ſeule. Cette Philoſophie conſiſte à conſerver ſon ame entiere & pure, toujours maîtreſſe de la volupté & de la douleur, & à faire enſorte qu'elle reçoive tout ce qui lui arrive comme venant du même lieu d'où elle eſt ſortie.

Il arrive bien-difficilement qu'on ſoit malheureux, pour ne pas ſavoir ce qui ſe paſſe dans le cœur des autres; mais il eſt impoſſible qu'on ne le ſoit, ſi l'on ignore ce qui ſe paſſe dans ſon propre cœur.

Quand quelqu'un t'a offenſé par ſon impudence, demande-toi à toi-même: Se peut-il faire que dans le monde il n'y ait point d'impudents? Non; cela ne ſe peut. Ne demande donc point l'impoſſible: celui qui t'a offenſé, eſt du nombre de ces impudents qui doivent être néceſſairement dans le monde. Penſe de même ſur un fourbe, ſur un perfide, & ſur tout autre homme qui aura péché contre toi, de quelque maniere que ce ſoit;

car dès le moment que tu te ſouviendras qu'il eſt impoſſible qu'il n'y ait pas, dans le monde, de cette race de gens, tu trouveras en toi plus de facilité à les ſupporter chacun en particulier. Il eſt auſſi très-utile de rechercher d'abord, qu'elle vertu la nature a donnée, pour l'oppoſer à un tel vice; car elle n'a pas manqué d'en donner une contre chaque vice, comme une eſpece de contre-poiſon.

Le moyen de faire avec gravité, avec douceur, avec liberté & avec juſtice tout ce que tu fais, c'eſt de faire chaque action comme ſi elle devoit être la derniere de ta vie, ſans aucune révolte contre la raiſon, ſans déguiſement, ſans amour-propre, & avec un parfait acquieſcement aux ordres des Dieux. Tu vois le petit nombre des choſes qu'on a à pratiquer, pour mener une vie heureuſe & divine; car les Dieux ne demandent rien davantage à celui qui ſuivra ces regles.

DES BIENS ET DES MAUX de la Vie.

IL eſt abſurde de penſer que la nature qui gouverne le monde, ait fait, ou par ignorance, ou par impuiſſance, une faute auſſi

lourde, que celle de permettre que les biens & les maux arrivent indifféremment, & sans distinction, aux méchants & aux bons. La mort & la vie, l'honneur & le déshonneur, la douleur & le plaisir, la pauvreté & les richesses, toutes ces choses n'étant par elles-mêmes ni honteuses, ni honnêtes, arrivent également aux bons & aux méchants; elles ne peuvent être, par conséquent, ni de véritables maux, ni de véritables biens.

Il ne faut pas dire que rien appartienne à l'homme, de tout ce qui ne lui convient pas, en tant qu'homme; car l'homme ne le demande point, la nature de l'homme ne le promet point, ce ne sont pas des perfections de la nature humaine: ce n'est donc pas en cela que consiste la fin de l'homme, ni le bien qui remplit cette fin; car s'il y avoit en cela quelque chose qui appartînt à l'homme, il ne lui conviendroit pas de la mépriser & de s'élever contre elle. Si c'étoient de véritables biens, on ne loueroit point ceux qui feroient profession de n'en avoir pas besoin, ni ceux qui s'en priveroient eux-mêmes en partie. Or, nous voyons, au-contraire, que plus un homme se prive de ces sortes de biens, ou qu'il soufre plus volontiers que d'autres l'en privent, plus il passe pour vertueux.

Cet accident qui t'arrive, pourquoi t'appe-

les-tu un malheur plutôt qu'un bonheur? Ce qui n'est nullement contraire à la nature de l'homme, peut-il être un malheur de l'homme? Cet accident dont tu te plains, peut-il t'empêcher d'être juste, magnanime, tempérant, sage, éloigné de la témérité, ennemi du mensonge, toujours modeste, libre, & d'avoir toutes les autres vertus, dans lesquelles la nature trouve tout ce qui lui est propre? Désormais donc, dans tous les accidents qui pouroient te porter à la tristesse, souviens-toi de cette vérité: Que ce qui t'arrive, n'est point un malheur; mais que c'est un bonheur insigne, que de le suporter courageusement.

Si les Dieux ont consulté sur mon sujet & sur ce qui doit m'arriver, je suis sûr qu'ils ont fait ce qu'il y avoit de mieux à faire; & il est impossible d'imaginer un Dieu qui agisse sans conseil. Or, quelle raison auroient les Dieux de me faire du mal? & que leur en reviendroit il, ou à cet Univers, dont ils ont tant de soin? Que s'ils n'ont pas consulté sur ce qui me regarde en particulier, ils ont consulté sur ce qui regarde le général; je dois donc embrasser & recevoir avec joie tout ce qui m'arrive, puisqu'il ne m'arrive rien qui ne soit une suite de l'ordre qu'ils ont sagement établi. Que s'ils n'ont délibéré sur rien, ce qu'il est impie de croire, retran-

chons-nous à consulter chacun pour soi-même; car cela est permis. Cette consultation ne peut être que sur l'utile: or ce qui est utile à chacun, c'est ce qui est selon sa nature & sa condition. Ma nature est raisonnable & sociable; j'ai une Ville & une Patrie. Comme Antonin, j'ai Rome; & comme homme, j'ai le monde. Ce qui est utile à ces Communautés, est donc mon unique bien.

Tu fais un aposthume & un abscès dans le monde, quand tu te retires & te sépares de la raison de la nature universelle; & tu t'en sépares, quand tu prends mal & que tu reçois avec chagrin les accidents de la vie; car celle qui te les apporte, est la même qui t'a porté. Enfin, celui qui sépare son ame de celles des autres Citoyens, lesquelles ne doivent faire, avec la sienne, qu'une seule & même ame; celui-là, dis-je, est dans cette grande Ville, comme un membre inutile, & il rompt tous les liens de la Société.

Tu peux connoître à ceci ce que le Peuple appele des Biens. Si quelqu'un s'est formé une idée des véritables biens, comme de la prudence, de la sagesse, de la vaillance & de la justice, il ne poura jamais soufrir qu'on ajoute à cette idée rien qui n'y soit conforme, & qu'on parle avec indignité de ces véritables biens; mais s'il s'est fait une idée des biens du Peuple, il entendra & recevra avec

plaisir, comme une application heureuse, le mot du Poète comique: * "Que celui qui
„ les possede, est si riche, & que tout est si
„ propre chez lui, qu'il ne sait où aller pour
„ les nécessités auxquelles la nature l'obli-
„ ge; „ & le Peuple fait lui-même cette différence, sans le savoir. Car, au premier cas, cette application le choqueroit & lui feroit très-désagréable; au-lieu qu'au second, c'est-à-dire, quand on parle des richesses, du luxe, de la gloire, de la fortune, elle le divertit, & il la reçoit avec joie, comme un bon mot plein de sel & de sens, & qui convient admirablement au sujet. Va, après cela, & demande si l'on doit prendre pour des biens véritables & dignes de son estime, des choses auxquelles on peut appliquer avec grace le mot que je viens de rapporter.

Le repentir n'est qu'un blâme qu'on se donne à soi-même d'avoir négligé quelque chose d'utile. Qui dit d'utile, dit un bien & une chose qui doit faire le soin d'un homme de bien & d'un honnête-homme. Or il n'y a point d'honnête-homme qui se repente d'avoir négligé une volupté; donc la volupté ne peut être ni un bien ni une chose utile.

Un œil sain doit voir tout ce qui est visible, & ne pas dire: Je ne veux voir que du

* Aristophane.

verd; car c'eſt le propre d'un œil malade. L'ouïe & l'odorat bien ſains doivent être toujours prêts à entendre & à ſentir tout ce qui peut être ſenti & entendu. Un bon eſtomac doit ſe faire également à toutes ſortes de viandes. Il en eſt de même d'un eſprit ſain; il doit être préparé à tout ce qui lui arrive. Celui qui dit: Que mes enfants vivent, que tout le monde loue ce que je fais, eſt un œil qui demande à voir du verd; c'eſt une dent qui ne veut que des choſes tendres.

DES PASSIONS.

C'EST une honte que notre eſprit ait la force de compoſer notre viſage comme il lui plaît, & qu'il ne puiſſe ſe compoſer lui-même.

Ceux qui ſe mépriſent les uns les autres, qui ſe flatent les uns les autres, & qui veulent ſe ſurpaſſer les uns les autres, ſont toujours ſoumis les uns aux autres.

Je me ſuis ſouvent étonné de ce que les hommes qui s'aiment toujours plus eux-mêmes, qu'ils n'aiment les autres, font cependant plus d'état de l'opinion des autres, que de la leur. En effet, ſi un Dieu venoit à paroître tout d'un coup, ou un ſage Précepteur,

& qu'il leur ordonnât de ne rien penser en eux-mêmes, qu'ils ne le dissent en même tems; il n'y en a pas un seul qui pût suporter un jour entier une si rude contrainte; tant il est vrai que nous avons bien plus de honte de ce que les autres pensent de nous, que de ce que nous pensons nous-mêmes.

Regarde ce que sont les hommes; ils mangent, ils dorment, & font toutes les autres fonctions naturelles. Regarde qui sont ceux qui commandent aux autres; ils sont remplis d'orgueil, ils se mettent en colere, & traitent de haut en bas ceux qui sont soumis à leur autorité. Repasse ensuite en ta mémoire de combien de choses ils sont eux-mêmes les esclaves, & à quel prix; & pense à ce qu'ils seront bientôt.

Examine bien les pensées d'un ambitieux, ce qu'elles sont, ce qu'elles recherchent & ce qu'elles fuient; & fais cette réflexion: Que, comme quand la mer jete des monceaux de sable les uns sur les autres, les derniers cachent les premiers, il en est de même de la vie d'un ambitieux: ses premiers succès sont bientôt cachés & ensevelis sous les derniers.

L'ame de l'homme se déshonore en plusieurs manieres, dont voici les principales.

Elle se déshonore lorsqu'elle devient, autant qu'il est en son pouvoir, comme une

espece d'abscès & d'enflure dans le corps du monde; car d'être fâché de ce qui arrive, c'est se retirer & se séparer de la nature universelle, qui comprend & renferme en elle-même toutes les natures de tous les êtres particuliers.

Elle se déshonore quand elle a de l'aversion pour quelqu'un, & qu'elle va contre lui, pour lui nuire, comme cela arrive dans la colere.

Elle se déshonore lorsqu'elle se laisse vaincre par la volupté ou par la douleur.

Elle se déshonore lorsqu'elle use de dissimulation, & que, dans ses paroles ou dans ses actions, elle emploie la feinte ou le mensonge.

Elle se déshonore, lorsqu'elle ne rapporte à aucune fin ses actions ni ses mouvements, mais qu'elle agit témérairement, sans desseins & sans suite; car, jusqu'aux moindres choses, tout doit être rapporté à une fin: or la fin que tout homme raisonnable doit se proposer, c'est de suivre la raison & les Loix de cet Univers, qui est la plus ancienne des Villes & des Républiques.

La colere & le chagrin nous font beaucoup plus de mal que les choses mêmes dont nous nous plaignons, & qui les font naître.

Quand tu seras en colere, souviens-toi donc qu'il n'y a rien de viril dans cette pas-

ſion, & que, comme la bonté & la douceur ſont des vertus plus humaines, elles ſont auſſi plus mâles. N'oublie jamais que la force & le courage ſont du côté de celui qui eſt bon, & ne ſe trouvent jamais dans celui qui eſt colere & chagrin. La colere n'eſt pas moins la marque d'un eſprit foible, que la triſteſſe; dans l'une & dans l'autre, on eſt également bleſſé & mis hors de combat.

DES VANITÉS DU MONDE.

LE ſeul tems qu'on vit, c'eſt le préſent, qui n'eſt qu'un point; tout le reſte du tems eſt paſſé ou incertain. La vie de chacun n'eſt donc qu'un moment; le lieu où il la paſſe, qu'un petit coin de terre; & la réputation la plus durable, qu'une chimere qui s'évanouit bientôt, & qui paſſe ſucceſſivement à des hommes, qui, mourant preſque dès qu'ils ſont nés, bien-loin d'avoir le tems de connoître ceux qui ſont morts avant eux, n'ont pas celui de ſe connoître eux-mêmes.

Celui qui loue, & celui qui eſt loué, le Panégyriſte & le Héros n'ont tous deux qu'une vie très-courte. D'ailleurs, le bruit de ces louanges ne retentit que dans un petit coin du monde. Tous les hommes n'en ſont pas

d'accord entr'eux, & pas un n'en eſt bien d'accord avec ſoi-même.

Les mots qui étoient anciennement en uſage, ſont préſentement inconnus, & ont beſoin d'explication. Il en eſt de même des noms des plus grands hommes des ſiecles paſſés, comme Camille, Céſon, Voleſus, Léonatus, &, quelque tems après, Scipion & Caton, enſuite Auguſte même; &, après lui encore, Adrien & Antonin. Ils ont beſoin de Commentaires qui apprennent ce qu'ils ont été; car toutes choſes ſont caduques & périſſables. Elles deviennent fabuleuſes dans un moment; &, bientôt après, elles ſont enſevelies dans un profond oubli. Quand je dis cela, je parle de ceux qui ont paru avec le plus d'éclat, & dont la gloire a attiré les yeux de tout le monde; car, pour les autres, dès qu'ils ont expiré, ils ſont oubliés entiérement, & on n'en parle en aucune maniere: mais quand même la réputation feroit immortelle, que feroit-ce? Pure vanité.

Suppoſons que ceux qui te loueront ſoient immortels, & que ta réputation ſoit immortelle; que cela te fait-il; je ne dis pas, quand tu es mort, mais pendant tout le tems même que tu vis? Car qu'eſt-ce que la louange ſeule, & conſidérée ſans une certaine utilité qui en revient? Renonce donc, pendant qu'il eſt encore tems, à ce vain préſent de

la nature, pour t'attacher déformais à quelque chofe de plus folide & de plus parfait. Une émeraude, pour n'être pas louée, en eft-elle moins belle? Il en eft de même de la foi, de la vérité, de l'amour pour les hommes, de la modeftie; car qu'y a-t-il là que la louange embelliffe, ou que le blâme puiffe enlaidir?

Que veulent dire les hommes? Ils refufent leurs louanges à ceux qui vivent en même tems qu'eux; & ils defirent avec empreffement, d'être loués de ceux qui vivront après, & qu'ils ne verront jamais. C'eft comme fi nous nous affligions de n'avoir pas été loués par ceux qui font morts long-tems avant que nous fuffions au monde.

Combien y a-t-il de gens dans le monde, qui ne connoîffent pas même ton nom? Combien y en aura-t-il qui l'oublieront en peu de tems? Et parmi ceux qui te connoîffent & qui te louent préfentement, combien s'en trouvera-t-il qui te blâmeront bientôt? Enfin il faut fe perfuader que ni la mémoire de notre nom, ni la gloire, ni rien de tout ce qu'on voit ici-bas, n'eft digne de nos foins ni de notre eftime.

Celui qui ne fait pas qu'il y a un monde, ne fait où il eft; & celui qui ne fait pas pourquoi il eft créé, ne fait ni quel eft le monde, ni ce qu'il eft lui-même. Celui à qui l'une ou l'autre de ces connoîffances manque, ne

fauroit rendre raifon de lui-même, ni dire pourquoi il eft né. Que te femble donc de celui qui craint le blâme, & qui defire les louanges de ces fortes de gens, qui, la plupart, ne favent ni où ils font, ni ce qu'ils font?

Que fais-tu dans cette Tribune aux harangues, avec tes beaux difcours & tes oraifons funebres? Mon ami, ne te fouviens-tu plus de ce que c'eft? Je m'en fouviens fort-bien; mais je vois que ces chofes-là plaifent aux hommes, & qu'elles font l'un des objets de leurs foins. Faut-il donc que tu fois fou, parce qu'ils le font? N'eft-ce pas affez de l'avoir été?

DES AMIS.

J'AI appris à ne foupçonner jamais que mes amis puiffent manquer d'amitié pour moi, à ne leur cacher, en aucune rencontre, le fujet qu'ils pouroient me donner de me plaindre d'eux, & à faire enforte qu'ils n'aient jamais la moindre peine à deviner mes fentiments fur ce qui m'eft agréable ou défagréable.

Nous ne devons jamais méprifer les plaintes de nos amis, quelque injuftes qu'elles puiffent être; mais, au-contraire, nous devons tâcher, par toutes fortes de voies, de guérir leurs foupçons, & de regagner leur confiance.

Quelle horreur & quelle fauffeté de dire:

J'ai résolu d'agir franchement avec vous: Que veux-tu faire, mon ami? Il n'étoit nullement nécessaire de faire ce préambule; la chose parlera assez d'elle-même: il faut qu'elle soit écrite sur ton front, & qu'on lise dans tes yeux ce que tu as dans l'ame, comme un amant lit toutes choses dans les yeux de sa maîtresse. En un mot, il faut qu'un honnête homme, un homme franc, soit comme celui qui sent mauvais; & que ceux qui en approchent, sentent d'abord ce qu'il est. Une franchise affectée est un poignard caché. Il n'y a rien de plus horrible que cette amitié de loup: évite cela, sur toutes choses.

Il faut recevoir les bienfaits de ses amis, sans ingratitude & sans bassesse.

DE LA MORT.

L'Homme Philosophe attend toujours la mort avec un esprit tranquile, & comme sachant bien que cette mort n'est autre chose que la dissolution des éléments dont chaque animal est composé; car s'il n'arrive jamais rien de fâcheux aux éléments mêmes qui souffrent ces changements continuels, & qui ne font que passer toujours de l'un à l'autre, pourquoi appréhenderoit-on la dissolution & le changement de tout le corps, puis-

que ce changement & cette dissolution sont selon la nature? Or tout ce qui est selon la nature, ne peut être un mal.

Tu as été formé comme une partie de cet Univers, & tu retourneras dans les mêmes parties qui t'ont formé. Il y a plusieurs grains d'encens sur un même Autel; l'un tombe plutôt dans le feu, l'autre plus tard, mais c'est toujours la même chose.

Tout passe dans un moment, & ce qui célebre, & ce qui est célébré. En un mot, il faut avoir toujours devant les yeux les choses humaines, pour voir combien elles sont méprisables & passageres. Ce qui naquit hier, n'est aujourd'hui qu'une momie ou qu'un peu de cendre. Voilà pourquoi il faut vivre conformément à la nature, le peu de tems qui nous reste; &, quand l'heure de la retraite sonnera, se retirer paisiblement & avec douceur, comme une olive mûre, qui, en tombant, bénit la terre qui l'a portée, & rend graces à l'arbre qui l'a produite.

Tu es, comme disoit Epictete, une ame qui promene un mort.

Une chose se hâte d'être, une autre de n'être plus; & une grande partie de celle qui est, est déja passée. Ces changements continuels renouvelent incessamment le monde, comme la rapidité du tems, qui ne s'arrête jamais, renouvele, à tous moments, les sie-

cles.

cles. Dans ce courant continuel, qui est-ce qui voudroit s'attacher à des choses si passageres, & sur lesquelles on ne peut s'arrêter? C'est comme si quelqu'un mettoit son affection à un de ces petits oiseaux qui volent dans l'air, & que nous avons perdus de vue presqu'aussi-tôt que nous les avons apperçus. C'est là l'image de notre vie, qui n'est qu'une vapeur du sang & une respiration de l'air. Attirer l'air une seule fois & le rendre, ce que nous fesons à tout moment, voilà justement ce que c'est que mourir; c'est-à-dire, remettre l'entiere faculté de respirer entre les mains de celui de qui nous la reçûmes hier ou avant-hier.

Homere a dit:

Quand le vent fait tomber les feuilles de nos bois,
Le Printems aussi-tôt en fait renaitre d'autres.
Les mortels ici-bas suivent les mêmes loix;
Quand l'un naît, l'autre meurt......

Vraies feuilles, ces hommes qui crient si haut, & qui, comme s'ils étoient dignes d'être crus, louent ou blâment les autres en public, ou les déchirent & s'en moquent en particulier. Feuilles encore, ceux qui, dans les siecles suivants, recevront la mémoire de ton nom, & la feront passer à leurs descendants. Enfin toutes choses sont autant de feuilles: le Printems les produit; le vent les abat; & elles

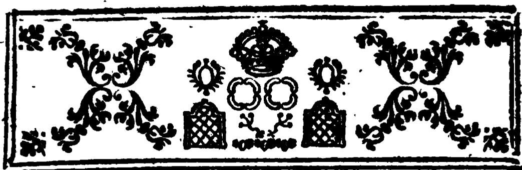
ont toutes cela de commun, qu'elles ſont de peu de durée: mais toi, tu les crains ou tu les deſires comme ſi elles devoient durer toujours. Encore un petit moment, & tes yeux ſeront fermés.

DES PROPRIÉTÉS DE L'AME.

LEs propriétés de l'ame raiſonnable ſont qu'elle ſe voit elle-même, qu'elle ſe compoſe elle-même, & ſe rend telle qu'elle veut; qu'elle jouit des fruits qu'elle porte, & qu'elle peut toujours dire: J'ai tout ce qui m'appartient. L'ame parcourt tout cet Univers; elle ſe promene dans les eſpaces immenſes qui l'environnent; elle ſe contemple; elle meſure, en quelque maniere, l'éternité; elle conçoit & pénetre la régénération périodique des choſes; &, liſant ainſi dans l'avenir, elle voit clairement, que ceux qui viendront après nous, ne verront rien de nouveau, comme ceux qui nous ont précédés n'ont vu que ce que nous voyons. Les autres propriétés de l'ame ſont l'amour du Prochain, la vérité, la pudeur, & de n'eſtimer rien tant que ſoi-même.

Fin des Penſées choiſies de MARC-AURELE.

L'ESPRIT
DE
JULIEN.



INTRODUCTION PRÉLIMINAIRE,

Contenant des particularités de la Vie de l'Empereur JULIEN.

QUOIQUE l'on puisse faire à la mémoire de Julien des reproches qu'on ne fera jamais à celle de Marc-Aurele-Antonin, il n'en est pas moins vrai, que de tous les Successeurs de celui-ci à l'Empire, aucun ne lui a plus ressemblé que Julien. Philosophes l'un & l'autre, & dans les mêmes principes, leur goût, leurs talents, leurs vertus morales, politiques & militaires, & leurs mœurs ont été aussi les mêmes. La différence de leur

tempérament & des circonſtances où ils ont vécu, eſt peut-être la principale cauſe des ombres qui obſcurciſſent le tableau de Julien. Quoi qu'il en ſoit, ſes défauts ne doivent point faire oublier les excellentes qualités d'eſprit & de cœur dont il étoit doué. Que l'on tienne donc un juſte milieu entre ſes accuſateurs & ſes panégyriſtes, & on ne poura guere ſe diſpenſer de l'aſſocier à la gloire des Trajan, des Antonin & des Marc-Aurele, & aux reſpects que leur rend la poſtérité. Un abrégé ſimple & caractériſtique de la vie de ce Prince, de ſa façon de penſer, de ſes mœurs & de ſa conduite ſur le Trône, ſuffira pour décider le Lecteur.

JULIEN (Flavius-Claudius-Julianus) étoit fils de Jules-Conſtance, frere de Conſtantin-le-Grand, & naquit à Conſtantinople l'an 331. Il n'avoit que ſix ans, lorſqu'il penſa périr dans la ſanglante tragédie qui ſuivit de près la mort de Conſtantin, & dans laquelle il perdit ſon pere.

Quelques amis fideles le déroberent, lui & ſon frere Gallus, à la premiere fureur des meurtriers ; & l'Empereur Conſtance, qui n'avoit encore rien à craindre d'eux, ſe contenta de les éloigner de la Cour. Julien fut envoyé à Euſebe, Evêque de Nicomédie, qui, ſelon toute apparence, devoit le porter à embraſſer l'état Eccléſiaſtique.

Dès l'enfance, une curioſité inſatiable tourna ſon génie vif & ardent du côté des Sciences. Sa pénétration & ſa préſence d'eſprit étoient ſoutenues par une mémoire prodigieuſe. Il liſoit continuellement, retenoit tout ce qu'il liſoit, & n'oublioit rien de ce qu'il avoit une fois appris ; enſorte que ſes Maîtres ſe plaignoient de n'avoir plus rien à lui apprendre. Quoique le Latin fût toujours la langue de l'Empire, il ne l'étudia cependant qu'autant qu'il étoit néceſſaire pour le parler avec facilité. Le Grec étoit ſa langue favorite : il s'y adonna particuliérement ;

& dans le commerce aſſidu qu'il eut avec les Ecrivains de l'ancienne Grece, dont la lecture le charmoit, il devint lui-même un modele ſemblable à ces grands Maîtres. Il eut auſſi beaucoup de goût pour la Muſique, qu'il appeloit un art divin, & pour la Poéſie; & l'on a encore de lui quelques vers marqués au coin de la délicateſſe & du génie. En un mot, on ne peut lire ſes Ouvrages, ſans ſe convaincre qu'il n'ignoroit rien de ce qu'il faloit ſavoir alors pour être un Savant univerſel. Mais en même tems qu'il cultivoit ſon eſprit avec tant de ſuccès, l'Eunuque Mardonius, ſon Gouverneur, ne négligeoit rien pour lui former les mœurs. Il s'appliqua ſur-tout à lui inſpirer de la gravité & de la modeſtie, du mépris pour les plaiſirs des ſens, de l'averſion pour le théâtre, & de l'eſtime pour une vie ſérieuſe & occupée.

Gallus ayant été créé Céſar par l'Empereur Conſtance, Julien ob-

tint la liberté de venir à Conſtantinople, pour y perfectionner ſes études. Il s'attacha à celle de l'éloquence, & bientôt il égala le célebre Rhéteur Libanius. Mais il n'en étoit ni moins modeſte, ni moins affable à tout le monde, même aux plus pauvres. Son mérite fit de l'éclat dans Conſtantinople; & l'on commençoit à dire qu'il étoit digne de régner. Conſtance allarmé de ces diſcours, lui commanda de ſe retirer en tel lieu de l'Aſie Mineure qu'il jugeroit à propos, & Julien obéit ſans héſiter.

Quoique toujours occupé de ſes cheres études, il ne laiſſa pas d'employer à faire du bien la liberté que l'Empereur lui laiſſoit. Il fit pluſieurs voyages en différentes Provinces de l'Aſie, pour aſſiſter ſes amis, quelquefois ſans qu'on l'en priât, & même aux dépens de ſa ſanté. Mais l'amitié ne l'aveugloit pas; car étant en Ionie, il travailla contre un de ſes parents, ſon ami intime, qui

avoit tort, en faveur d'un Sophiste étranger qu'il ne connoissoit presque point. Toutes les occasions d'exercer sa générosité naturelle & sa bienfesance, il les saisissoit avec empressement; & la pratique de ces deux vertus fut l'une des habitudes de sa vie. Voici ce qu'il écrivoit étant Empereur: " Qu'on me montre
" tre un homme qui se soit appau-
" vri par ses aumônes; les mien-
" nes m'ont toujours enrichi, mal-
" gré mon peu d'économie. J'en
" ai souvent fait l'épreuve, lorsque
" j'étois Particulier. En partageant
" avec les pauvres le peu que j'a-
" vois, je retirai des mains des usur-
" pateurs la succession de mon aïeul.
" Donnons donc à tout le monde,
" plus libéralement aux gens de
" bien, mais sans refuser le néces-
" saire à personne, pas même à
" notre ennemi; car ce n'est pas
" aux mœurs ni au caractere, mais
" à l'homme, que nous donnons.

Au moment que Julien s'y at-

tendoit le moins, on lui râvit la tranquilité dont il jouiſſoit dans ſon exil. Les auteurs de l'intrigue qui fit ôter la pourpre & la vie au Céſar Gallus, l'impliquerent, ſur les prétextes les plus frivoles, dans les crimes imputés à ſon frere. Il fut arrêté & livré à des Gardes qui le traînerent inhumainement de côté & d'autre pendant ſept mois, & le conduiſirent enfin à Milan, où la Cour étoit alors. Il y fut long-tems entre la vie & la mort, accuſé par les Eunuques, & protégé par l'Impératrice Euſébie. Cette Princeſſe, qui avoit beaucoup d'amour pour les ſciences, & un cœur tendre pour les malheureux, employoit, en faveur de Julien, tout le pouvoir que ſa beauté & ſa ſageſſe lui donnoient ſur l'eſprit de l'Empereur; & elle réuſſit à obtenir qu'il ſe retireroit en Grece. Il partit, & ſe fixa à Athenes, où il eût voulu paſſer le reſte de ſa vie dans le commerce des Sciences & des Savants.

Mais il n'y fit pas un long ſéjour. Conſtance voyant l'Empire attaqué de toutes parts, & les Gaules ravagées par les Barbares, n'oſant pas d'ailleurs quitter l'Italie, penſa enfin à rendre juſtice à Julien. Il ſavoit bien que ce jeune Prince n'avoit pas ſujet de l'aimer, mais il connoîſſoit auſſi ſa modération, qui le feſoit déja comparer à Titus; & il eſpéroit que la pourpre, dont il étoit réſolu de le revêtir, lui feroit oublier le paſſé. Il le rappela donc à Milan; &, peu de tems après, il le proclama Céſar, à la vue & aux acclamations vives & réitérées de l'Armée. Ce fut le ſixieme jour de Novembre, l'an 355. Julien, qui, occupé du malheureux ſort de ſon frere, avoit paru rêveur pendant la cérémonie, ne put s'empêcher d'être ſenſible à des démonſtrations ſi ſinceres; ſon viſage s'ouvrit, & ſes regards s'animerent: on vit dans ſes yeux une noble fierté mêlée de douceur, qui parut au-

noncer un grand Prince & un Prince aimable.

Julien entroit, ce jour-là même, dans ſa vingt-quatrieme année. Il paſſa promtement les Alpes, & fut reçu dans les Gaules, comme un génie tutélaire, dont la préſence alloit mettre fin aux malheurs publics. Quoique juſques-là il n'eût connu la guerre que dans les Livres, ſes lectures lui tinrent lieu d'exercice; & il juſtifia, en effet, bientôt les preſſentiments des Gaulois, & la haute opinion qu'ils avoient conçue de lui. Toutes ſes campagnes contre les Allemands furent heureuſes, & le couvrirent d'une gloire d'autant plus éclatante, qu'il réuniſſoit la modération & l'humanité dans la victoire à la valeur la plus intrépide & cependant la plus ſage dans les combats. On comparoit ſa conduite à celle des Héros de l'ancienne Rome.

Après avoir chaſſé les Allemands des Gaules, & rétabli la réputation

des armes Romaines, Julien vint paſſer l'hiver à Paris, l'an 358. Cette Ville ne s'étendoit pas alors au-delà de ce qu'on appele encore la Cité. Cependant elle avoit, ſoit dans ſes dehors, ſoit dans ſon enceinte, les bâtiments néceſſaires pour recevoir un Empereur: ou y voyoit un Palais, des bains publics, un amphithéâtre, un champ de Mars, un Fauxbourg conſidérable du côté du midi. Ce Prince, qui s'y plaiſoit, & qui l'appeloit ſa chere Lutece, y bâtit le Palais des Thermes, dont on montre encore les reſtes, ſous le nom de Bains de Julien. En général, il aima beaucoup les Gaulois, dont il fut également aimé. La ſimplicité, la franchiſe & les mœurs auſteres de ces Peuples ſympathiſoient avec ſon humeur affable, populaire, ennemie du faſte & des plaiſirs. A l'exemple de Marc-Aurele, il vivoit en Philoſophe, au milieu de ſa Cour & à la tête de ſes Armées. Comme il avoit pour ma-

xime ce mot de Caton : “ Qu'une
„ ame occupée de la bonne-chere,
„ s'occupe peu de ſes devoirs ; „ il
enchérit encore ſur les leçons de frugalité que cet Empereur lui avoit
laiſſées, & bannit abſolument de ſa
table tous les mêts délicats & recherchés. Il ſe contentoit de la
nouriture du ſimple Soldat : quelquefois il la prenoit debout, & même
en ſi petite quantité, qu'on diſoit
qu'*il vivoit d'air comme les cigales.*
Il rougiſſoit des beſoins inſéparables
de l'humanité, juſqu'à dire qu'*un
Philoſophe auroit dû ne pas reſpirer.*
Il dormoit peu, & s'éveilloit à l'heure
qu'il vouloit : ſon lit étoit un tapis,
& ſa couverture une ſimple peau.
Il ſe levoit toujours à minuit, travailloit aux affaires, & alloit viſiter
les ſentinelles. Sa ronde finie, ſi les
affaires le permettoient, il étudioit
juſqu'au jour. Il s'appliquoit, avec
une ardeur infatigable, tantôt à la
Philoſophie, dont il rapportoit l'étude
principalement aux devoirs de ſon

état; tantôt à l'Hiſtoire, qu'il regardoit comme une méthode abrégée pour acquérir l'expérience. On ſent, à la lecture de ſes Ouvrages, qu'il poſſédoit l'Hiſtoire des Romains & celle des autres Nations. Nous le compterions lui-même parmi les Hiſtoriens célebres, ſi ſes *Mémoires de la guerre des Gaules* avoient paſſé juſqu'à nous.

Julien employoit une partie de ſon tems à rendre la juſtice, & à s'exercer avec ſes Soldats, quoiqu'il eût peu de goût pour cette derniere occupation. Un jour qu'on lui montroit à danſer, au ſon des fifres, une danſe appelée *la Pyrrhique*, qui feſoit partie des exercices militaires chez les Grecs & les Romains: *Ah! Platon, Platon*, s'écria-t-il, *quel métier pour un Philoſophe!*

Il ſe trouvoit moins déplacé ſur ſon Tribunal, où il décidoit avec beaucoup de juſtice, en inclinant cependant toujours du côté de la douceur. Avant que de ſe mettre en

campagne, il renvoyoit les parties devant les Gouverneurs des Provinces, pour y être jugées à la rigueur; mais ces Officiers avoient ordre de différer, jusqu'à son retour, l'exécution de leurs Sentences, qu'il réformoit suivant les principes de l'équité naturelle. Les parents d'une fille enlevée, poursuivoient la mort du râvisseur; Julien ayant fait sans doute attention à quelques circonstances particulieres qui diminuoient l'énormité du crime, se contenta de bannir le coupable. Les parents crioient que c'étoit une chose indigne, & que le Prince étoit trop indulgent: *Oui je le suis trop*, répondit l'Empereur, *à ne considérer que la disposition des Loix; mais un Prince est une loi vivante, qui doit tempérer, par sa clémence, ce que les Loix mortes ont de trop rigoureux.*

Avec de pareilles maximes, il étoit bien-éloigné de condamner ceux qui n'étoient pas convaincus par des preuves juridiques. Nume-

rius, qui avoit gouverné la Gaule Narbonnoiſe, étoit accuſé de l'avoir pillée ; comme il déconcertoit ſes accuſateurs, en ſe tenant toujours ſur la négative, Delphidius de Bourdeaux, Avocat célebre, crut ſuppléer au défaut des preuves, par une exclamation véhémente : *Ceſar*, dit-il, d'un ton plein de feu, *qui ſera coupable, s'il ſuffit de nier ſes crimes? Et s'il ſuffit d'être accuſé*, répondit Julien, *qui ſera innocent?*

Il ne donnoit rien à la faveur ni au crédit ; & ſa fermeté, quand il s'agiſſoit des intérêts de l'équité & du bien public, ne céda jamais ni à la crainte ni à la complaiſance. Dès le premier quartier d'hiver qu'il paſſa dans Paris, il ne laiſſa pas, quoiqu'il fût accablé d'affaires, d'examiner les états de dépenſe & de recette du Tréſor public, dans la vue de ſoulager les propriétaires des fonds. Florentius, Préfet du Prétoire, prétendoit qu'on avoit be-

ſoin d'une ſubvention extraordinaire pour remplacer les non-valeurs de la capitation. Julien, qui regardoit les nouvelles taxes comme la ruine des Provinces, lui réſiſta en face, proteſtant qu'il perdroit plutôt la vie que de ſoufrir cet impôt; &, ſans autre diſcuſſion, il fit ſur-le-champ un calcul net & précis, par lequel il démontra que le ſeul produit de la capitation ſuffiſoit, & au-delà, pour tous les frais de la guerre. Florentius, qui avoit la faveur de l'Empereur, oſa envoyer au Céſar un ordre tout dreſſé, pour exiger la ſubvention. Julien, loin de le ſigner, n'en voulut pas même entendre la lecture. Le Préfet ſe porta alors, ſous les yeux même de ce Prince, aux excès les plus tiranniques. „ Cependant qu'avois-je fait, dit Julien, que ce que devoit faire, en „ pareil cas, un diſciple de Platon „ & d'Ariſtote ? Faloit-il laiſſer „ des pauvres Peuples à la merci „ de ces voleurs, qui, par leurs in-

„ dignes manœuvres, les ont réduits
„ aux dernieres extrémités ? Nous
„ punissons de mort un Tribun, nous
„ lui refusons même la sépulture,
„ pour avoir donné un poste qu'il
„ ne pouvoit garder, sans perdre
„ la vie; & nous aurions la lâche-
„ té de quitter le nôtre, en ces-
„ sant de défendre ceux qu'on ne
„ cesse d'opprimer ? Dieu nous y
„ a placés, & combat lui-même avec
„ nous. Si notre fermeté nous at-
„ tire quelque disgrace, c'est une
„ grande ressource que le témoignage
„ d'une bonne conscience. Si l'on
„ m'envoie un Successeur, je n'en
„ serai peut-être pas fâché. Il
„ vaut mieux faire bien un peu de
„ tems, que de faire long-tems
„ mal.

L'Empereur prévenu par Florentius, & qui, par une basse politique, craignoit d'ailleurs que Julien ne fît tout le bien dont il étoit capable, lui ordonna de ménager le Préfet; mais ce jeune Prince, toujours ferme,

répondit qu'on devoit être content, si les Gaulois abîmés par les Barbares & les gens d'affaires, payoient les anciens tributs ; & qu'exiger quelque chose au-delà, c'étoit demander l'impossible. Constance ne crut pas devoir insister davantage, & le projet de Florentius n'eut point lieu.

Julien jouissoit, à Paris, de sa gloire & du plaisir d'être chéri des Soldats & des Peuples, lorsqu'il reçut un ordre de l'Empereur, de lui envoyer en Orient les Corps les plus aguerris de son Armée & l'élite de ses autres Troupes : cet ordre le mit dans une perplexité extrême. D'un côté, il s'attiroit la colere de Constance s'il refusoit d'obéir ; de l'autre, s'il se laissoit enlever ses meilleures Troupes, il demeuroit lui-même, & les Gaules, à la merci des Barbares : il consentit enfin à laisser partir les Troupes qu'on lui demandoit, & pensa, en même tems, à quitter la pourpre. Mais, au

moment de leur départ, les Officiers inconſolables de quitter à la fois & leur Patrie & un ſi bon Prince, font éclater leurs murmures ; ils s'animent les uns les autres. Les Soldats, également affligés, ſuivent l'exemple de leurs Chefs ; tous prennent les armes, à l'entrée de la nuit, courent au Palais du Céſar, & l'inveſtiſſent, en criant, à l'envi les uns des autres, *Julien Auguſte*, & en le conjurant de ſe montrer. Il ne pouvoit s'y réſoudre; & la délicateſſe de ſa probité lui feſant appréhender de paſſer pour ingrat envers Conſtance & pour uſurpateur, il ſoutint cette eſpece de ſiége toute la nuit. Les Soldats, plus animés encore par ſa réſiſtance à leurs deſirs, briſent les portes du Palais, le forcent enfin de paroître, le proclament une ſeconde fois Auguſte; &, ſans avoir égard ni à ſes raiſons ni à ſes remontrances, ils l'élevent ſur un bouclier ; & l'Enſeigne Maurus, arrachant le collier qu'il por-

toit garni de pierreries, le lui mit ſur la tête, en forme de diadême. C'eſt ainſi qu'à la veille peut-être de devenir la victime de la jalouſe politique de Conſtance, Julien parvint à l'Empire, ſans y avoir autrement concouru, qu'en ſe feſant aimer des Gaulois & de ſon Armée.

Sûr de la fidélité de ſes Troupes, & ſe voyant dans la néceſſité de réſiſter à Conſtance, qui vouloit l'obliger de renoncer à l'Empire, & qui, à cette condition, lui feſoit dire qu'il lui laiſſeroit la vie, Julien forma le deſſein de prévenir l'Empereur & de s'emparer de l'Illyrie. Ses Soldats, qui, un an auparavant, avoit une répugnance invincible à quitter les Gaules, applaudirent à ce projet, & proteſterent, en portant leur épée à leur gorge, qu'ils ſuivroient leur grand Empereur juſqu'au bout de la terre, & qu'ils étoient prêts à verſer pour lui juſqu'à la derniere goute de leur ſang.

L'Illyrie, où il fut reçu en triomphe, la Macédoine, la Grece, l'Italie & la Sicile, s'étoient déja soumises à ses Loix, lorsqu'il apprit que Constance, en mourant, l'avoit nommé son Successeur. Il prit sur-le-champ la route de Constantinople, & y arriva, aux acclamations de toute la Ville qui l'avoit vu naître. Il se livra tout entier aux desseins qu'il avoit formés pour le bonheur & la gloire de l'Empire.

Il créa une Chambre de Justice contre ceux qui, sous le regne précédent, avoient abusé de leur crédit pour opprimer le Peuple. Il cassa les *Curieux* ou *Agents de l'Empereur*, qui n'étoient, à proprement parler, que des délateurs en titre d'office, & qui, en suscitant aux gens de bien mille mauvaises affaires, dont on ne se tiroit qu'à force d'argent, & en vendant aux scélérats l'impunité de leurs crimes, fesoient, en peu de tems, des fortunes

nes prodigieuſes. Deux de ces curieux oſerent cependant lui offrir de lui révéler la retraite de Florentius, ce Préfet du Prétoire, dont il avoit tant de ſujet de ſe plaindre, s'il vouloit les rétablir. Julien les traita comme des délateurs, en leur diſant „ qu'il étoit indigne d'un Empereur „ d'employer ces voies détournées, „ pour découvrir des malheureux „ que la crainte du ſupplice réduiſoit à ſe cacher.

S'étant convaincu qu'il en coûtoit plus pour les gages & les appointements des Eunuques & des Domeſtiques du Palais, que pour la ſubſiſtance des Armées, il les congédia tous. “ N'ayant point de „ femme, (il venoit de perdre Hélene ſon épouſe) “ ni d'envie de „ me remarier, diſoit-il, je n'ai pas „ beſoin d'Eunuques non plus que „ de Cuiſiniers, puiſque je ne mange „ que pour la néceſſité. “ Les uns trouvoient que Julien étoit trop Phi-

losophe pour un Prince, qu'il outroit la simplicité, & qu'il avilissoit la Majesté Impériale; d'autres, au-contraire, disoient qu'un Prince qui sait gouverner & qui a des qualités brillantes, peut se passer, quand il veut, de tout éclat emprunté; que ses Sujets lui tiennent compte de la magnificence dont il se prive, parce qu'il peut toujours se la procurer à leurs dépens, & que de toutes les especes de vanité dont un Prince est susceptible, l'orgueil philosophique est la moins blâmable, parce qu'il va au bien public & qu'il imite la vertu.

Constance avoit traité le Sénat avec hauteur: il mandoit les Sénateurs, non pour les consulter, mais pour leur déclarer séchement ses volontés; jamais il ne les fesoit asseoir, ni n'alloit à leurs Assemblées. Julien, au-contraire, s'y rendoit assidument, vouloit que chacun opinât avec une pleine liberté; & comme

il avoit du goût & du talent pour haranguer, il parloit, sur les affaires qui se présentoient, tantôt avec le laconisme & la gravité d'un Prince, tantôt avec l'étendue & les mouvements d'un Orateur. Depuis Jules-César, c'est le premier & le dernier des Empereurs, qui ait fait communément des harangues dans le Sénat.

Son application aux affaires étoit infatigable & presque sans exemple. Il renouveloit les anciennes Loix, les corrigeoit & les éclaircissoit, pour ôter tout prétexte à la chicane, ou en fesoit de nouvelles, dont le caractere étoit la clarté & la précision: il diminuoit les Impôts; il refusoit ou modéroit ce que ses Prédécesseurs avoient exigé sous le titre spécieux de présents. Jamais Prince ne songea moins à s'enrichir. Il avoit souvent à la bouche un mot d'Alexandre-le-Grand, qui avoit coutume de dire que *ses trésors etoient*

en dépôt chez ses amis. Julien croyoit l'argent plus en sureté entre les mains de ses Sujets, qu'entre les siennes; semblable en ce point à Constance-Chlore, son Aïeul, que son désintéressement avoit fait surnommer *le pauvre*, titre plus glorieux pour un Empereur, que celui de Conquérant. On avoit une pleine liberté de se pourvoir contre le domaine; & le fisc, dont le droit est toujours sûr sous un Prince avare, perdoit souvent sa cause sous cet Empereur Philosophe.

Son Tribunal, accessible à tout le monde, étoit l'asile des innocents & l'écueil des coupables: les uns & les autres éprouvoient en lui l'intégrité des Cassius & des Lycurgue. Il écoutoit, avec bonté, tous ceux qui réclamoient sa justice: il n'y avoit point d'affaire qu'il crût au-dessous de lui; la bonne foi naturelle étoit toujours l'ame de ses jugements, dans lesquels il s'atta-

choit beaucoup plus à l'esprit qu'à la lettre de la Loi. S'il lui arrivoit quelquefois de se tromper, il permettoit au Préfet du Prétoire, & à ceux qui l'approchoient, de le faire revenir de ses décisions trop précipitées, & il leur savoit gré de lui avoir fait remarquer ses fautes. Un jour que les Avocats louoient, avec emphase, la supériorité de son génie & de sa raison : *Que j'aimerois vos éloges*, leur dit-il, *si je vous croyois assez hardis pour me blâmer, quand je le mérite !*

Julien haïssoit les méchants, & en étoit haï ; mais il se fesoit une gloire de leur haine. Il les châtioit avec une sévérité mêlée de clémence, aimant mieux menacer que punir, & corriger les hommes que les perdre. L'espece de scélérats contre lesquels il sévissoit avec plus de rigueur, étoient ceux qui, couvrant leurs inimitiés particulieres d'une apparence de zêle pour la personne

du Prince, accusoient leurs ennemis du crime de lese-majesté. Les accusations les plus insensées, en ce genre, avoient presque toujours réussi auprès de Constance ; & peu s'en étoit falu que Julien lui-même n'en eùt été la victime: aussi les avoit-il en horreur & les punissoit-il sévérement. Quelquefois cependant il se contentoit de mépriser les délateurs & les frivoles délations. Un homme chargeoit son Concitoyen de prétendre à l'Empire, & ne se rebutoit point du silence de l'Empereur, qui, plusieurs jours de suite, n'avoit pas fait semblant de l'entendre. Enfin, pour se délivrer de cet importun, Julien lui demanda quelle étoit la condition du prétendu coupable: C'est, répondit le délateur, un riche Bourgeois. *Quelle preuve avez-vous contre lui*, ajouta ce Prince, en riant? Il se fait faire un habit de soie, couleur de pourpre, repartit l'accusateur. Julien n'en voulut pas écou-

ter davantage; & s'adreſſant au Grand-Tréſorier: *Je veux*, lui dit-il, *qu'on donne à ce dangereux habillard une chauſſure couleur de pourpre, & qu'il la porte à celui qu'il accuſe, pour aſſortir à ſon habit.*

Depuis Marc-Aurele, aucun Empereur n'avoit paru plus digne de régner, n'avoit régné, en effet, avec plus de gloire, & n'avoit mieux mérité les titres de *juſte*, d'*affable* & de *Pere de la Patrie.*

Mais ce Prince ſéduit par les Sophiſtes, eut le malheur d'abandonner le Chriſtianiſme, & de ſe déclarer ouvertement le Protecteur des Païens & de leurs idoles. C'eſt une tache ineffaçable à ſes vertus & à ſa mémoire; & rien ne peut le diſculper de ſa criminelle apoſtaſie. Il ne perſécuta pas les Chrétiens par le glaive; mais il uſa de mille ſtratagêmes pour les ſéduire. Il réforma même les Prêtres *Helléniſtes*, & leur donna les regles de conduite les plus

ſages, dans la vue de rendre leur Religion auſſi reſpectable que celle des Chrétiens, & d'engager ceux-ci à ne faire aucune difficulté de l'embraſſer. On a de la peine à concevoir comment un Prince, auſſi ſage & auſſi éclairé, quitta une Religion dont il admiroit la morale & les œuvres, pour ſe livrer aux erreurs palpables de l'*Helléniſme;* mais en le blâmant de cette apoſtaſie, qu'on ne peut, en effet, ni pallier, ni lui pardonner, on ne pouroit non plus, ſans une très-grande injuſtice, refuſer de convenir qu'il a eu d'ailleurs toutes les vertus d'un Philoſophe.

L'avénement de Julien à l'Empire avoit imprimé la terreur aux Barbares. Les Allemands & les Francs étoient ſoumis; tous les autres voiſins des Provinces Romaines, les Indiens même briguoient à l'envi l'amitié du nouvel Empereur: il n'y avoit que les Perſes qui oſaſſent encore commettre des hoſtilités, &

braver son courage & sa renommée. Il résolut donc de les attaquer; & il partit pour cette guerre, après avoir laissé à Constantinople diverses marques de son affection pour cette Ville. *Constance*, disoit-il, *aimoit Constantinople comme sa sœur; & moi, je l'aime comme ma mere & ma nourice.*

Sapor, second du nom, Prince belliqueux, gouvernoit alors le vaste Empire des Perses. Malgré sa haine héréditaire contre les Romains, & la supériorité qu'il avoit conservée sur eux depuis le commencement de la guerre qu'il leur fesoit, dès qu'il sut que Julien marchoit pour le combattre, il lui fit proposer la paix, & le laissa le maître des conditions; mais ce jeune Prince, qui se sentoit le courage d'Alexandre-le-Grand, & qui vouloit achever d'illustrer son regne en triomphant enfin d'une Nation aussi fiere, refusa les propositions de Sapor. Il marcha donc à

la tête de ſon Armée, compoſée de ſoixante-cinq mille hommes, & fournie de proviſions immenſes, dans leſquelles cependant il n'y avoit rien pour le plaiſir ni pour la délicateſſe; car ayant apperçu un jour, à la ſuite de l'Armée, pluſieurs chameaux chargés de liqueurs & de vins exquis, il défendit aux chameliers de paſſer outre: *Emportez*, leur dit-il, *ces ſources empoiſonnées de volupté & de débauche. Un Soldat ne doit point boire de vin s'il ne l'á pris à l'ennemi, & je veux moi-même vivre en Soldat.*

Au-reſte, cette expédition fut fatale à Julien. Après pluſieurs batailles gagnées, après avoir réduit Sapor preſqu'à la derniere extrémité, comme il pourſuivoit avec ardeur & ſans précaution, n'ayant pas même de cuiraſſe, l'Armée des Perſes, un dard lui effleura le bras, & lui perça le foie. La plaie étoit mortelle; & toutes les reſſources de l'art

d'Oribafe, fon Médecin & fon ami particulier, furent inutiles.

Ceux qui avoient coutume de l'approcher, s'affemblerent autour de lui dans fa tente, la triftefle dans le cœur & fur le vifage. Julien étendu fur une natte couverte d'une peau de lion, (c'étoit fon lit ordinaire,) montra feul de la fermeté dans ce dernier moment. “ Chers Compagnons,
„ leur dit-il, la nature me rede-
„ mande ce qu'elle m'a prêté. Je
„ le lui rends avec la joie d'un dé-
„ biteur qui s'acquite, & non point
„ avec la douleur ni les regrets que
„ la plupart des hommes croient in-
„ féparables de l'état où je fuis. La
„ Philofophie m'a convaincu que
„ l'ame n'eft vraiment heureufe, que
„ lorfqu'elle eft affranchie des liens
„ du corps, & qu'on doit plutôt fe
„ réjouir que s'affliger, lorfque la
„ plus noble partie de nous-mêmes
„ fe dégage de celle qui la dégrade
„ & l'avilit. Je remercie le Dieu

„ éternel de n'avoir pas permis que
„ je périſſe, ni par une conſpiration,
„ ni par les douleurs d'une longue
„ maladie, ni par la cruauté d'un
„ Tiran. J'adore ſa bonté ſur moi,
„ de ce qu'il m'enleve du monde,
„ par un glorieux trépas, au milieu
„ d'une courſe glorieuſe, puiſqu'à
„ juger ſainement des choſes, c'eſt
„ une lâcheté égale de ſouhaiter la
„ mort, lorſqu'il ſeroit à propos de
„ vivre, & de regretter la vie, lorſ-
„ qu'il eſt tems de mourir. Quant
„ à l'élection d'un Empereur, je n'ai
„ garde de prévenir votre choix;
„ le mien pouroit mal tomber, &
„ perdroit peut-être, ſi on ne le ſui-
„ voit pas, celui que j'aurois déſi-
„ gné; mais, en bon Citoyen, je
„ ſouhaite d'être remplacé par un
„ digne Succeſſeur.

Ayant parlé de la ſorte, avec beaucoup de tranquilité, il ordonna que ſon corps fût porté à Tarſe en Cilicie, & diſtribua ce qui lui appar-

tenoit en propre, à ses plus intimes amis. Anatolius étoit de ce nombre; ne le voyant point, il le demanda; & lorsqu'on lui eut dit qu'il étoit heureux, il comprit qu'il avoit été tué, & s'attendrit vivement sur la mort de son ami; car l'amitié fut encore l'une des vertus du cœur de Julien. Enfin, après s'être entretenu sur l'excellence de l'ame, avec Priscus & Maxime, il expira sans effort, la nuit du 26 Juin 363, dans la trente-deuxieme année de son âge, & la huitieme de son regne, à compter du jour qu'il fut déclaré César.

Jovien, qui lui succéda à l'Empire, fit porter son corps à Tarse, & donna ordre qu'on ornât son tombeau.

Il y a bien de l'apparence que tous les Ouvrages de Julien ne sont pas parvenus à la postérité, & que nous n'avons, par exemple, qu'un très-petit nombre de ses Lettres. On trouve dans ceux de ses Ecrits qui

nous reſtent, particuliérement dans ſes *Céſars*, & le *Myſopogon*, tant de Philoſophie, d'eſprit, d'éloquence & d'érudition, que l'on ne peut trop regretter la perte des autres.

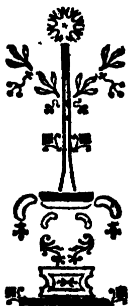
Les *Céſars* paſſent, ſans contredit, pour ſon chef-d'œuvre. L'antiquité profane ne fournit aucune piece qui ſoit comparable à celle-ci, pour le mérite du ſujet, & très-peu qui puiſſent lui être préférées pour le mérite de l'exécution ; très-peu qui réuniſſent à la fois, avec la briéveté, autant de caracteres & de mœurs, de fineſſe & de ſolidité, d'inſtruction, de ſel & d'enjouement : c'eſt la ſatire ou le jugement de tous les Empereurs qui avoient régné avant lui, pendant l'eſpace d'environ quatre cents ans. Marc-Aurele eſt le héros de la Piece ; & Julien lui adjuge le premier rang parmi les Souverains qui ont mérité d'être illuſtres.

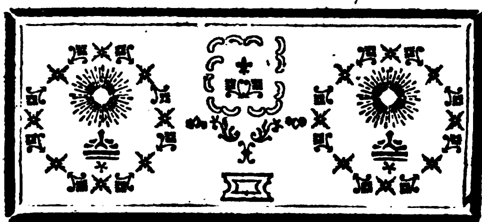
Le *Myſopogon*, ſatire ironique con-

tre les habitants d'Antioche, eſt un Ouvrage unique dans ſon genre. Julien s'y peint lui-même, mais, ſans doute, plus extraordinaire dans ſa conduite philoſophique, qu'il n'étoit en effet. Il y exagere ſes défauts: il s'accuſe de ſes bonnes qualités comme d'autant de travers, & les oppoſe aux vices des habitants d'Antioche, qu'il repréſente, au-contraire, comme des vertus. L'eſprit pétille de toutes parts dans cette ſatire; elle eſt remplie de traits, de ſaillies, de principes & de mœurs.

Ses Lettres ſont le vrai portrait de ſon eſprit & de ſon cœur; on y voit au naturel ſon génie, ſes idées ſur le gouvernement, ſes principes de morale & ſes ſentiments pour ſes amis. Celle à Themiſtius abonde en maximes excellentes touchant les devoirs d'un Souverain; & Julien y donne des preuves bien-eſtimables de ſa modeſtie. En un mot, les Ecrits de Julien ſont d'autant plus

d'honneur à ſa mémoire, que la vertu les caractériſe plus encore que leur Atticiſme. C'eſt auſſi ce qui nous donne lieu d'eſpérer que le Public agréera volontiers le préſent que nous lui feſons aujourd'hui de l'ESPRIT de cet Empereur Philoſophe.





L'ESPRIT DE JULIEN.

DE LA RELIGION.

LA Religion est la premiere des vertus : le culte que l'on doit à Dieu, doit être préféré à tout.

La piété est le plus grand des biens, & l'impiété le plus grand des maux.

Les anciens disent que le tems est la seule pierre de touche de la justice : & moi, j'ajoute, de la piété & de la Religion.

Dieu n'a pas besoin de nos adulations : un culte sage & réglé, des vœux capables d'attirer les bénédictions célestes, des prieres modestes, c'est tout ce qu'il demande de nous.

La conjecture est le partage de la raison humaine, & la science est celui de Dieu.

DU SACERDOCE.

MEner une vie irréprochable, pratiquer la vertu, s'acquitter dignement des fonctions du Ministere, c'est ce que la Divinité exige des Prêtres.

On ne doit élever au Sacerdoce que les plus gens de bien de chaque Ville; &, dans ce choix, on ne doit avoir égard ni à la naissance ni aux richesses; il ne faut chercher que les qualités essentielles, qui sont l'amour de Dieu & celui des hommes. On connoîtra que celui qu'on veut choisir, aime Dieu, s'il imprime ce même amour à ceux qui l'environnent: il aime les hommes, s'il tâche de faire du bien à tous, s'il donne gaiement de son indigence même.

La vie d'un Prêtre doit être une instruction continuelle & la preuve de ce qu'il enseigne. C'est peu pour lui de s'abstenir des actions honteuses; sa langue & ses oreilles doivent être en garde contre ce qui allarme la pudeur: il doit bannir toute raillerie indécente & tout discours libertin, s'interdire le cabaret & les spectacles, & fermer sa porte aux danseurs & aux pantomimes. La seule étude qui convienne à son état, est la Philosophie, non celle des Epicuriens & des Pyrrhoniens, mais

celle qui apprend à connoître Dieu & sa providence: il peut encore lire l'Histoire, mais nullement ces fictions dangereuses qui roulent sur des intrigues d'amour.

Un homme consacré à Dieu, ne peut trop veiller sur ses pensées: il est obligé d'apprendre les divins Cantiques, de prier plusieurs fois le jour en public & en particulier, de méditer la Sagesse, & de vivre avec une pureté digne du Culte divin.

Les Prêtres peuvent paroître dans les Places publiques, mais rarement; voir les Magistrats, mais pour parler en faveur des malheureux. Qu'ils aient soin sur-tout d'instruire les Peuples sur l'obligation de faire l'aumône.

Les Prêtres indignes doivent être déposés; mais tant qu'ils sont en place, il faut les respecter, quels qu'ils soient.

DE L'IMMORTALITÉ de l'Ame.

NOus ne sommes point du nombre de ceux qui pensent que l'ame périt avant ou avec le corps. Si nous la croyons immortelle, ce n'est point sur la parole des hommes, c'est sur celle de Dieu qui peut seul connoître ces vérités: que dis-je? qui seul les connoit nécessairement.

DE LA PHILOSOPHIE.

J'OSE dire que Socrate a plus fait qu'Alexandre-le-Grand. C'eſt à lui que l'on doit la ſageſſe de Platon, l'habileté de Xénophon dans la conduite d'une Armée, le courage d'Antiſthenes, la Philoſophie Erétrienne, un Cébès, un Phédon, & une infinité d'autres, ſans parler de ces Colonies illuſtres qu'enfanta la même Ecole, du Lycée, du Portique, des Académies. Dites-moi maintenant, quel bien ont fait dans le monde les victoires d'Alexandre? Ont-elles réformé le gouvernement d'une Ville, réglé les mœurs d'un Particulier? Elles ont enrichi bien des gens; mais elles n'ont rendu perſonne ni plus tempérant ni plus ſage. L'unique effet qu'elles aient produit ſur le vainqueur même, a été de redoubler ſa hauteur & ſon arrogance; mais tous ceux qui ſe corrigent, par le ſecours de la Philoſophie, ſont redevables à Socrate de ce ſalutaire changement.

Le Philoſophe eſt chargé, dans l'Univers, d'un rôle important; non-ſeulement il eſt capable de donner des conſeils avantageux à l'Etat: il fait plus; il donne de bons exemples: ſes actions viennent à l'appui de ſes diſ-

cours. Comme il eſt lui-même ce qu'il veut que ſoient les autres, ſa conduite eſt plus perſuaſive & plus efficace que les ordres de ceux qui ne ſavent que commander.

En formant trois ou quatre Philoſophes, vous pouvez ſervir le Genre-humain plus utilement que ne feroit un grand nombre d'Empereurs.

Comme j'ai tâché de devenir Philoſophe, je crains que, dans un ſiecle où l'on n'eſt déja que trop prévenu contre la Philoſophie, on ne la rende reſponſable de mes fautes. Je prie Dieu qu'il m'envoie la bonne fortune & la prudence avec elle. J'ai beſoin, plus que jamais, premiérement de l'aſſiſtance divine, enſuite du ſecours des Philoſophes. Vous devez tous me ſeconder; le ſuccès m'inſpirera de la reconnoîſſance; je ne m'approprierai point ce qui ſera l'ouvrage des autres; & en rapportant, comme il eſt juſte, à l'Etre ſuprême le bien dont nous aurons été l'inſtrument, je vous prierai de vous joindre à moi, pour en rendre graces à ſa bonté.

Pour être ſage, il faut regarder comme indiſpenſable la ſubordination à Dieu & aux Loix; ne point dominer ſur ſes égaux, ni leur faire ſentir ſa ſupériorité; veiller à la défenſe du pauvre contre l'oppreſſion du riche; affronter, pour la juſtice, les inimitiés, les emportements, les injures; ſe poſſéder

ſoi-même, étouffer ſon reſſentiment, maîtriſer ſon propre cœur.

L'inquiétude & les épreuves violentes reſſerrent le cœur; elles ôtent, en quelque façon, la hardieſſe d'élever les mains, pour prier: mais lorſqu'une joie entiere & parfaite entretient dans l'ame une douce ſérénité, on ſe ſent le zêle & la confiance d'adreſſer de ferventes prieres au Dieu ſuprême.

DE L'ÉDUCATION.

LA véritable ſcience ne conſiſte point dans l'étalage pompeux de paroles bien arrangées, mais dans la ſaine diſpoſition d'une ame remplie de principes raiſonnables ſur le bien & ſur le mal, ſur ce qui eſt honnête & ſur ce qui ne l'eſt pas. Ainſi, quiconque enſeigne à ſes diſciples ce qu'il croit faux, paroît auſſi peu mériter le nom de ſavant, que celui d'homme de bien.

Que ſur des bagatelles la langue ne ſoit pas d'accord avec la penſée, c'eſt toujours manquer de droiture & de probité juſqu'à un certain point; mais parler d'une façon & penſer de l'autre ſur les choſes importantes, & tromper ainſi la jeuneſſe, n'eſt-ce pas faire un trafic pareil à celui de ces Marchands qui, ſans honneur & ſans conſcience, vantent une

mauvaife marchandife, pour trouver des acheteurs ?

Il faut donc que les Profeffeurs & les Maîtres foient honnêtes gens; qu'ils foient diftingués par leurs talents, & plus encore par leurs mœurs. Ce n'eft pas affez qu'ils forment leurs Eleves pour l'éloquence & les fciences; ils font encore obligés de les former pour les mœurs, & de leur apprendre à fe conduire dans le monde.

Comme je permets d'être malades à ceux qui voudront l'être, je crois auffi qu'il faut inftruire les ignorants, & non les punir. Nous ne devons pas les haïr, mais les plaindre. Les mauvais traitements, les punitions corporelles, les coups ne perfuadent pas les hommes; il faut les éclairer. Vivez donc en bonne intelligence les uns avec les autres. Que ceux qui font dans l'erreur, n'attaquent point ceux qui fuivent la vérité, & que ceux-ci ne moleftent point ceux qui s'égarent par ignorance plutôt que par choix.

DES DEVOIRS D'UN ROI.

LE devoir effentiel d'un Empereur eft d'imiter Dieu: l'imiter, c'eft avoir le moins de befoins, & faire le plus de bien qu'il eft poffible.

Il faut qu'un Prince, tout homme qu'il eſt par ſa nature, s'éleve par ſes ſentiments & par ſa conduite, au-deſſus de l'humanité; qu'il ait banni de ſon ame ce qu'elle avoit de commun avec les animaux, c'eſt-à-dire, ſes paſſions: en un mot, il doit être un génie; il doit être un Dieu.

Un Prince vertueux, un grand Roi, doit ſe piquer non-ſeulement de la ſimple réuſſite, mais auſſi de la juſtice de ſes entrepriſes.

L'homme le plus vertueux eſt un composé de raiſon & de paſſions; au-lieu que la Loi eſt une raiſon exemte de paſſion: ainſi c'eſt la Loi ſeule qui doit régner dans la perſonne d'un Prince. Il faut donc que le Prince s'attâche immuablement aux Loix; non à ces Loix faites ſubitement & pour des cas particuliers, à ces Loix, ouvrage des Législateurs qui n'ont pas toujours vécu ſelon les principes de la raiſon; mais aux Loix dictées par des hommes ſages, qui s'étoient purifié l'eſprit & le cœur, & qui, ne bornant point leurs vues aux circonſtances préſentes, ont approfondi la nature du gouvernement, contemplé l'eſſence de la juſtice, & puiſé, dans ces ſources, des regles qui obligent tous les Membres d'un Etat.

Les bons Médecins adouciſſent leurs remedes, & tâchent d'en épargner l'amertume à ceux qui les prennent: ils ſont complaiſants

fants pour leurs malades dans les bagatelles, & par-là, ils se ménagent leur obéissance dans l'essentiel. C'est aussi ce que doit faire un Empereur. S'il est févere, il faut que ce soit sans excès; sa rigueur doit être assaisonnée de condescendance. Pour conduire des animaux, & à plus forte raison pour gouverner des hommes, il ne faut pas se roîdir en tout, mais donner quelque chose à leur inclination.

Solon, le sage Solon, ayant éteint toutes les dettes, & délivré, par ce coup d'état, le Peuple d'Athenes de l'oppression des riches, ne laissa pas de s'attirer des reproches, parce que ses amis, dont il avoit suivi le conseil, profiterent de l'occasion pour s'enrichir. Tant il est difficile, lorsqu'on est en place, d'éviter ces fâcheux inconvénients, même avec les vues les plus droites & le désintéressement le plus parfait.

Un Prince qui écoute les méchants & les flateurs, devient leur esclave: aussi n'a-t-il point l'amour des honnêtes-gens; & ceux qui passent pour ses amis, le ruinent & le déshonorent. Qu'il se garde donc bien de préférer jamais un flateur à un ami.

Voulez-vous régner heureusement & avec gloire? Soyez religieux envers Dieu, sobre, vigilant, fidele à vous amis, plein d'humanité pour vos inférieurs; aimez vos Sujets comme Dieu lui-même vous aime; donnez-leur

l'exemple de toutes les vertus, & ne ſoyez jamais eſclave de vos paſſions ni de celles d'autrui. Par cette ſage conduite, vous deviendrez l'objet des faveurs de la Divinité; les bons vous reſpecteront; vous ſerez leurs délices, & la terreur des mechants.

Juſqu'ici vous ne connoîſſez guere la Cour, que par cette duplicité que vous y avez trouvée, & par cette fauſſe politeſſe qui comble de louanges ceux que l'on déteſte dans le cœur. La Cour n'eſt plus cela. Cette duplicité eſt bannie de notre commerce. Nous vivons avec une liberté honnête; nous nous reprenons, quand il le faut; nous nous diſons nos vérités; & l'amitié ne ſoufre point de cette franchiſe. Grace à cette union intime, nous avons le bonheur de travailler ſans être à la gêne, & de prendre du délaſſement ſans ceſſer de travailler.

DES GRANDS HOMMES.

IL n'en eſt pas des actions des grands hommes, comme des édifices publics. Un Magiſtrat en jete les fondements, d'autres les achevent: le dernier venu y met ſon nom, quoiqu'il n'ait fait que crépir les murs. Les grands hommes, les Scipion, les Camille, ne ſe ſont point approprié les ouvrages d'au-

trui; ils n'ont point usurpé une gloire étrangere : ils ont eux-mêmes formé le plan de leurs actions ; ils l'ont exécuté eux-mêmes ; ils ont mérité leurs illustres noms..

DE LA FORTUNE.

UN bonheur appuyé sur la fortune, est rarement un bonheur solide ; & néanmoins ceux qui gouvernent, ne sauroient, comme on dit, même respirer sans elle. Est-ce qu'à force de jargon philosophique, les Généraux d'armée peuvent être soustraits à son empire & mis hors de sa sphere d'activité, comme s'ils devenoient habitants de ce monde incorporel & purement intelligible, où l'on place les idées ?

Que l'homme, dont parle Diogene, cet homme qui n'a ni Patrie, ni Ville, ni maison, ne donne aucune prise à la fortune, & ne soit pas même susceptible de ses bienfaits, à la bonne heure : mais prétendre que son pouvoir ne s'étende pas sur celui à qui les Peuples sont confiés, & qui est chargé d'une infinité de soins, c'est, en vérité, soutenir une these trop étrange Or, si l'on convient qu'un Souverain est assujetti à la fortune, de quelle préparation, de quelle prudence n'a-t-il pas besoin pour se maintenir dans

l'équilibre, de quelque côté qu'elle le pousse & pour gouverner le vent avec l'habileté d'un sage Pilote?

La plus grande difficulté n'est pas de soutenir ses assauts, lorsqu'elle a déclaré la guerre, mais de se montrer digne de ses caresses lorsqu'elle juge à propos de les prodiguer. C'est par ses faveurs qu'elle triompha du Conquérant de l'Asie, & le rendit plus vain & plus emporté que Darius Xerxès, dont il avoit renversé le Trône. C'est-là l'écueil où se sont brisés, sans ressource, les Perses, les Macédoniens, l'état populaire d'Athenes, le gouvernement aristocratique de Lacédémone, tant de Capitaines Romains, & depuis, une foule d'Empereurs. Je ne finirois point, si j'entreprenois de compter tous ceux à qui les richesses, les victoires, les plaisirs ont été funestes.

D'un autre côté, combien d'ames libres, généreuses, d'une vertu respectable, ont succombé sous le poids de l'adversité! Abîmées dans leurs malheurs, elles sont devenues esclaves rampantes, objet de mépris & de risée pour ce même Public, qui les avoit long-tems admirées. A quoi bon les nommer ici? Plût au Ciel que ces déplorables exemples fussent moins communs dans le monde! mais on en voit, & on en verra toujours tant qu'il y aura des hommes.

DE L'AMITIÉ.

POur aimer, il faut connoître; & pour connoître, il faut éprouver. Je ne donne mon amitié qu'avec une extrême précaution.

Quelquefois un flateur affecte la hardiesse & la franchise d'un ami. C'est un forgeron qui s'est mis du fard, & qui a pris une robe blanche, pour épouser, s'il peut, la fille d'un honnête homme: n'allez point lui donner la vôtre.

Quand vous aurez choisi des amis, regardez-les comme des amis; vivez avec eux cordialement & avec une noble simplicité, pensez les choses obligeantes que vous direz d'eux. Rien ne fait plus de tort que le défaut de confiance pour ses amis.

Faut-il donc attendre qu'on nous invite? & ne sait-on plus prévenir un ami? Prenons garde de rendre l'amitié épineuse, en exigant de nos amis les mêmes formalités que de nos simples connoîssances.

Comment aime-t-on des gens qui vivoient il y a quinze où vingt siecles? C'est qu'ils étoient vertueux.

Ce n'est point par la longueur des lettres, mais par la vivacité des sentiments, qu'il faut mesurer l'amitié.

Il est doux à un ami de recevoir de son ami.

DE L'AMOUR-PROPRE.

IL n'eſt point de Juge que notre amour-propre ne récuſe,quand nous croyons avoir raiſon & devoir nous louer nous-mêmes. Chacun n'eſtime que ſa façon de penſer, & mépriſe celle d'autrui. Cependant celui qui ſupporte, avec indulgence, des mœurs contraires aux ſiennes, me paroît plus eſtimable & plus digne de louanges, que celui qui s'en offenſe; ſes mœurs ſont plus douces.

Les mauvais Muſiciens, les mauvais Poètes ſont inſupportables à ceux qui les écoutent; mais la nature les à mis en poſſeſſion d'être enchantés d'eux-mêmes.

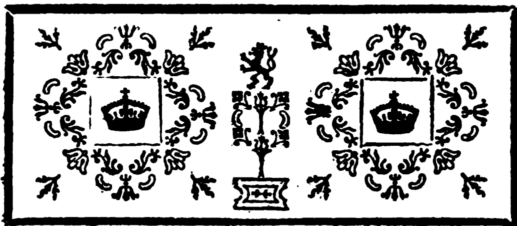
Etre heureux & être loué, ſont deux choſes différentes.

DE LA MÉDISANCE.

CElui qui tient de mauvais diſcours, rend ſes complices ceux qui l'écoutent. Applaudir aux injures, goûter le plaiſir de la médiſance, quoiqu'on n'en faſſe pas ſoi-même les frais, c'eſt devenir coupable.

Fin des Penſées choiſies de Julien.

L'ESPRIT
DE
STANISLAS.



INTRODUCTION PRÉLIMINAIRE.



Il y a, ſans doute plus d'humeur que d'équité, peut-être même plus de ſingularité que de perſuaſion, dans cette multitude de critiques & d'épigrammes que l'on fait contre notre ſiecle. On ne le compare jamais, qu'à ſon déſavantage, aux ſiecles de Périclès, d'Auguſte & de Louis-le-Grand; & ce qui ſurprend, c'eſt de voir quelquefois à la tête de ſes détracteurs, ceux-mêmes qui contribuent le plus à l'illuſtrer.

En effet, n'eſt-il pas étonnant qu'en même tems que l'eſprit philoſophique s'efforce de détruire l'empire de l'opinion & de bannir les préjugés, tant d'Ecrivains s'étudient, au-contraire, à décrier les lumieres qui les éclairent, & à faire naître, contre le ſiecle, où ils ſont d'ailleurs ſi heurenx d'être nés, des préjugés déshonorants.

Sans entrer dans aucune diſcuſſion, pour prouver combien cette critique eſt injuſte & contraire au ſentiment patriotique, il ſuffit d'obſerver de bonne foi les progrès qu'ont fait, en France, la Philoſophie & les Arts depuis cinquante ans. Louis XV partage toute la gloire de ſon Biſaïeul; ſon regne eſt également celui de l'héroïſme & des talents, & le modele de tant de regnes illuſtres dans toutes les parties de l'Europe. Quel ſiecle a vu ſur le Trône plus de Héros & de Sages à la fois? Nous ne parlerons ici, que de ce Monarque Philoſophe,

qui, après avoir été l'un des témoins respectables du sublime ascendant de la vertu sur la fortune, est aussi l'un de ceux qui déposent le plus victorieusement contre les adversaires de son siecle. En publiant aujourd'hui, l'ESPRIT de STANISLAS *le Bienfesant*, nous pensons donner son portrait, d'autant plus au naturel, que c'est son ame elle-même qui s'est peinte dans ses ouvrages. Qu'ajouterions-nous à des traits si beaux, & qui sont eux-mêmes l'éloge le plus délicat & le plus éloquent de ce grand Roi?

STANISLAS LECZINSKY, si digne par sa naissance, ses vertus & ses talents, d'occuper le Trône de sa Patrie, y fut, en effet, placé en 1704; & tout le monde sait que les disgraces de Charles XII, Roi de Suede, qu'il accompagnoit en Héros, dans toutes ses expéditions, occasionnerent la révolution qui le priva de son Sceptre. Après la mort d'Auguste de Saxe, sa nou-

velle Election ne servit, en justifiant ses droits, qu'à mettre sa valeur & sa grandeur d'ame à des épreuves presque inouies, & à lui assurer un titre, dont Fréderic-Auguste, son Compétiteur, eut la réalité. La Providence qui l'avoit déja dédommagé de la perte de sa Couronne, en inspirant à Louis XV de partager la sienne avec son auguste fille, lui fit encore oublier bientôt ce second revers, en le fesant succéder aux Duchés de Lorraine & de Bar, dont il fait, depuis plus de vingt-sept ans, les délices & le bonheur.

A l'exemple de Marc-Aurele-Antonin, dont il avoit depuis long-tems les principes, s'il se félicita de sa paisible Souveraineté, ce fut dans les sentiments d'un Philosophe vertueux, & parce qu'il alloit jouir enfin des moyens & de la satisfaction suprême de faire des heureux. Les projets de félicité publique que tant de circonstances critiques & tumul-

tueuſes l'avoient empêché d'exécuter en Pologne, furent les premiers objets de ſa ſublime politique. Il voulut être le Pere de ſes nouveaux Sujets, auſſi-tôt que leur Souverain, en ſignalant les premieres années de ſon regne, par les actes de bienfeſance & d'humanité les plus éclatants & les plus utiles. Les Lorrains, de leur côté, s'empreſſerent à mériter ſa tendreſſe & ſes bienfaits, & à lui donner l'unique plaiſir qu'il déſirât encore, celui de régner ſur leurs cœurs.

Après avoir élevé des Temples à l'Eternel, ouvert des aſiles à l'indigence, pourvu à l'éducation des enfants des pauvres, fondé des miſſions, embelli la Capitale, ranimé le commerce par ſes largeſſes, établi des magaſins, pour entretenir l'abondance dans ſes Etats, Stanislas ſembloit n'avoir plus rien à faire pour éterniſer ſa philoſophie bienfeſante: mais cette même Philoſophie qui lui avoit inſpiré tant d'actions héroïques demandoit encore qu'il donnât une

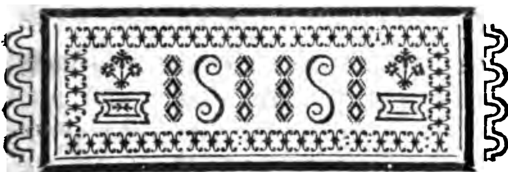
preuve publique de ſa bienveillance & de ſon reſpect pour les Sciences & les Lettres ; & c'eſt ce qu'il a fait, en leur érigeant un nouveau Sanctuaire dans l'ancien Château de Nancy, où il a établi la Société Littéraire de Lorraine. Le diſcours qu'il a daigné adreſſer à cette Académie, eſt en même tems & le monument précieux de la ſageſſe de ſes vues dans cet établiſſement, & le témoignage le plus honorable pour les Sciences & les Savants, dont ce grand Prince avoit déja défendu la cauſe & les intérêts, avec autant d'avantage que de dignité, contre les préventions ſyſtématiques du Philoſophe Genévois. Pour témoigner plus particuliérement encore ſon eſtime pour les Sociétés Littéraires, le Roi Stanislas a agréé que l'Académie des ARCADES le reçût au nombre de ſes Membres ; & ce jour a été, ſans doute, le plus beau de l'ARCADIE, & ſera à jamais l'époque brillante du triomphe des Muſes ſur leurs ingrats détrac-

teurs. C'eſt ainſi qu'un Monarque Philoſophe ſait honorer les Sciences & les Lettres, & les faire concourir avec ſageſſe au bonheur de ſes Sujets.

Mais le Roi Stanislas ne s'eſt point borné à leur accorder ſa protection & ſon eſtime; il les a cultivées par goût, & même par un ſentiment de reconnoîſſance. Dans le tems de ſes diſgraces, elles le conſoloient; elle étoient ſes reſſources les plus douces; elles ſoutenoient ſa vertu; & c'étoit dans leur commerce qu'il puiſoit cette élévation de penſées & cette égalité d'ame qui le diſtinguent ſi ſupérieurement; ces lumieres, ce vrai bel eſprit, cette ſolidité & cette élégance qui caractériſent les différents Ouvrages échapés de ſon Cabinet Philoſophique. Morale, Politique, Sentiment, Belles-Lettres, tous ces genres ont exercé ſa plume brillante; &, ce qu'il y a de plus digne d'admiration, c'eſt que, toujours conforme à lui-même, tou-

jours dirigé par les mêmes principes de Religion, de vertu & d'humanité, ses actions & ses ouvrages se sont toujours ressemblés, & n'ont jamais été que les expressions réciproques & fideles les uns des autres. Ce sage Nestor des Rois leur a ainsi prouvé, par son exemple, que non-seulement les Sciences & la vraie Philosophie rendent immortels les Monarques qui les cultivent, mais encore qu'il n'est pas moins digne d'eux d'instruire l'Univers par leurs Ecrits, que de rendre leurs Peuples heureux par leurs bienfaits.





L'ESPRIT DE STANISLAS.

DE LA BIENFESANCE.

QUEL plaisir plus sensible que de faire des heureux! Est-il rien qui flate autant que de procurer à des malheureux des graces ou des secours qu'ils ne peuvent recevoir que de leurs semblables, à qui Dieu en a confié le soin? Coopérateurs de ses bontés, on entre dans ses fonctions, & l'on s'éleve au-dessus de l'humanité.

Un homme ne se suffit pas à lui-même, pour être heureux; & il ne peut l'être réellement, qu'autant que son bonheur peut se répandre sur les autres. Ainsi tous les Héros, ainsi tous les Grands Hommes,

quels qu'ils ſoient ne peuvent goûter un bonheur plus véritable, que celui qu'ils doivent procurer au reſte des humains. La nature elle-même nous apprend qu'on ne peut être heureux que par le bonheur d'autrui.

Quel cœur aſſez barbare pouroit ne point avoir de plaiſir à ſoulager les peines des malheureux? Il n'en eſt point des biens qu'on leur fait, comme des grains qu'on jete dans la terre, & qui doivent être long-tems à s'y pourir, au haſard même de ne jamais ſe reproduire. En ſemant les biens, on les recueille; &, ſi j'oſois m'exprimer ainſi, le ſeul deſir de les répandre eſt preſque déja le tems de la moiſſon. Les bienfaits ſont le ſeul tréſor qui s'accroît, à meſure qu'on le partage.

Le ſeul inconvénient, en feſant des heureux, eſt de faire des ingrats; mais l'ingratitude a-t-elle le pouvoir de diminuer le prix des bienfaits? & ne ſert-elle pas plutôt à les faire éclater avec plus de gloire? Un cœur noble & bien fait doit-il attacher la récompenſe de ſes actions à des ſentiments dont il n'eſt pas le maître, plutôt qu'à la ſatisfaction intérieure qu'il en reſſent? S'il doit oublier les plaiſirs qu'il a faits, peut-il s'appercevoir de la reconnoîſſance qu'il mérite? Ne ſait-il pas que

le moyen de l'obtenir, c'eſt de n'en point exiger; & que la prétendre comme un devoir, c'eſt la révolter & l'autoriſer en quelque ſorte à s'éteindre?

On peut dire qu'on n'a fait que vendre ou prêter ſes bienfaits, dès qu'on ne s'en trouve pas payé par le ſeul plaiſir de les faire. Peu de gens ont le courage de faire des ingrats.

Les bienfaits intéreſſés ſont ſi communs, qu'il ne faut pas s'étonner ſi l'ingratitude n'eſt pas rare.

On avilit le deſir de bien faire, par le deſir de paroître avoir bien fait.

Une belle ame doit être plus ſenſible aux bienfaits qu'aux outrages.

Gardons-nous de remplir froidement les devoirs de l'humanité & de l'amitié pour le Prochain; ce ſeroit ne s'en point acquiter. Ce que l'on fait à regret, il eſt rare qu'on ne le faſſe mal.

DES ROIS.

Qu'un Roi ſage qui connoît ſes devoirs, qui les aime & les pratique, qui par ſa bonté, & ſon humanité, s'attire tous les jours des homages que ſa dignité même n'eſt pas en droit d'exiger; qu'un

Roi, l'ami des hommes, & l'homme de ses Sujets, ne goûte ni ne puisse goûter un bonheur pur & solide, c'est ce qui doit surprendre & qui est pourtant vrai en effet. Il ne voit autour de lui que des gens faux & intéressés, à qui ses vertus déplaisent, lors même qu'ils affectent le plus de les louer; que des cœurs bas dans leurs besoins, fiers & hautains dans la faveur, ingrats quand ils n'ont plus rien à prétendre; que des hommes enfin, qui toujours divisés de passions & d'intérêts, & toujours se heurtant les uns les autres, ne se réunissent que pour altérer ses sentiments, affoiblir son pouvoir, &, sous les dehors d'une soumission apprêtée, gagner sa confiance & la trahir. Magré ses talents, ses bonnes intentions, sa probité même, les méchants lui supposent des vices, les honnêtes-gens des défauts, les coupables de la dureté, les innocents trop d'indulgence.

Il n'est pour les Souverains de contentement véritable & solide, que celui que leur donne une réciprocité de tendresse, toujours constamment établie entre eux & leurs Sujets. Heureux donc le Souverain qui, pour s'attirer l'amour de ses Peuples, ne néglige rien de tout ce qui peut le lui mériter!

Conquérir des cœurs, c'est régner sur eux, & ce regne n'est-il pas préférable à celui qui ne se soutient que par la force & la puissan-

ce; puiſque la puiſſance & la force ne ſe maintiennent plus ſurement elles-mêmes, qne par l'amour des Peuples qui ſont obligés d'obéir.

Un Héros n'eſt fait que pour ſubjuguer & détruire; un Roi ne doit s'étudier qu'à rendre ſes Sujets bons & heureux. Il faut néceſſairement des ennemis à l'un, pour ſe faire un nom; l'autre n'a beſoin, pour ſa gloire, que d'être aimé de ſes Peuples: un Roi peut aiſément devenir un grand homme; un Héros ne l'eſt pas toujours.

L'autorité des Loix eſt le fondement de l'autorité d'un Souverain; leur accompliſſement fait ſa ſureté: il y trouve ſa gloire; gloire bien ſupérieure à celle que recherchent communément par les armes les Princes qui, ſous les moindres prétexes de bienſéance & d'utilité, & par le ſeul motif d'étendre leurs limites ou de ſignaler leur valeur, ne reſpirent que la guerre. Véritablement cette eſpece de gloire peut augmenter leur puiſſance ou leur réputation; mais elle coûte trop cher à l'humanité dont elle répand le ſang. Les Souverains ne ſont-ils donc les chefs, les protecteurs, les peres des autres hommes, que pour les ſacrifier à leurs paſſions? Et ne doivent-ils pas gémir de les y contraindre dans les occaſions même où l'exige indiſpenſablement la conſervation de l'Etat?

La liberté d'un Souverain n'eſt pas différente de celle de ſes Peuples: il ne lui eſt pas permis de vouloir tout ce qu'il peut; il eſt obligé, comme eux, à ne vouloir que ce qu'il doit. Dans cette diſpoſition, il n'a rien à craindre de ſes Sujets, & ſes Sujets l'aiment plus qu'ils ne le craignent. Exemt de toute inquiétude, il vit au milieu d'eux avec confiance: tout le bonheur qu'on reſſent dans l'Etat, on le lui attribue; toutes les punitions qu'il ordonne, on les met ſur le comte des Loix. Perſuadé que ce qui regle ſon pouvoir, l'affermit, il ne penſe jamais à l'étendre.

Il ne ſuffit pas à un Souverain de remédier aux abus de ſon ſiecle: il doit préparer des remedes aux maux à venir. Ce n'eſt point pour le ſeul tems de ſa vie que la deſtinée de ſes Etats lui eſt confiée: il doit, par ſes Loix & par ſes exemples, y régner même après ſa mort.

Un Souverain ne ſauroit rien faire de plus utile, que d'inſpirer à ſa Nation une grande idée d'elle-même. Il faut qu'un Peuple s'attache à ſa Patrie, même par orgueil.

L'homme de génie ne ſauroit gouverner un Etat ſans fermeté; & c'eſt préciſément cette fermeté qui fait le malheur d'un Etat gouverné par un homme ſans génie.

Un Prince peut bien, par bonté, ſe deſſaiſir de ſa puiſſance; mais il doit ſe hâter de

la reprendre au moindre soup
peut en abuser.

Il n'est rien de plus dangere
Prince, que de mollir après u
clat de fermeté.

La dissimulation d'un Roi ne
que jusqu'au silence.

Qu'un Prince est heureux, qu
se reposer de l'administration de
ces sur un homme aussi sage qu'é
désintéressé que fidele! Un inte
nête-homme est un trésor plus pr
ne le sont tous les trésors qu'on

Un Roi de Pologne fut app
des Paysans, parce qu'il se pla
protéger & à les défendre. Etc
tre d'ignominie ou de gloire? J'
décision à la Philosophie des n

DU BONHE

JE n'ai jamais conçu qu'on pu
reux, sans être bien avec soi.
ment être bien avec soi, quand
dans l'état pour lequel le Ciel a
Un oiseau se plaît-il dans l'onde?
ne seche-t-elle pas dans un terrei
Avouer qu'on se déplaît dans sa

c'eſt dire poſitivement, qu'on n'y eſt point propre. Il n'en eſt point qui, par elle-même, contribue au malheur ou au bonheur de la vie: c'eſt notre caractere qui les fait telles que nous les éprouvons; c'eſt nous qui nous les rendons aiſées ou difficiles, tranquiles ou orageuſes, agréables ou incommodes. Ce n'eſt ni la ſâle demeure de Diogene, qui cauſoit ſon bonheur, ni la vaſte région des Indes, qui, par elle-même, pouvoit rendre Alexandre plus heureux: mais le Cynique ſe plaît dans ſon tonneau, parce qu'il ne deſire rien au-delà de ſon étroite enceinte; & l'Univers entier ne ſuffit pas au conquérant de l'Aſie, parce qu'il ne ſait pas donner des bornes à ſon ambition.

Nos divers ſujets de bonheur ſon comme nos modes; ils ſe remplacent & ſe détruiſent; ils ſe renouvelent; le caprice en décide plus que la raiſon. De-là vient auſſi que le bonheur, toujours inconſtant & mobile, reſſemble à un ruiſſeau qui, ſelon les tems, augmente ou décroît, &, quoique ſouvent limpide dans ſa ſource, ſe trouble & devient fangeux dans ſon cours.

Le bonheur dont nous ſommes le plus jaloux, n'eſt-ce pas l'eſtime & l'amitié des autres hommes? & ce bonheur ſi précieux, ſur-tout aux ames bien nées, qui, pouvant conſentir à être privées de la gloire, ne ſſau-

roient ſe paſſer de l'honneur, ce bonheur eſt-il l'effet du tempérament, l'ouvrage de la raiſon, l'apanage des dignités, un des avantages de la richeſſe? Non; c'eſt en vain qu'on le chercheroit en nous; il eſt dans les mains de nos ſemblables; c'eſt d'eux qu'il nous le faut attendre: nous ne pouvons faire autre choſe que le mériter; mais quel autre moyen de le mériter, que par des prévenances ſans baſſeſſe, par des politeſſes ſans fauſſeté, par des égards ſans contrainte, par autant de marques d'eſtime que nous deſirons en recevoir? C'eſt donc aimer véritablement, que d'aimer les hommes, les ſeuls appréciateurs de nos talents & de nos vertus, les ſeuls dont les ſuffrages récompenſent & ſoutiennent le mérite, les ſeuls auteurs du bonheur qui nous flate davantage, & que nous ambitionnons le plus.

Les plaiſirs de l'ame, que ſi peu de gens recherchent, quoiqu'ils ne puiſſent en ignorer le prix, ſont infiniment plus piquants & plus ſénſibles que les plaiſirs des ſens. Ils ne dépendent que de nous-mêmes, parce qu'ils ne tiennent à rien de ce qui nous eſt étranger; ils ſont purs, parce qu'ils ſont ſans mélange; toujours les mêmes, parce que la crainte ne peut les corrompre, & que le dégoût ne les ſuit point; toujours durables, parce qu'un âge ne déſabuſe point de ceux

qu'on a goûtés dans un autre âge. Ces plaisirs sont ceux que l'on trouve dans l'amitié, dans la compassion, dans l'humanité, dans la reconnoîssance, dans la fuite même des autres plaisirs, dans la probité, dans la pratique des vertus morales. En est-il aucune dont l'idée puisse se réveiller dans un cœur, sans le séduire? Elles ont chacune une beauté naturelle qui les rend cheres à tout le monde, & qui, indépendamment de tout précepte & de toute éducation, les rend agréables, & captive l'affection des ames les plus massives & les plus grossieres. Toute la Société y trouve son intérêt; & chaque homme y trouve le sien propre.

Quelque grand que soit un bonheur, il en est un plus grand encore; c'est celui d'être estimé digne du bonheur dont on jouit.

Pourquoi fuir les malheureux? Cet état fait mieux sentir le prix du bonheur qu'on possede.

Il n'est pas jusqu'aux moyens qu'on emploie pour parvenir au bonheur, qui ne le gâtent davantage. je n'en connois qu'un seul qui est un bonheur lui-même: c'est le bon usage de la raison.

Connoître & sentir son bonheur, c'est en doubler la jouissance.

Il y a généralement dans nos cœurs un sentiment commun, qui a contribué à for-

mer les premieres Sociétés, & qui, parvenu au point où il est aujourd'hui, paroît cependant moins propre à les entretenir qu'à les dissoudre. Ce sentiment est le desir pressant & continu du bonheur; & ce desir est de tous les âges, de tous les caracteres, de tous les climats, de toutes les conditions de la vie. Il porte plus ou moins sur les objets qui peuvent le remplir; mais il porte également sur tous. Autant de transports qui nous agitent.

Le vrai bonheur de la vie ne consiste point à être toujours heureux. Quelle que soit la modération de nos desirs, ne nous croyons pas à l'abri de toutes sortes de revers. Surtout ne fesons point consister notre bonheur dans une suite de joies excessives: tout plaisir vif est dangereux. Puisons notre bonheur dans nos vertus, afin que lorsqu'il faudra le quitter avec la vie, rien ne nous empêche d'aspirer à celui qui doit être éternel.

Le bonheur le plus parfait porte toujours avec soi comme un levain funeste, qui l'altere, l'aigrit, le corrompt, & qu'on ne peut définir ni connoître, lors même qu'on en sent le plus les effets. C'est ce que Lucrece appeloit *un vice intérieur & secret*, qui naît & subsiste dans les biens les plus réels, qui les dénature, qui y répand le fiel & l'amertume, & les rend un objet d'indifférence

pour ceux-mêmes qui les possedent; mais ce vice intérieur, ce ver secret qui flétrit le bonheur, n'est-il pas plutôt dans nous, où il s'engendre & se nourit de la corruption de nos ames? Ne vient-il pas du peu de raport des penchants avec l'état qu'on a embrassé, & dans lequel on ne trouve point la satisfaction que l'on desire?

Si chaque mortel savoit rester à sa place, il n'en est point qui ne fût heureux; mais personne n'est content de celle qui lui est échue en partage, & pour laquelle il avoit reçu tous les talents qui devoient y être assortis. On s'en suppose que l'on n'a pas; &, par cela même, on se croit destiné à un rang plus élevé que celui qu'on occupe: de-là le malheur général de l'humanité.

Heureux ou malheureux, l'espérance nous soutient & nous aime; & telle est l'inconstance des choses humaines, qu'elle justifie elle-même nos projets les plus hardis, puisque, par de continuelles vicissitudes du bien ou du mal, nous n'avons pas plus de raison de craindre ce que nous détestons, que d'espérer ce que nous desirons qu'il nous arrive.

Un des moyens le plus infailible pour vivre heureux, c'est de se renfermer en soi-même, pour mieux apprendre à se connoître, à maîtriser ses penchants, à épurer ses vertus; c'est de se faire une compagnie de

son cœur, d'aimer à l'entendre, parce qu'il dit toujours vrai; de se plaire avec lui, &, sans abandonner le monde, & même avec l'air de s'y livrer, lui échaper autant de fois qu'il veut ne nous occuper que des frivolités qu'il aime.

De tous les plaisirs des sens, il n'en est point qui ne soit trop cher au prix même d'un seul desir: on ne s'ennuie jamais plus qu'au moment qu'on sort de les goûter; &, ce qui est étonnant & plus triste encore, c'est que de cet ennui naît le besoin d'autres plaisirs qui ennuient de même: c'est leur effet le plus ordinaire.

Le plaisir de la possession ne répond presque jamais à la violence du desir. Tandis que l'on aspire à un bonheur, l'incertitude du succès excite l'espérance; mais dès qu'on possede, on oublie les obstacles que l'on a surmontés. Le point de vûe n'est plus le même: ce qu'on n'avoit vu qu'en perspective, perd, par une succession de nuances insensibles, les graces que lui donnoit un trop grand éloignement. Un desir satisfait suspend l'activité d'une ame qui veut toujours être émue; & le dernier qui l'occupe, la rend très-indifférente à tous ceux qui l'ont précédé.

Je pense qu'il n'y a point de plaisirs existants par eux-mêmes, & que ce sont nos goûts qui leur donnent l'être; ensorte que

ce que nous leur trouvons d'attraits & de variétés, ne vient que de nos goûts plus ou moins vifs, plus ou moins différents ou uniformes. Chercher en eux de la réalité, seroit autant que d'en chercher dans ce que nous appelons *doux* ou *amer*; qualités chimériques dans ce qui les occasionne, & le simple résultat des organes disposés à produire telle ou telle saveur. Les objets après lesquels nous courons le plus follement, n'ont que les charmes que nous leur prêtons: ces charmes sont notre ouvrage, nous embellissons, ou nous enlaidissons les choses, à notre gré; & nous sommes assez peu sensés pour adorer ou pour détester les apparences vaines dont il nous plaît de les revêtir,

Tout ce que la nature exige, est aisé: il ne s'agit que de régler ses desirs sur ses besoins & ses facultés. Quiconque veut la forcer, l'irrite, & doit soufrir nécessairement de la gêne où il la met: on ne la tourmente point impunément: ce n'est que dans la proportion de nos vues & de nos projets avec les siens, que nous pouvons vivre tranquiles. Le grand art est de ne rien prétendre au-delà de ce qu'elle souhaite, & de nous reposer sur elle de tout ce qu'il nous faut. Alors on ne veut que ce que l'on peut, & l'on fait conséquemment tout ce qui plaît.

DE L'IRRÉLIGION.

LEQUEL eſt plus déraiſonnable, ou des erreurs des Idolâtres, ou du Déiſme que l'on profeſſe de nos jours? Ceux-là adoroient un vil inſecte, uniquement parce qu'ils le croyoient Dieu : nos Philoſophes n'affectent de croire un Dieu, qu'autant qu'ils ſe donnent la liberté de ne pas le craindre. Les premiers ne ſe croyoient pas les créatures de leurs idoles, & ils les encenſoient : les ſeconds reconnoîſſent leur Créateur dans leur Dieu, & ils lui refuſent leur reconnoîſſance. Les meilleures têtes de l'antiquité craignoient d'irriter les Dieux, qui n'avoient aucun pouvoir ; nos incrédules attribuent tout pouvoir à Dieu, & ils bravent ſon courroux & ſa juſtice. Les uns croyoient une Providence, & n'entreprenoient rien ſans le conſeil de leurs Dieux ; les autres donnent tout au haſard, & ne veulent tirer que de leurs propres fonds les reſſources aux malheurs qui leur arrivent. Ceux-là, en un mot, vouloient tout devoir à leur Religion, quoiqu'elle ne leur promît aucune récompenſe aſſez ſpécieuſe pour les y ſoumettre : ceux-ci proſcrivent la leur, toute conſolante qu'elle eſt dans ſa morale ; & n'ayant point de règles pour le

présent, ne se proposent aucun objet pour l'avenir.

Quoi! ces beaux esprits enivrés de leur mérite, éblouis de leurs lumieres, qui s'imaginent avoir atteint au plus haut degré de pénétration accordé à l'homme, & qui, du haut de leur sphere, regardent en pitié l'ignorance, la crédulité, la superstition du reste des mortels! Quoi! des esprits si vains, si remplis d'eux-mêmes, embrassent, soutiennent une opinion la plus contraire à l'orgueil qui fût jamais, une opinion qui ne leur annonce qu'une entiere destruction d'eux-mêmes! Comment, avec tant de hauteur & de hardiesse, peuvent-ils s'humilier au point de se croire destinés à un total anéantissement de leur être? Cette portion d'eux-mêmes qu'ils ont cultivée avec tant de soin, qu'ils ont embellie de tant de connoissances, qu'ils ont pris tant de peine à orner pour la distinguer des autres, ils la verront donc, sans regret, prête à tomber & à se dissoudre dans la poussiere du tombeau? Qui ne seroit surpris du contraste affreux qu'on remarque dans leurs idées? Pourquoi tant d'orgueil dans des hommes qui n'esperent plus d'être? Et comment peuvent-ils désespérer avec tant d'orgueil? C'est donc à un sort pareil à celui des bêtes, que va aboutir le fastueux appareil de leur Philosophie? Voilà donc le terme

de leurs savantes & pénibles recherches! Découverte bien-importante sans doute, mais qu'ils devroient bien tâcher d'accorder, s'ils le peuvent, avec ce fond d'amour-propre qui nous agrandit à nos yeux, avec ce caractere de grandeur & de noblesse que le plus vil des hommes retrouve en soi, avec ce desir de s'éterniser, & ce cri continuel, qui réclame contre la cessation de notre existence; sentiments inspirés pas la nature même, non point à la matiere qui n'en est point capable, mais à une ame qui, du moment qu'elle se peut connoître, fiere de son origine, sent qu'elle n'a rien à craindre des ravages du tems.

Si s'ôter la vie est le comble de la fureur, que sera-ce de se servir de sa raison, pour s'avilir jusqu'au rang dès animaux, pour se priver, de sang-froid, des espérances que promet un avenir plus heureux, & sans lesquelles cette vie, aussi malheureuse que peu durable, seroit un fléau, & non un bienfait?

Les hipocrites ne servent Dieu que pour tromper les hommes. Plus coupables que les Athées qui nient la Divinité, sans pouvoir la méconnoître, ceux-ci la croient, la prêchent, l'adorent, & s'en moquent en effet; mais aussi, par une suite ordinaire de leurs profanations, plus malheureux que les Athées dont tous conspire à dissiper les té-

nebres, ils tombent dans un faux repos, dans un endurciſſement d'où rien ne les rappele, & qui leur fait éprouver, (ce que je deſire ne jamais connoître,) que le châtiment du Ciel le plus terrible eſt celui qui vange & ne corrige point.

DE LA CONSCIENCE.

SI l'on eût fait des Loix pour récompenſer les bonnes actions, comme on en a établi pour punir les crimes, ſans doute le nombre des vertueux ſeroit plus augmenté par l'attrait d'un avantage promis, que le nombre des méchants ne peut être diminué par la rigueur des châtiments qu'on leur deſtine: & voilà préciſément, ſi l'on y fait réflexion, ce qui ſe trouve au tribunal de la conſcience. Les pervers y ſont punis par de cruels reproches des crimes même les plus cachés: les bons y reçoivent le ſalaire de leurs vertus les plus ſecretes, non-ſeulement par l'exemtion de tout remords, mais par des témoignages flateurs que l'envie ne peut corrompre; par un charme intérieur, plus aiſé à ſentir qu'à décrire, par un retour imprévu d'une belle ame ſur elle-même, qui, lors même qu'elle veut s'ignorer, ſe devine & ſe plaît à jouir d'elle-même, ſans autre

dessein que de s'exciter davantage à la pratique de ses devoirs. Ce contentement si délicieux n'est point une illusion de l'amour-propre, que la vertu ne connoît point. Tout ce qu'elle pense, est aussi vrai, aussi juste, aussi honnête qu'elle-même.

Auroit-on pu reconnoître un Aristide, un Solon, un Socrate, un Fabius, un Scipion, en les voyant prosternés aux piés d'une idole de bois ou de pierre, dont ils craignoient la haine ou le courroux? Mais aussi, comment, esclaves d'un culte qui ne leur offroit pour toute image du bonheur suprême, que des abominations & des forfaits, & qu'une plus grande facilité à les commettre, pouvoient-ils avoir des sentiments si beaux, si épurés, si honnêtes, des mœurs aussi séveres que celles qui les ont rendus des exemples à proposer? Comment pouvoient-ils se faire un devoir de la continence, en célébrant les débauches d'un Jupiter adultere & d'une Vénus impudique; être intrépides dans les combats, en offrant des sacrifices à la Peur; respecter le bien d'autrui, en honorant un Dieu des voleurs; soufrir, sans murmurer, la mort d'un pere en invoquant le Dieu qui avoit mutilé le sien? Il est donc vrai que la voix de la nature étoit plus forte en eux que celle de leur Religion même.

Il est dans le monde un Tribunal plus re-

doutable qu'aucun de ceux qu'une ſage police a établis. Différent de ceux-là, il eſt invincible; il n'a ni haches ni faiſceaux; il eſt par-tout, & le même dans toutes les Nations: chaque homme a droit d'y opiner; l'Eſclave y juge ſon Maître, le Sujet ſon Souverain: les honnêtes-gens le compoſent & le craignent; il n'y a que les ſcélérats les plus déterminés, qui ne tiennent point compte de ſes arrêts.

DE LA VERTU.

LA vertu ſans douceur ni politeſſe, eſt un appât ſans hameçon.

On peut faire grace à un homme d'eſprit de quelques qualités de l'eſprit; mais on ne fait grace à l'honnête-homme, d'aucune qualité du cœur. Il doit les avoir toutes, ou travailler du-moins à les acquérir. Le mérite du cœur eſt indiviſible.

Heureux le mortel qui, craignant de s'égarer avec ſes deſirs, les réprime, les retient, les regle du-moins & les modere! plus heureux encore celui qui, dégagé de tout ce qui les fait naître, ne cherche ſa ſatisfaction qu'en lui-même; qui, ne voyant aucun rapport entre la petiteſſe & le néant des êtres ſenſibles avec la nobleſſe, l'immenſité, la

haute destinée de son ame, ne les juge propres qu'à le dégrader & l'avilir; qui, persuadé que la terre & tout l'univers ne peuvent rien lui offrir de plus grand que lui-même, regarde indifféremment les biens & les maux; confond dans ses idées les sceptres & les houlettes; brave les honneurs, sans les craindre; les richesses, sans les mépriser; l'estime des hommes, sans la dédaigner; les hommes eux-mêmes, sans prétendre les blâmer, ni refuser de leur être utile!

Combien d'honnêtes-gens ressemblent à Ulisse chez Eumée! Ce sont des héros couverts de hâillons.

Il est une suprême dignité, qui, par elle-même, ne donne point de rang; c'est celle qui résulte de la qualité d'honnête-homme.

Tous les plus beaux talents réunis ne valent pas une vertu.

Tel est le malheur de l'humanité, que pour devenir constamment vertueux, il semble nécessaire de ne l'avoir pas toujours été. Ce n'est pas que je prétende qu'on doive prendre la route du vice, pour arriver à la vertu. Ne cherchons pas des ennemis, pour avoir l'honneur de les combatre. Mais, dans le fond, il est vrai, & l'expérience l'atteste, que l'on n'est jamais plus sage, que lorsqu'on a eu le malheur de ne l'avoir pas toujours été.

Faut-il cesser d'être vertueux, pour n'être point exposé aux traits de l'envie? Quel malheur ne seroit-ce pas, si le Soleil cessoit d'éclairer, pour ne pas éblouir des yeux foibles!

DE LA MODESTIE.

ON ne s'apperçoit pas de sa santé, quand on en jouit. Il devroit en être de même de l'esprit, quand on en a.

Il ne convient pas à tout le monde d'être modeste: il n'appartient qu'aux grands hommes de l'être.

La fausse modestie se décele elle-même, en laissant trop floter la gaze qui doit couvrir les vertus.

La modestie est également utile à l'homme qui a du mérite, & à celui qui n'en a pas. Dans l'un, elle le prouve; dans l'autre, elle cache le défaut.

La vraie modestie doit nous faire ignorer nos talents, & en même tems s'ignorer elle-même.

La modestie devroit être la vertu de ceux à qui les autres manquent.

La vanité est moins insupportable que la modestie affectée.

L'affectation découvre plutôt ce qu'on

eſt, qu'elle ne fait voir ce qu'on voudroit paroître.

Par la même raiſon que les ombres ſont néceſſaires dans un tableau, la modeſtie doit toujours accompagner le mérite, elle lui donne plus de force & de relief.

DE L'AMITIÉ.

LEs nœuds de l'amitié ſont à préſent ſi déliés, qu'ils ſe rompent d'eux-mêmes; ils ne font que rapprocher les cœurs, ſans les unir.

Plus l'amitié approche de l'amour, plus elle eſt parfaite.

Dans nos diſgraces, nous ſommes bien moins touchés de la part que nos amis y prennent, que nous ne ſommes irrités de la joie qu'en conçoivent nos ennemis.

On ne peut que bien augurer d'un homme qui oſe ſe donner des amis vertueux.

L'amitié vraiment eſtimable eſt celle qui, exemte de toute prévention, de toute envie, de tout intérêt, de toute paſſion, confond deux cœurs enſemble, & les lie d'une chaîne dont le poids même fait leur bonheur.

Il faut un peu d'artifice pour ſe faire aimer. L'amitié ſeule n'inſpire pas toujours de l'amitié.

Il est rare qu'un malheureux ait des amis; plus rare encore qu'il ait des parents.

Dans les Sociétés où les femmes donnent le ton & veulent régner avec empire, il est bien plus aisé de concevoir de l'amour que de l'amitié. L'amour est un enfant de la paresse & du loisir; & il n'y a point de femmes qui en l'inspirant, ne l'appelent: mais l'amitié, fille du discernement, ne leur suppose point autant d'attraits qu'elles s'en trouvent elles-mêmes: aussi ne veulent-elles de ses hommages, que lorsque l'Autel tombant en ruine, leur annonce qu'elles n'ont plus d'autre encens à espérer.

Une des plus grandes dispositions à être ami de tous les hommes, c'est de se vaincre au point de n'en jamais haïr aucun. De toutes les passions, la plus funeste c'est la haine; elle dévore le cœur qui la conçoit, & lui fait incomparablement plus de mal qu'à celui qu'elle attaque. Eh! pourquoi se prendre d'aversion pour un homme? Si l'on ne peut l'aimer ni l'estimer, qu'on le regarde avec indifférence. Mettons toujours le vice au rang des malheurs, & que la pitié tienne, dans notre cœur, la place de l'indignation qu'il mérite.

DES PASSIONS.

IL eſt, dans chacun de nous, une paſſion toujours aiſée à démêler. C'eſt celle qui régit & maîtriſe toutes les autres, qui les fait agir ou les remplace, qui les réchauffe ou les éteint. Cette paſſion privilégiée & favorite eſt la forme diſtinctive des caracteres; elle eſt à leur égard, ce que les traits ſont au viſage: c'eſt la phiſionomie des cœurs.

Les Rois, d'un ſeul regard, peuvent ébranler la terre; mais les paſſions du cœur ſont encore plus ſouveraines qu'eux; elles les maîtriſent & les ſubjuguent auſſi aiſément que le plus vil des mortels.

Les paſſions qui s'autoriſent de la raiſon, l'ont déja ſéduite; elles prennent le maſque du devoir & en affectent la tranquile aſſurance. Ce ſont, à proprement parler, des paſſions ſtoïques; mais elles n'en ſont que plus dangereuſes & plus difficiles à ſubjuguer. C'eſt par elles que l'avare ſe dit qu'il eſt bon d'être riche; l'ambitieux, qu'il eſt honorable de parvenir; le voluptueux, qu'il eſt utile, même néceſſaire, d'adoucir, par les plaiſirs, les amertumes de la vie.

L'ame ne peut vivre ſi elle n'eſt conti-

nuellement agitée; il lui faut d'autres ames qui l'ébranlent, l'amusent & la dissipent. Elle se plaît alors à sortir d'elle-même: seule, vis-à-vis de ses propres idées, elle s'attriste, se relâche, s'obscurcit; elle ne sait pas si elle ne rêve pas plus qu'elle ne pense. Il est vrai qu'alors ses plus vives passions paroissent s'endormir avec elle; mais les passions n'en sont que plus dangereuses, lorsqu'on les croit assoupies. Un vaisseau n'avance point dans le calme: ce ne sont point les vents qui le submergent; c'est le défaut d'attention du Pilote qui s'y abandonne & n'en fait pas profiter.

Pénétrons dans ces asiles sacrés, où les gens du monde s'imaginent qu'à l'abri des traverses, des embarras & des sollicitudes de la vie, on doit jouir d'une tranquile paix. Il est vrai qu'on devroit n'y être occupé que d'un seul objet, la promesse & l'espérance d'un bonheur éternel. Mais qui voit-on d'ordinaire? Des hommes condamnés, comme tous les autres, à payer le tribut à l'humanité, par des défauts & des foiblesses; dont l'imagination n'est pas moins vive, pour ne se promener qu'à l'ombre, & loin des objets; qui chargés des chaînes qu'ils se sont données par présomtion, les traînent plus qu'ils ne les portent; qui ont mis des préjugés au rang des vertus, des usages à la place

des mœurs, des grimaces à la place des bienséances, je n'ose dire à la place même de la piété; dont le cœur flétri par la contrainte, s'ouvre difficilement à l'amitié & très-aisément à la jalousie, à la censure & à la haine; des gens enfin, qui ne se connoîssent que par l'habit, ne se touchent que par la surface.

La plupart de nos desirs sont ou trop aveugles, ou trop vifs, ou trop ambitieux, ou trop imprudents, ou trop frivoles.

Aveugles, ils recherchent ce qu'ils ne nous donnent pas le tems de connoître, souvent même ce qu'il nous importe le plus d'éviter.

Trop vifs, il veulent que nous forcions les obstacles, au-lieu de les lever: leur impatience épouse nos efforts; & nous restons, au milieu de la carriere, plus honteux de notre foîblesse, qu'indignés de la témérité de nos desseins.

Trop ambitieux, ils voudroient tout embrasser & tout envahir. Ils nous portent où nos talents, notre état, notre naissance ne sauroient atteindre; & nous finissons par mépriser, avec une insolente fierté, ce qui n'a pu servir à augmenter notre arrogance.

Trop imprudents, il est rare qu'ils prennent les vrais moyens de nous satisfaire. D'ordinaire, les moyens les plus détournés, les moins simples, trop souvent les moins justes, leur paroîssent les plus surs. Ils con-

trefont leurs démarches; ils effacent leurs pas; ils craignent d'être apperçus, & cette crainte n'eſt ordinairement que trop légitime.

Trop frivoles enfin, ils ſe propoſent moins ce qui intéreſſe que ce qui plaît; ce que la raiſon preſcrit, que ce que les paſſions ou les préjugés demandent. Faut-il donc s'étonner qu'il nous procurent moins de plaiſirs que de ſoucis & de peines; & que preſque toujours, contre les intentions de la nature, ils ſoient plutôt pour nous un levain de maladie, qu'un germe de vie & de ſanté.

Tout eſt extrême où l'ordre n'eſt pas. C'eſt ainſi que les vertus dégénerent en vices, la valeur outrée en témérité, une magnificence exceſſive en prodigalité, une juſtice trop vétilleuſe en cruauté, la clémence en foibleſſe, la candeur en ſimplicité, la prudence en fourberie, l'amour de la gloire en orgueil, la piété même en ſuperſtition: l'homme le plus parfait ceſſe de l'être, dès qu'il ne l'eſt point avec ſageſſe & raiſon.

Nos premieres foibleſſes nous donnent des remords; les ſecondes les ſupportent; les dernieres les mépriſent. Ainſi un nageur timide, qui redoute la fraîcheur de l'eau, l'éprouve un peu ſur les bords, friſſonne, recule, avance, & à force d'émotions & d'eſſais, s'y plonge tout entier, & regrette

fouvent trop tard d'avoir apris à ne la point craindre.

Les infirmités de nos corps fubfiftent malgré nous; nous n'avons rien dans nous-mêmes qui puiffe les guérir; & les remedes extérieures, bien-loin de les détruire, ne fervent fouvent qu'à les empirer. Il n'en eft pas ainfi des maladies de l'efprit; elles dépendent de l'imagination: vouloir s'en défaire, c'eft le plus fûr moyen de ne plus les reffentir.

DE LA SOCIÉTÉ.

DESTINES à vivre en Société, je veux dire, à mettre en commun nos forces & nos talents; réduits à emprunter les fecours qui nous manquent; obligés pour notre propre intérêt, à rendre ceux que nous avons reçus; créatures, en un mot, néceffairement dépendantes les unes des autres, il nous faut des fentiments qui nous lient; & ces fentiments que la nature ordonne, la bonne éducation les fait éclore, les épure & les nourit.

Nous vivons ici-bas, fi je puis parler ainfi, de deux fortes de vies: l'une nous eft commune avec les animaux; elle n'eft qu'une fimple végétation; elle recommence chaque

jour; elle nous fait durer quelques années: nous la conservons sans mérite; & nous devrions avoir aussi peu de regret à la perdre, que nous n'en avons eu à la recevoir. Il est une autre vie plus essentielle à l'homme; c'est celle qui le fait paroître avec éclat sur la scene du monde, ou qui l'y rend du-moins agréable, par une humeur douce & bienfesante, par une probité scrupuleuse, par une application constante à tous les devoirs de la Société. Cet homme vit dans l'estime des autres; & cette vie, par les avantages qu'il en retire, lui est plus précieuse que celle qui le fait simplemeut exister, & par laquelle il ne seroit tout-au-plus qu'un êtrè destiné à consumer les fruits de la terre; un automate qui respire, & qui, toujours inutile, seroit comme enterré avant que de mourir.

S'il est un ordre d'idées éternelles, qui doit diriger nos affections, il en est un autre formé par le consentement des hommes, auquel nous devons assujetir nos sentiments. L'un est indépendant de nos opinions & de nos goûts, & ne releve absolument que de la volonté de Dieu. L'autre est aussi immuable & nécessaire, parce qu'il est fondé sur les idées primitives de la raison, & qu'il est approuvé par tous ceux qui se trouvent réunis dans un même corps de Cité ou de République. C'est cet ordre qui nous main-

tient dans une exacte ſubordination, ſans détruire notre égalité naturelle: tout nous engage à l'obſerver; un ſentiment naturel & intime d'humanité, l'amour que nous devons à nos freres, notre propre intérêt, le bien général de la Société où nous ſommes obligés de vivre. Cet ordre met une barriere à la liberté, ſans la détruire, & la perfectionne, au-contraire, en l'empêchant de ſe perdre, à force de s'égarer.

Nous voulons tous ſortir des bornes que la Providence nous a marquées, ſans faire attention à la différence qu'elle a miſe dans ſes dons. Nous voulons n'en point reconnoître dans les divers rangs où elle nous a placés; & cette qualité de naiſſance, dont nous ſommes ſi jaloux, nous l'oublions nous-mêmes tous les jours, pour nous rendre ſupérieurs à tout ce qui nous environne. Mais pourquoi cherchons-nous à nous diſtinguer par des biens étrangers à l'homme, tandis que nous ſommes ſi ſatisfaits de ceux qui nous ſont propres, & qui tiennent eſſentiellement à notre individu? Chacun eſt content de ſon eſprit & de ſon cœur. Le plus petit homme même ſe plaît dans ſa taille, juſqu'à en tirer quelquefois de la vanité. Il n'ambitionne rien au-delà de la forme & de la proportion qui lui ſont communes avec tout le reſte des hommes. Eh! pourquoi ne nous ſuffiſent-ils pas

également, ce rang où la Providence nous a placés, cette fortune qu'elle nous a départie, tous les biens extérieurs qui nous sont échus en partage?

Par-tout où les hommes s'assemblent, la discorde les suit & s'assied au milieu d'eux. On la rencontre plus ou moins voilée, jusques dans ces compagnies du grand monde, que forment le désœuvrement & l'ennui, & où l'on se pique de plus d'honnêteté, de complaisance & de politesse.

DES MOEURS PRÉSENTES.

LA plupart des foiblesses sont aujourd'hui travesties en force d'esprit. L'avarice n'est plus qu'une sage économie, l'ambition qu'une bienséance d'état; la fourberie est érigée en prudence, la colere en vivacité, la fierté en grandeur d'ame; les mauvais exemples sont devenus des loix; & l'on s'imagine qu'adopter ce que le bon-sens réprouve, c'est se mettre au-dessus des préjugés du vulgaire ignorant.

Le patriotisme n'est plus que le sentiment de son bien-être & la crainte de le voir troubler.

Un marbre dur & poli réfléchit les objets

qu'on

qu'on lui présente : il en est de même de la plupart des hommes. Les peines d'autrui se reproduisent sur la surface de leur ame ; elles ne passent pas au-delà.

Combien de gens se font des affaires de tout, parce qu'ils ne savent s'occuper de rien ?

DES GRANDS.

QUE font les Grands aux yeux de la raison même la moins sévere ? Ils ne different des autres hommes, que par la base qui les éleve ; & cette base ne tenant point à leur être, elle ne les rend ni plus sages ni plus heureux.

Rien n'est grand, ici-bas, que par comparaison : c'est toujours le malheur d'une portion des hommes, qui rehausse & fait éclater le bonheur de l'autre. Nous ne paroissons riches, puissants, respectables, que par l'indigénce, la foiblesse, l'avilissement du Paysan. Nous lui devons, pour ainsi dire, toute notre grandeur ; & nous ne serions presque rien, s'il n'étoit au-dessous de ce que nous sommes.

Je voudrois qu'il y eût moins de distance entre le Peuple & les Grands. Le Peuple ne

croiroit pas les Grands plus grands qu'ils ne ſont, & il les craindroit moins; & les Grands ne s'imagineroient pas le Peuple plus petit & plus miſérable qu'il ne l'eſt, & ils le craindroient davantage.

DES ECCLÉSIASTIQUES.

LES gens d'Egliſe ne s'apperçoivent preſque pas des triſtes impreſſions que fait ſur nous la cupidité qui les dévore: mais de quel œil regardons-nous leurs Palais, plus vaſtes & plus magnifiques que nos Egliſes, leurs ameublements plus riches & plus ſomtueux que les ornements de nos Sacriſties; & que pouvons-nous penſer du grand nombre de leurs Officiers & de leurs Domeſtiques, tandis que tant de pauvres, dont le ſoin leur eſt commis, languiſſent ſur le fumier, victimes de leur vanité & de leur avarice?

Suppoſons que chacun de nos Evêques eût un revenu ſuffiſant pour remplir ſon miniſtere dans l'Egliſe, & pour ſoutenir ſa dignité dans l'Etat; qu'un Abé qui n'eſt obligé de figurer ni dans l'Etat ni dans l'Egliſe, eût aſſez pour ſubvenir aux beſoins de la Maiſon qu'il gouverne; qu'un Chanoine qui n'a d'autre emploi que de chanter les louanges de

Dieu, eût honnêtement de quoi vivre ; que les Communautés Religieuses, destinées à la mortification & à la pénitence, trouvant chez elles le nécessaire, n'eussent point à mendier un superflu dont elles doivent se passer ; & qu'enfin les Curés, sans user de monopole, pussent subsister tranquilement dans les campagnes, au milieu des Fideles qu'ils doivent édifier : alors ne pouroit-on pas faire une masse du superflu des biens qu'ils auroient infailliblement convertis à leurs usages, (je n'ose dire au luxe & à la mollesse) & le garder comme un dépôt utile à la Religion, toujours même nécessaire aux besoins de l'Eglise ? On n'a que trop d'occasions où Dieu peut être glorifié, où l'Eglise & la Religion doivent être secourues. Je ne demande ici que l'excédent, que le superflu d'un bien étranger à ceux qui le possedent. Que ce bien serve à leur entretien, je le veux ; qu'ils en soient même rassassiés comme la multitude que le Sauveur nourit dans le désert : mais que ce qui reste au-delà, que les miettes qui tombent d'une table frugale, soient ramassées soigneusement : avec le tems, elles composeront un trésor qui poura être utilement employé à la gloire de Dieu & à l'avantage de la République. Celle-ci, par ses Armées, défend les Autels ; & les Ministres des Autels peuvent-ils lui refuser de fournir

à l'entretien de ses Armées, & de soulager par-là le pauvre Peuple, qui porte presque lui seul tout le poids des Impôts?

Je sais le respect qui est dû aux Ministres de Jesus-Christ; mais, appuyé de la Loi de Dieu & de la discipline de l'Eglise, je ne puis encourir aucune censure, bien-moins encore être traité d'hérétique, en leur apprenant à user sagement de leurs biens. Oseroient-ils avancer que nous pouvons nous approprier ce qui ne nous appartient pas? Non, sans doute; & il est vrai, cependant, que, dans les revenus dont ils jouissent, rien n'est à eux au-delà du nécessaire dont ils ont besoin pour subsister. Toutes les fondatious n'ont qu'un seul esprit; & il n'en est point qui n'aient eu en vue ces deux choses; de faire honorer Dieu, & de soulager les pauvres. Ce sont-là les obligations imposées aux Bénéficiers; & ils doivent s'étudier à les remplir, s'ils veulent ne pas rebuter Jesus-Christ lui-même, qui prend la figure du pauvre famélique, pour qu'on le rassasie; qui a soif, pour qu'on le désaltere; qui gémit dans les fers des Infideles, pour qu'on le délivre, & qui, plus il est outragé & blasphémé par les hérétiques, plus il veut être loué & glorifié par les Ministres de ses Autels.

Est-il rien, ce semble, de plus heureux qu'un homme d'Eglise, qui, seul & isolé,

n'ayant ni famille à entretenir, ni Successeurs à pourvoir, jouit d'un revenu considérable, & n'a souvent autre chose à faire qu'à consumer le tems, sans l'employer? Placé dans une sphere supérieure, il ne ressent aucune des calamités qui affiégent le commun des hommes. Mais cet être privilégié, dont l'opulence & la conduite n'étonnent personne à présent, parce qu'on n'en est plus, à cet égard, au premier moment de la surprise; cet être est-il heureux, & peut-il effectivement s'imaginer de l'être? malgré la couche épaisse de gravité dont il se couvre, ses inquiétudes se peignent à mes yeux; je vois que son état fait son supplice. Il y est entré, sans le connoître & sans l'aimer: la cupidité seule l'y a appelé; mais opposée aux devoirs qu'il doit suivre, peut-elle l'engager à les pratiquer? aussi n'en ressent-il que les peines, sans pouvoir en goûter les douceurs. Ses desirs l'accusent, sa conscience le condamne, son cœur même le dédaigne: *Tacitâ sudant præcordia culpâ.* Malgré lui, il se méprise lui-même, & il ne se trouve satisfait, que lorsqu'il peut éviter les reproches des autres membres de son corps, dont le plus grand nombre, fidele à ses engagements, lui apprend à faire un meilleur usage des biens, du tems, des honneurs, des commodités dont il abuse.

DE LA RÉPUTATION.

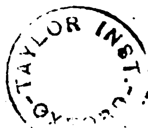
IL n'eſt point de ſi grande réputation, qui n'ait beſoin d'un peu d'indulgence.

Ce qu'un grand homme a le plus à redouter, c'eſt ſa réputation même. S'il la dément une ſeule fois, il riſque de la perdre pour toujours.

Il y a peu de gens qui vaillent mieux que leur réputation; & combien n'en eſt-il pas qui valent beaucoup moins qu'elle!

Recherchons la gloire de nous ſurvivre; mais ne l'eſtimons qu'autant qu'elle peut nous ſoutenir dans la pratique de la vertu. C'eſt un plaiſir d'imagination, mais qui, ſemblable à tous les plaiſirs qu'elle enfante, perd beaucoup, en paſſant juſqu'à la réalité, parce qu'il arrive trop tard, & dans un tems où l'on ne peut en goûter tout l'avantage. Un Héros, en effet, qui n'auroit en vue que l'immortalité de ſon nom, feroit ſemblable à un homme qui ſe creveroit les yeux, pour voir un jour plus clair.





DES LOUANGES.

LEs louanges ſont un tribut qu'on doit à la vertu; mais quoique, de tous les tributs, ce ſoit le plus aiſé à payer, on ne s'en acquite d'ordinaire qu'à demi, & preſque toujours on le refuſe. Les Collecteurs de cet impôt feroient des gens fort-déſœuvrés dans le monde.

On devroit être plus choqué des louanges outrées, que des injures.

Nous rendons tôt ou tard l'humilité à ceux à qui nous l'avions ôtée par nos louanges.

DE L'ÉLOQUENCE.

L'ELOQUENCE n'eſt aimable, qu'autant qu'elle ſert la vérité: elle careſſe les cœurs que celle-ci déchire.

Je ne puis ſuporter un Orateur qui penſe par art, & veut me faire penſer de même. Il coupe méthodiquement les aîles à mon eſprit, & je ne puis que me traîner, après lui, dans le chemin étroit qu'il me trace.

Un Orateur qui s'étudie à être fleuri, eſt comme un Athlete qui ſe pique de beauté, & à qui l'on ne demande que de la force.

DE LA PHILOSOPHIE.

JE tremble pour notre ſiecle, quand je conſidere que les tems anciens, où il y a eu plus de Philoſophes, ſont préciſément ceux où il y a eu moins de Philoſophie.

Un homme qui, par des manieres ſtoïques, des opinions ſingulieres, un ton bruſque & dogmatique, des airs dédaigneux & tranchants, prétend ſe donner pour Philoſophe, l'eſt-il en effet? Non: les vrais Philoſophes ne prêchent la vérité, ni avec ce deſpotiſme qui l'annonce comme une loi, ni avec ce fiel qui la fait haïr comme un remede. Celui-ci me paroît un bretteur qui, au ſortir de ſon cabinet, comme d'une ſalle d'armes inſulte, d'un air déterminé, les premiers qu'il rencontre, &, à force de s'eſcrimer avec les plus foibles, s'imagine ſe faire une réputation de valeur.

L'hiſtoire nous repréſente Salomon comme un des plus heureux génies qui aient été. Ce grand génie, néanmoins, n'étoit pas Philoſophe: ſes vaſtes lumieres ſur les choſes naturelles, ne l'avoient pas rendu plus habile à régler ſes mœurs: il connoiſſoit tout, & il ne ſe connoiſſoit pas lui-même. Occupé de toute autre étude que de celle de ſon cœur,

il l'abondonnoit à tous ses penchants. Heureux, si, parmi les plantes dont il connoîssoit si bien les propriétés, il en eût trouvé qui eussent eu la vertu de le guérir de ses honteuses foîblesses !

DE LA POLITIQUE.

LA finesse avilit la politique, comme l'hipocrisie dégrade la dévotion. L'une & l'autre ne peuvent suppléer à ce qu'elles voudroient contrefaire.

La vraie politique doit être fondée sur l'équité la plus scrupuleuse, sur l'intégrité la plus exacte, sur une assurance réciproque de protection & de service, sur un enchaînement inaltérable de secours mutuels entre les Princes & les Sujets. Non-seulement le devoir, mais l'intérêt particulier des uns & des autres l'exige, & le bonheur commun en dépend... Si cette harmonie, qui, dans l'ordre moral, a des Loix aussi immuables que celles du monde physique, venoit à être détruite, le Gouvernement monarchique dégénéreroit en commandement arbitraire, & l'obéissance se tourneroit en servitude.

Malgré les Loix les plus sages, l'instabilité est le propre des Etats: c'est pour eux, comme pour toutes les choses d'ici bas, du-

rer beaucoup, que de changer peu. Rien ne peut les garantir des outrages du tems; ou, s'il en eſt des moyens, la Providence ſe les réſerve, & nous les cache.

Tout Etat eſt compoſé de la partie qui gouverne, & de celle qui eſt gouvernée. L'objet de la politique eſt de maintenir un parfait accord entre ces deux parties, pour que la premiere, n'abuſant point de ſon au torité, n'opprime pas la ſeconde, & pour que l'obéiſſance de cette derniere, conforme aux Loix, produiſe le bien général de la Société.

Je compare le bien public à un enfant chéri, qu'on ne doit jamais perdre de vue, ſi l'on ne veut l'expoſer à toutes ſortes d'accidents.

De tous les maux qui peuvent arriver à une Nation, il n'en eſt point auxquels l'attention à les prévoir ne puiſſe ſervir de remede. Preſque tous déſeſpérés dès leurs commencements, ils ne cedent qu'aux précautions qui les préviennent; mais il faut de la pénétration & une eſpece d'adreſſe pour les preſſentir: car il en eſt du ces maux, ſelon un fameux Politique, comme des maladies de langueur & de conſomtion, d'abord aiſées à guérir & difficiles à connoître, &, dans leurs progrès, fort-aiſées à connoître, & très-difficiles à guérir. Il n'eſt pas douteux qu'une

prudente sagacité qui voit de loin les malheurs de l'Etat, ne puisse aisément les empêcher d'éclore ; mais du moment que n'ayant point été apperçus, ils viennent à éclater, & qu'on n'en peut démêler la cause & la nature, il n'est presque plus possible d'en arrêter le cours.

Il en est des Monarchies comme de ces machines dont la simplicité fait la perfection. Plus de ressorts & de mouvements paroîtroient leur donner plus de jeu, & ne serviroient qu'à en diminuer la justesse & la force.

DE LA JUSTICE & des Loix.

ON doit être étonné que les Loix, dans tous les Etats, étant aussi précises, aussi claires, aussi connues qu'elles le sont, il soit besoin, dans les procès, d'un si grand nombre de Juges, d'Avocats, & autres gens encore, pour examiner, discuter, éclaircir les moindres affaires. Si les Tribunaux, en prononçant sur les différends des Parties, & en donnant gain de cause à l'une, suivant l'équité, punissoient en même tems l'autre, comme d'un crime d'Etat, pour avoir osé soutenir une

mauvaiſe cauſe, contre l'eſprit de la Loi, & dans l'eſpérance de tromper les Juges & d'en obtenir une Sentence conforme à ſes deſirs, penſe-t-on qu'il y eût bien des procès dans le monde ? Par-là tomberoient ces ſophiſmes diſpendieux, ces ambiguités ſubtiliſées, ces procédures inutiles, ces combats déshonorants de chicanes, ces prétendus oracles intéreſſés à faire leurs réponſes au gré de ceux qui les conſultent, & qui, dans la forêt ténébreuſe des commentaires & des gloſes, dont ils connoîſſent ſeuls les ſentiers, menent indifféremment à droite, ou à gauche, ceux qui ont la foibleſſe de s'y engager. Par-là enfin, l'on rendroit plus reſpectables les Loix qui s'expliquent aſſez clairement ſur tous les cas qui peuvent occaſionner des diſputes.

Outre cette juſtice primitive, dont nous avons les ſemences dans nos ames, il eſt des Loix formées ſur ſes principes, & qui doivent régler tous nos ſentiments. C'eſt ici, comme une nouvelle juſtice, moins étendue, à la vérité, mais qui, par les récompenſes qu'elle promet, ou par les châtiments qu'elle impoſe, peut nous engager plus ſurement à ne rien omettre de ce que la premiere nous preſcrit ; triſte & honteux moyen qu'il a falu mettre en uſage, comme ſi, pour nous porter à la vertu, il ne ſuffiſoit pas d'enviſager le bonheur qu'elle procure,

ou de chercher du-moins à se soustraire aux remords qui assiégent un cœur qui ne la pratique pas.

Cicéron reconnoissoit une justice universelle, dont celle des Nations n'étoit, selon lui, qu'une ombre & un léger crayon. .. C'est cette justice qui est le plus ferme appui du Trône des Rois; c'est elle qui fait la prospérité des Etats, ou qui les soutient, au milieu des revers, comme dans les situations les plus riantes. Elle est le lien qui unit les Sujets à la Patrie, l'ame qui les inspire dans leurs conseils, qui les soutient dans leurs résolutions, qui les rend invincibles par-tout où il s'agit de la défendre; c'est elle qui regle l'ambition, qui appaise les animosités, qui détruit la jalousie, qui fait mépriser la faveur, qui retient toutes les passions ou qui les modere; sans elle en un mot, nous ne pourions nous acquiter ni de nos devoirs envers Dieu, ni de nos obligations envers le Prochain, ni peut-être aussi de ce que nous nous devons à nous-mêmes.

Dans l'Aréopage d'Athenes, les Archontes ne jugeoient que la nuit, non-seulement pour qu'ils eussent l'esprit plus recueilli, mais aussi afin que l'obscurité leur dérobant la vue de tout objet de haine ou de pitié, rien ne pût les émouvoir ou les séduire. Je n'ignore point que nos Loix ont décerné des punitions, & contre ceux qui entreprendroient de surpren-

dre la religion de leurs Juges, & contre les Juges-mêmes qui feroient capables de se laisser corrompre par leurs solliciteurs; mais à quoi servent ces Loix, dès qu'il est si difficile de découvrir ceux qui les violent? Des marchés si honteux se font d'ordinaire sans témoins; & les coupables ont trop d'intérêt à se cacher, pour qu'on puisse espérer de leur faire porter la peine de leurs crimes. Il s'agit d'opposer de plus fortes barrieres à la corruption de nos Magistrats. Il faudroit que celui qui voudroit gagner leur faveur, ne pût point en être assuré, quelques présents qu'il leur fît, quelques moyens qu'il pût employer pour acheter leurs suffrages; dans ce cas, on trouveroit peu de plaideurs dont un succès douteux n'arrêtât les démarches. Or, pour les mettre dans cette perplexité, peut-être favorable à l'avarice, mais encore plus utile à la fragilité d'une vertu aisée à suborner, on devroit établir que les Juges ne donneroient plus leurs opinions de vive voix, mais par des billets secrets, où ils contreferoient même leur écriture. On jeteroit ces billets dans un scrutin fermé: le Président les rassembleroit; & il formeroit le décret, à la pluralité des sentimens, suivant l'usage ordinaire. Par ce moyen, les Juges, assurés du secret, ne consulteroient que leur conscience & les Loix: du-moins n'étant plus

retenus par aucune considération humaine, ils pouroient rompre plus aisément des engagements illicites, qu'on ne pouroit presque pas les convaincre d'avoir rompus. Eh! en est-il de si lâches ou de si déterminément méchants, qui, rendus à eux-mèmes, n'aimassent mieux trahir leur corrupteur que la justice? Cette méthode d'opiner, une fois introduite, l'innocence des Juges seroit plus à l'abri des délicates sollicitations d'un client qui, se méfiant de son droit, met les présents à la place des raisons qui lui manquent. Et quel est le Plaideur assez imprudent, pour exposer ses dons au hasard d'un suffrage qui ne peut avoir que son Dieu & son Juge pour témoins?

Je ne voudrois pas absolument blâmer la coutume introduite dans les Tribunaux, d'acheter les conseils des Jurisconsultes & de payer leur travail. Ce que je voudrois, ce seroit d'empêcher les Citoyens d'entamer des procès douteux, dans lesquels un Avocat leur promet quelquefois un succès qu'il n'espere pas lui-même. A ces Conseillers mercénaires, & que je regarde comme une peste, dont les ravages sont d'autant plus grands qu'aucun Prince ne songe à les arrêter, il faudroit que l'Etat substituât, à ses frais, un certain nombre de gens habiles & désintéressés, qui, consultés par les parties, avant un premier éclat, leur exposeroient naïvement & gratui-

tement l'injuſtice ou l'équité de leurs prétentions, &, par les craintes ou les eſpérances qu'ils leur donneroient, les engageroient à renoncer à leur deſſein, ou les encourageroient à le ſuivre. Cette eſpece de Tribunal ſeroit d'autant plus utile, qu'il feroit échouer la plupart des paſſions qui diviſent les hommes, & les détruiroit d'autant plus aiſément, que ces paſſions, encore naiſſantes, n'auroient pas eu le tems de prendre ce degré de chaleur, qui les enflame ordinairement au premier choc qu'elles reçoivent.

DES FINANCES.

LA puiſſance d'un Etat ne conſiſte proprement, que dans une ſage adminiſtration de ſes finances; & autant qu'une prudente économie eſt néceſſaire à un Particulier qui veut ne pas déchçoir de la condition où le Ciel l'a fait naître, autant elle eſt indiſpenſable à un Royaume qui veut ſe maintenir dans ſa force & dans ſa ſplendeur: c'eſt-là le reſſort qui fait mouvoir toutes les parties d'un Etat.

Rien n'eſt ſi important, dans quelque Gouvernement que ce ſoit, qu'un fonds toujours prêt dans les néceſſités urgentes. Et n'arrive-t-il pas tous les jours, que des ſommes

employées à propos, y font plus d'effet que les succès de la guerre les plus heureux, ou que les sages négociations des Ministres les plus habiles?

Soit que ce soit l'effet de la prudence, de la crainte ou d'une vaine ostentation, les Princes, dans les tems même les plus tranquilles, entretiennent plus de troupes que n'en permettent leurs besoins, & qu'il ne convient à leurs finances. Mais s'il est nécessaire d'avoir un si grand nombre de troupes pendant la paix, & s'il paroît injuste de faire toujours payer aux Sujets l'entretien de celles même qu'on a réformées, pourquoi les Souverains ne prennent-ils pas ces fonds dans leurs trésors, où, en usant d'un peu plus d'économie, ils pouroient facilement les trouver? Que leur coûteroit-il d'y destiner, tous les ans, une somme plus ou moins grande, & de la mettre dans le commerce, par le moyen duquel, comme un germe qui tire son accroîssement de la terre à qui on le confie, elle augmenteroit insensiblement, & deviendroit aussi utile à ceux qui l'auroient fournie, qu'à ceux qui auroient eu soin de la faire profiter? Alors, quelque guerre qui survînt, on feroit en état de la soutenir; & les Peuples ne feroient point sujets à des impôts qui, par la maniere sur-tout dont on les perçoit, deviennent encore plus onéreux qu'ils ne le sont par eux-mêmes.

DES EMPLOIS & des Conditions.

L'Un des malheurs qui naiſſent dans un Etat, de la confuſion des emplois & des talents, & du peu de proportion entre les hommes & les conditions, c'eſt que la plupart de ceux dont les connoîſſances ont élevé l'ame, & qui ſeroient capables des emplois les plus éminents, ſe voyant obligés, pour les obtenir, de faire la cour à des hommes médiocres & trop bornés pour apprécier leur mérite, prennent le parti de la retraite, dont le prix augmente chaque jour à leurs yeux, & s'eſtiment heureux de n'avoir qu'à répondre à eux-mêmes de leurs études & de leurs réflexions. Ces ſortes de gens ſont inutiles à l'Etat; mais c'eſt l'Etat qui les laiſſe inutiles.

Tandis que la nature s'occupe ſans ceſſe à ſéparer les éléments qu'elle renferme, & que, pour en maintenir la durée, dont dépend la ſienne, elle les place chacun dans l'ordre qu'indiquent leurs différents degrés de peſanteur, nous l'altérons par des mélanges & des combinaiſons qu'elle abhorre; nous confondons les emplois & les talents; nous mettons un Therſite où devroit être un Achil-

le, un Silene où devroit être un Platon, un Diagoras où il faudroit un Socrate. Faut-il s'étonner si tant d'Empires ont déchu, s'il en est encore qui dépérissent ?

C'est sur-tout à présent que l'intérêt seul décide du choix d'un état : ce n'est jamais, comme il le faudroit, le bien commun de la Société qu'on s'y propose. Nous ne sommes plus comme ces Romains que la dure pauvreté avoit élevés dans l'étroite maison de leurs aïeux, & qui, avec leur chevelure négligée, ne se déterminoient à prendre un emploi, qu'autant qu'ils pouvoient y être utiles à leur Patrie. Le Laboureur se chargeoit alors des pénibles fonctions de la Dictature : &, avec le même plaisir qu'il avoit couru aux combats, il venoit reprendre sa charrue, dès que le bien de la République n'exigeoit plus qu'il l'abandonnât. S'il étoit des gens de mérite qu'elle n'employât point, ils n'en étoient pas moins zélés pour sa gloire; & ils ne cherchoient point à flétrir du soufle impur de la jalousie les lauriers de ceux qu'elle avoit jugé dignes de la commander. On ne voyoit point non plus alors des personnes élevées par la seule faveur, &, si je l'osois dire ainsi, la lie de la Nation en occuper les premiers postes.

Il seroit raisonnable que chacun étudiant ses penchants, ne s'adonnât précisément qu'à

la profeſſion qui lui eſt propre. Il travailleroit avec autant d'utilité pour la Patrie, que de ſuccès pour ſa propre réputation; & capable de bien remplir ſes fonctions, il s'avanceroit dans ſon état; il en occuperoit bientôt les premiers poſtes. Ainſi les uns ſe formeroient dans l'étude de la Juriſprudence, & deviendroient de célebres Magiſtrats; tandis que les autres s'appliquant tout entiers au métier des Armes, deviendroient de grands Capitaines.

Nous n'avons que trop ſouvent éprouvé que ceux qui ne tiennent leurs emplois que de la faveur de la Cour, lui facrifient lâchement les intérêts de la Nation: ils ceſſent d'être Citoyens, pour devenir les inſtruments de la tirannie.

Le bon ſens, la Religion, la politique, tout nous engage à ménager le Peuple. Sans cela, quelque ordre que l'on puiſſe mettre dans un Etat, il ſera ſemblable à cette ſtatue de Nabuchodonoſor, qui, quoique faite des plus précieux & des plus ſolides métaux, fut renverſée en un moment, parce que ſa baſe n'étoit que d'argile. Le fondement d'un Etat, c'eſt le Peuple: ſi ce fondement n'eſt que de terre & de boue, l'Etat ne peut durer long tems. Travaillons donc à renforcer cet appui; ſa force ſera notre ſoutien, ſon indépendance notre ſureté; & il nous étaiera

d'autant plus, qu'il croiroit périr avec nous, s'il n'avoit à cœur nos intérêts & la gloire de la Patrie.

Nous devons autant eſtimer le mérite de l'Artiſan, quelque bas, quelque humiliant qu'il paroîſſe, que l'Artiſan fait cas des avantages que nous pouvons lui procurer. Sans ce retour réciproque, tout tombe dans un Etat; & l'on n'y voit ni ſagacité, ni invention, ni commerce, ni aucun des ſecours néceſſaires, ou pour l'ornement, ou pour les beſoins de la vie.

DU GOUVERNEMENT *Polonois.*

IL en eſt des Polonois comme des Grecs, chez qui tout dépendoit de la multitude, & chez qui, toute puiſſante qu'elle étoit, la multitude elle-même dépendoit de la parole. Dans notre forme de gouvernement, le crédit, le pouvoir, la réputation, ſont attachés à l'éloquence, qui ſait manier les paſſions, prévenir ou calmer les orages, plier les eſprits, inſpirer l'amour de l'ordre, & déterminer à un même ſentiment, des hommes qui ne ſe croient libres que par la variété de leurs idées & le combat éternel de leurs opinions.

Nous reſſemblons à ceux qui habitent des

maiſons qui leur ſont échues en héritage, & qui, au riſque d'en être écraſés, n'y veulent rien changer, pour ne pas toucher à l'ouvrage de leurs Peres; comme ſi c'étoit manquer à la vénération qui leur eſt due, que de rétablir ou de perfectionner ce qu'ils ont fait.

Nos Rois ne montent ſur le Trône, que par une convention formelle avec l'Etat; & ils ne regnent légitimement, qu'autant qu'ils y ſont fideles. C'eſt notre faute, ſi, au-lieu de nous faire rendre juſtice par l'autorité que les Loix nous donnent, nous n'employons que les moyens ſéditieux qu'elles condamnent. Prenons ſi bien nos meſures, que le Roi le plus mal-intentionné, ne puiſſe jamais nous nuire: nous pouvons aiſément l'en empêcher par le pouvoir que nous avons de réprimer ſa puiſſance, & de ne lui en laiſſer qu'autant qu'il convient à notre ſureté.

Qu'un Roi de Pologne, qui n'auroit point la triſte ambition d'éteindre nos priviléges, de tranſgreſſer nos Loix, de ſe procurer un pouvoir arbitraire, ſeroit heureux! Qu'il ſeroit chéri, ce Prince, qui, avant que de régner ſur nous, ſe ſeroit étudié à régner ſur lui-même; qui, au-lieu de vaincre tout ce qui réſiſte à ſa volonté, combatroit dans ſon cœur ce deſir de vaincre! Un tel Prince ſeroit bientôt maître de nos cœurs; il aſſureroit notre confiance; & il pouroit dire,

aussi véritablement que ce Roi, à qui un Courtisan flateur persuadoit en vain le despotisme: “ Je fais tout ce que je veux, parce „ que je ne veux rien qui ne soit juste. „ Qu'on nous donne un Prince avec ces sentiments, je lui réponds d'un pouvoir absolu dans la République; tout pliera sous ses ordres. Les Armées lui seront soumises, parce qu'il ne les emploiera qu'à la défense de l'Etat: il trouvera de l'union dans les Conseils, parce qu'il ne les troublera point par ses intrigues; la justice régnera dans les Tribunaux, parce qu'il veillera à l'y faire observer; le Sénat sage & tranquile ne sera plus partagé dans ses sentiments; les Ministres, attentifs à leurs devoirs, les rempliront avec zêle; tous les Sujets, en un mot, seront fideles, parce qu'ils ne verront dans leur Prince, qu'un Pere de la Patrie, & un Pere moins occupé de ses intérêts que de leurs avantages, moins jaloux de leur soumission que de leur bonheur, plus attentif à leur bien, qu'il ne sera lui-même touché de son repos ou de sa gloire.

Un Etranger reprochoit un jour à un Polonois le pouvoir limité de nos Rois; & lui disant: *Vos, non habetis Regem*; celui-ci répondit sur-le-champ: *Imò nos habemus Regem, sed vos Rex habet.* C'est-là précisément la différence de notre Etat d'avec

les autres. Nous mettons un frein à l'autorité de nos Rois, quand ils passent les bornes qui leur sont prescrites. Nos Loix sont expresses à cet égard: il ne s'agit que de les faire respecter par ceux-mêmes à qui elles sont le plus contraires, & d'engager nos Rois à les observer; ensorte qu'ils fassent le bonheur d'une Nation qui s'est donnée librement à eux, & qu'il ne leur soit pas libre de se donner l'essor, en opprimant les Peuples.

Est-il rien d'égal aux droits d'un Gentilhomme Polonois? Si on ne le regarde que comme un simple Particulier, il est souverain dans ses Terres; il a le droit de glaive & de justice sur tous ses Sujets; il leur impose, à son gré, des tributs, & il regne sur lui plus despotiquement que le Roi ne regne sur tous ses semblables. Comme Membre de la République, il a le droit de choisir ses Rois; il partage avec eux le gouvernement du Royaume; il peut s'opposer à leurs décisions, balancer lui seul les résolutions de l'Etat; il n'est soumis aux impôts qu'autant qu'il les approuve; il nomme les Juges suprêmes du Parlement; & pouvant, par sa naissance, être nommé aux plus grands emplois, il peut aussi parvenir au Trône.

Il n'est presque point d'Etat où le plus pauvre Gentilhomme ne se crût déshonoré, s'il servoit tout autre que son Souverain; &, chez

chez nous, un Noble n'a pas honte de servir son égal. Mais lorsque les intérêts du Maître, à qui il s'est dévoué, ne s'accordent pas avec ceux du Public, peut-on espérer que cet homme qui a vendu sa liberté, & qui jouit cependant des prérogatives de l'Ordre Equestre, préférera sa Patrie, de qui il n'attend aucun bien, aux avantages du Maître qui le nourit & qui le paie? Sa Patrie est la maison où il vit; il ne connoît d'autres Loix que les volontés de ce Maître, quel qu'il soit, qui lui tient compte de son esclavage, & à qui il ne peut plaire que par la plus basse & la plus indigne soumission. De tels personnages, toujours asservis aux passions des Grands, doivent, sans doute, être exclus de nos Assemblées.

Je ne puis, sans horreur, rappeler ici cette Loi qui n'impose qu'une amende de quinze francs à tout Gentilhomme qui aura tué un Paysan. C'est à ce prix qu'on se rachete, dans notre Nation, des rigueurs de la Justice, qui, par-tout ailleurs, conforme à la Loi de Dieu, & ne fesant acception de personne, condamne à mort tout homme coupable de de meurtre. La Pologne est le seul Pays où la populace soit comme déchue de tous les droits de l'humanité. Nous voyons cependant les Nations voisines attentives à ménager cette portion de leur Etat; le Peuple y jouit de

la liberté ; l'Angleterre, la Suede, la Hollande, la Suisse, plusieurs autres Républiques lui donnent part dans le gouvernement : nous seuls, nous les regardons comme des créatures d'une autre espece, & nous leur refuserions presque le même air qu'ils respirent avec nous.

Nous Citoyens sont accoutumés à suivre, sans réflexion, tout ce que le tems a consacré par un long usage.... Ils aiment mieux que nos désordres continuent, que de rien innover ; & ils tiennent pour suspects, & les avantages qu'ils méconnoîssent, & ceux même qu'ils sont forcés d'approuver.... Telle est, parmi nous, la force de l'habitude : aussi le plus grand malheur que les Crétois souhaitoient à leurs ennemis, c'étoit que les Dieux les fissent tomber dans quelque mauvaise habitude ; ils les y auroient cru enchaînés pour toujours. Je ne connoîs que le seul Mithridate à qui l'usage habituel du poison n'étoit point funeste ; mais ne nous fions pas à un pareil exemple. Nous vivons d'un poison qui nous ruine peu-à-peu : cessons d'en user ; rompons nos dangereuses habitudes ; fesons usage de nos talents, & rendons-les utiles à la République.

Ménageons la République qui nous soutient, & en qui seule réside le pouvoir de régner souverainement. Si elle cessoit d'être

ce qu'elle eſt, nous ne ſerions plus ce que nous ſommes: aidons-la ſeulement de nos avis, de nos conſeils, de nos ſuffrages, & laiſſons-lui le droit de déciſion qui lui appartient. C'eſt à elle à prononcer ſes décrets; c'eſt à nous à les ſuivre: alors nous pourons diſtinguer ce qui eſt permis d'avec ce qui ne l'eſt pas; rien ne nous paroîtra bon, que ce qui le ſera en effet: il n'en ſera plus comme à préſent, où tout paroît légitime par la ſeule raiſon qu'il eſt reçu; les mauvais Citoyens ne chercheront point à ſe ſauver dans la foule: alors les fondements de la République ſeront vraiment ſolides; & comme tous nos maux ne viennent que du combat qui eſt ſans ceſſe entre la majeſté & la liberté, on ne verra plus ces deux puiſſances s'efforcer de l'emporter l'une ſur l'autre: nos Rois reconnoîtront que le plus ferme appui de leur Trône, que leur gloire, leur proſpérité, leur avantage & leur repos ne conſiſtent que dans le maintien de la liberté & dans l'amour de leurs Peuples; & l'Ordre Equeſtre, délivré de toute crainte d'être opprimé par la ſouveraineté, fera autant de cas du reſpect & de la fidélité qu'il doit à ſes Rois, que des immunités qui lui ſont propres.

Les orages les plus violents, les vents les plus impétueux ne dérangent point le cours ordinaire des aſtres. De même, les révolu-

tions les plus dangereuſes ne ſauroient nuire à la Nation, ſi nous lui donnons un mouvement régulier & uniforme. Alors l'avantage du Public deviendroit celui de chaque Particulier; alors, unis d'intérêts, nous entrerions tous dans les mêmes vues; alors la droite raiſon, l'expérience, l'amour de la Patrie régleroient nos délibérations; & nous ne ſuivrions plus la fougue & l'emportement de nos paſſions, ſur leſquelles nous avons fondé juſqu'à préſent tout le ſyſtême de notre politique.

Il en doit être de notre République, comme de l'ame qui agit dans notre corps. Il nous a plu de ſuppoſer dans l'ame trois qualités, qui ſont l' entendement, la mémoire, & la volonté; mais quand ces trois facultés n'ont point de liaiſon entr'elles & ne s'étaient pas mutuellement, qu'elle n'eſt point la foîbleſſe de l'ame; & de quel ſecours eſt-elle au corps qu'elle doit animer?

La volonté peut agir dans l'homme de trois manieres: elle peut ne ſe propoſer que de mauvais deſſeins; & alors la liberté qui l'y détermine, eſt pernicieuſe: elle peut vouloir ce qui n'eſt pas poſſible; &, dans ce cas, la liberté eſt inutile, puiſqu'elle ne peut pas l'exécuter: elle peut ſe porter au bien; &, en cela ſeul, la liberté eſt avantageuſe, puiſqu'elle aide à ſatisfaire de juſtes deſirs. C'eſt auſſi l'unique uſage que nous devons faire de

notre liberté; & telle doit être ſon union avec nos volontés, que celles-ci ne s'en ſervent que pour le bonheur de l'Etat, qu'il leur importe de maintenir, & que la liberté ne ſe prête à nos volontés que pour augmenter ce bonheur qui doit rehauſſer ſa propre gloire.

Qu'eſt-ce que la liberté dans notre République? Une indépendance outrée, qui, prétendant pouvoir faire tout ce qu'elle veut, trouve en oppoſition le même droit dans chaque Sujet de la Société dont il eſt membre. Or ce pouvoir égal en tous, & que chacun peut envier à l'autre & enchaîner en effet, ce pouvoir ne ſubſiſte réellement dans aucun, & mérite moins le nom de liberté, que celui d'oppreſſion & de tirannie. La vraie liberté, c'eſt de pouvoir faire tout ce que les Loix permettent, & de ne pouvoir être contraint de faire ce qu'elles ne permettent point. C'eſt cette liberté qui fait la ſureté des Citoyens, & qui les empêche de ſe craindre les uns les autres; & c'eſt précíſément celle qu'on goûte dans les Monarchies; c'eſt elle qui en affermit la conſtitution, & qui fait auſſi la tranquilité du Prince qui les gouverne.

Comme l'eſſence de la liberté conſiſte en ce que je ſuis maître de moi-même & de mes opinions, il s'enſuit néceſſairement, que la rupture d'un Congrès m'ôtant la liberté, elle ne ſubſiſte plus que dans mon idée, & qu'a-

vec elle, & malgré elle, je ſuis plus malheureux que ſi j'étois né ſous une domination deſpotique; car, du-moins, le Souverain qui régneroit ſur moi, ſeroit intéreſſé à ma conſervation & à ma ſureté; au-lieu que, dans une République, je ne puis eſpérer d'elle aucun ſecours, puiſque, par la privation de l'autorité qui lui eſt propre & qui lui ôte le défaut d'intégrité, il ne lui reſte aucun moyen de me rendre heureux & tranquile.

Il faut être convaincu que la liberté ſe détruit par l'excès même des précautions que nous prenons pour la conſerver; que ſes charmes & ſa douceur ne ſont point faits pour qui en abuſe; qu'elle n'eſt utile & agréable, qu'autant qu'elle eſt conforme aux Loix; que le bon ordre ſeul peut la rendre inébranlable, & que chacun de nous ne peut ſe diſtinguer dans ſa profeſſion & y acquérir des biens ou de la gloire, qu'autant que s'y tenant attaché & rempliſſant ſes devoirs avec zêle, il n'aura en vue que le bien de la Patrie, au préjudice même de ſes intérêts particuliers.

Il eſt encore plus mal-aiſé de modérer l'excès de la liberté, que l'orgueil impérieux du Trône. Trop attentifs aux dangers que nous craignons de la part de nos Rois, nous n'appréhendons ni ne connoiſſons ceux où nous nous expoſons nous-mêmes; ſemblables à celui qui, évitant la rencontre d'un

ennemi qu'il croit ſupérieur en force ou en adreſſe, fuit aveuglément, ſans ſavoir où il va, & ſe jete dans un abîme, croyant trouver ſon ſalut dans ſa perte même.

La majeſté lute ſans ceſſe contre la liberté, pour la détruire; & la liberté veut ſecouer le joug de la majeſté qui la contraint; triſte incompatibilité que l'on ne peut preſque pas éviter dans un Gouvernement monarchique & démocratique tout enſemble, & dont les ſuites ordinaires ſont les diviſions, les confédérations, & ces guerres inteſtines où la force l'emporte ſur la juſtice, & où ſouvent la juſtice même eſt à craindre, par la violence qu'elle emploie pour ſe ſoutenir.

Toutes les Sociétés des Peuples ne s'étant formées que par la vertu & la valeur, & ne s'étant ſoutenues que par la juſtice, par l'union & par le bon ordre, elles ſe détruiſent néceſſairement par le luxe, par le déſordre, par la dépravation des mœurs. Cette vérité doit nous faire ſentir, avec douleur, que notre République a preſque déja atteint le triſte période de ſa décadence.

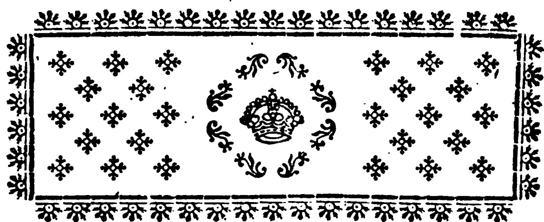
Dans la République Romaine, on n'exerçoit la Magiſtrature qu'après avoir ſervi dix ans dans les Légions; & comme on ne pouvoit être enrôlé qu'à dix-ſept ans, perſonne n'étoit admis à aucune charge, qu'il n'eût atteint la vingt-ſeptieme année de ſon âge.

Eh! comment un jeune homme peut-il opiner dans des matieres qu'il ne connoît point? Comment ſe comportera-t-il dans une commiſſion dont il ignore toutes les conſéquences, & dans laquelle il n'apperçoit que le frivole honneur qu'il en reçoit? ..... N'est-il pas étonnant que les Loix civiles ne permettent qu'à un certain âge, de diſpoſer de ſes biens, & qu'avant cet âge, on puiſſe décider des intérêts d'une République? Un mineur qui ne peut ſe conduire lui-même, poura donc gouverner toute une Nation; & celui qui eſt encore en tutelle, ſera jugé capable d'être le tuteur d'un Peuple? ..... Il faudra donc, pour régir un Etat, moins de lumieres, moins d'expériences, de capacité, que pour adminiſtrer un revenu médiocre? Qui ne voit les triſtes ſuites d'un pareil Gouvernement?

La capitation eſt le plus conſidérable de nos Impôts; mais j'avoue naturellement, que je l'abolirois, ſi j'en étois le maître. Il m'a toujours paru que des Chrétiens devroient en être exemts; & certes, convient-il qu'un miſérable qui meurt de faim, rachete ſa tête, par la perte de ſa vie qu'on lui abrége inſenſiblement?

Fin des penſées choiſies de Stanislas.

L'ESPRIT DE FREDERIC.



INTRODUCTION PRÉLIMINAIRE.

FREDERIC II, Roi de Prusse & Electeur de Brandebourg, né, comme l'Empereur Julien, avec le génie & tous les talents qui forment les Héros, les Philosophes & les Savants, a passé, comme lui, ses premieres années dans le commerce assidu des Muses & de la Philosophie ; comme lui, il s'est proposé pour modele Marc-Aurele-Antonin, qu'il a étudié avec le même zêle, mais qu'il imite avec plus de succès ; Fréderic, en un mot, réunit supérieurement en lui seul l'esprit

& la délicateſſe, l'activité & l'intrépidité de Julien, avec la modération & la ſageſſe, les principes & la pratique des vertus héroïques de Marc-Aurele.

L'Europe a admiré ſes exploits, ſans en être étonnée; elle les avoit prévus: elle ſavoit, depuis long-tems, qu'il ſeroit l'ame & la main de toutes ſes entrepriſes; qu'il les concerteroit en Sage qui prévoit & analiſe tous les événements, & qu'il triompheroit en Héros qui, ſans rien eſpérer ni rien craindre des caprices de la fortune, ſait unir, en toute occaſion, l'exemple le plus promt aux leçons les plus réfléchies, & faire ſervir au ſuccès de ſes armes les revers mêmes qu'elles eſſuient. Quel Prince a jamais donné plus de réalité à la réputation qui l'annonçoit, & plus de ſolidité à une eſtime ſi univerſelle? Mais quelque célébrité que lui ait acquis ſon génie militaire, c'eſt à des titres plus ſublimes encore que celui d'exceller

dans l'art de la guerre, & d'en dicter en vers harmonieux la profonde théorie, que Fréderic a mérité les surnoms de *Grand* & de *Salomon du Nord*. C'est sur des maximes & des actions bien plus dignes de l'humanité & de la Philosophie, qu'il a établi les fondements de son regne & de sa gloire.

Avant que d'être Roi, son cœur lui avoit appris à régner: le desir d'être homme sur le Trône, de former des hommes & de les rendre heureux, étoit dès-lors son unique passion; & c'est à la satisfaire, qu'il a toujours dévoué ses talents, ses lumieres, sa politique, ses loisirs même & son amour pour les Muses. Il étoit encore jeune, lorsque, pour se former lui-même à la sagesse, à la vertu & au grand art du Gouvernement, il composa l'Anti-Machiavel: Ouvrage immortel, où, en ne pensant donner des leçons qu'à lui seul, il en a dicté d'inestimables à tous les Rois, & les plus capables

d'influer généralement ſur le bonheur des hommes. Les principes de Machiavel n' inſpirent aux Princes que l' abus du pouvoir ſouverain & le funeſte plaiſir de ſe livrer indifféremment à toutes leurs paſſions; ceux de Fréderic ne tendent, au-contraire, qu'à les rendre ce qu'ils doivent être en effet, les *images vivantes de la Divinité*, & à les faire régner eſſentiellement ſur leurs Sujets, par la juſtice & la magnanimité, la bonté & la prudence.

La Philoſophie monta avec lui ſur le Trône; & bientôt il donna l'exemple des vertus dont il avoit publié les maximes. Après avoir aſſuré la tranquilité de ſes Etats, en rendant ſes Peuples reſpectables, par leur valeur, leur diſcipline & leur intrépidité dans les combats, il ne s'occupa plus que de l'exécution de ſes projets pour leur félicité civile. Pénétré de ce principe, que *le dépôt le plus précieux que le Ciel ait confié aux Princes, c'eſt la vie de leurs Sujets,*

& que la justice elle-même doit être unie à la clémence, l'un des premiers objets de ses soins a été la réforme des Loix de son Royaume, & particuliérement des Loix pénales. Le Code nouveau qui porte son nom, abolit celles qu'il n'a pu concilier avec l'humanité ; entr' autres, les questions que l'on fesoit subir aux accusés ; & rien n'égale sa vigilance à empêcher que les Juges ne s'arrêtent plus à la lettre de ses Loix qu'à leur esprit. A l'exemple de Julien, il ne permet point qu'aucun Arrêt soit exécuté, qu'il ne l'ait lu auparavant ; & le plus souvent, il ne le confirme, qu'après l'avoir mitigé. C'est ainsi que ce Prince Philosophe se fait un plaisir délicat de pratiquer le conseil qu'il a donné de *n'infliger des peines qu'au-dessous de l'offensé.* S'il est des occasions où les Loix sont séveres, jamais du-moins elles ne sont cruelles : sa sagesse les a dictées contre les coupables ; &

ſa clémence les a modérées pour les hommes.

En même tems qu'il ſignaloit ſa Philoſophie par ces actes eſſentiels d'humanité, il encourageoit les Arts, il favoriſoit le Commerce, il excitoit l'induſtrie, il établiſſoit des Manufactures; &, par ces moyens ſi doux de faire proſpérer un État & de le rendre floriſſant, avec quel ſuccès n'a-t-il pas augmenté les forces de ſes Sujets, en leur procurant l'abondance? Nous n'entrerons, à cet égard, dans aucun détail particulier, & d'autant moins que perſonne n'ignore les grandes choſes que le Roi de Pruſſe a faites & fait tous les jours pour le bonheur de ſes Peuples, dont il a la gloire qu'il ambitionnoit, d'être le Légiſlateur, le Bienfaiteur & le Pere.

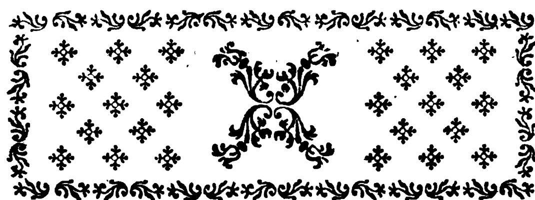
Au milieu de ces occupations ſi importantes, Fréderic, ami fidele des Lettres & des Sciences, n'a point ceſſé de les cultiver ni de les honorer

dans la perſonne des Savants; &, dans ſes principes mêmes, il ſe ſeroit cru moins heureux & moins digne de la Couronne, s'il n'eût pas partagé avec elles les moments qu'il déroboit aux affaires politiques. Jamais moments dérobés furent-ils employés plus utilement? Jamais loiſirs auſſi courts ont-ils donné naiſſance à tant d'Ouvrages?

C'eſt dans ces inſtants précieux, que le Roi de Pruſſe a compoſé les Annales de ſon auguſte Maiſon, & que, tantôt en proſe élégante, tantôt dans le ſtile brillant des Muſes, il a traité, avec autant de lumieres, de préciſion & de philoſophie, que d'érudition & de délicateſſe, les points les plus eſſentiels d'une ſage Politique, les Loix, les principes des mœurs, les erreurs de l'eſprit humain, les paſſions, le ſentiment, les vices & les ridicules de ſon ſiecle. La Philoſophie ne s'eſt jamais exprimée avec plus d'eſprit & d'urbanité, que

dans les Ouvrages de ce grand Prince ; & notre langue femble avoir acquis un nouveau degré de gloire fur toutes les autres, par le choix qu'il a fait d'elle, pour fervir d'organe à fes fentiments, à fes penfées & à fes maximes. Celles que nous raffemblons aujourd'hui fous le titre d'ESPRIT DU ROI DE PRUSSE, prouveront, avec plus d'énergie que tout ce que nous pourions encore ajouter à fon portrait, fa parfaite reffemblance avec fes modeles.





L'ESPRIT DE FREDERIC.

DES ROIS.

La véritable politique des Rois consiste à surpasser leurs Sujets en vertu, afin qu'ils ne se voient pas obligés de condamner en d'autres ce qu'ils autorisent en leur personne. Des actions brillantes ne suffisent point pour établir leur réputation; il faut des actions qui tendent au bonheur du Genre-humain.

Les Souverains sont obligés de guérir le Public de la fausse idée dans laquelle on se trouve sur la politique, qui ne doit être que le systême de la sagesse; mais que l'on soupçonne communément d'être le bréviaire de

la fourberie. C'eſt à eux de bannir les ſubtilités & la mauvaiſe foi des Traités, & de rendre la vigueur à l'honnêteté & à la candeur.... " S'il n'y avoit plus d'honneur & „ de vertu dans le monde, diſoit Charles-le-„ Sage, ce ſeroit chez les Princes qu'on en „ devroit retrouver les traces.

Un Roi que la juſtice conduit, a l'Univers pour ſon Temple ; & les gens de bien en ſont les Prêtres & les Sacrificateurs.

Un Prince, ſi j'oſe le dire, eſt comme le ciel qui répand chaque jour ſes roſées & ſes pluies, & qui en a toujours un fond inépuiſable, deſtiné à la fertilité de la terre.

Les bons Princes regardent le pouvoir qu'ils ont ſur la vie de leurs Sujets, comme le poids le plus peſant de leur Couronne. Ils ſavent qu'ils ſont hommes comme ceux qu'ils doivent juger ; ils ſavent que d'autres injuſtices peuvent ſe réparer, mais qu'un arrêt de mort précipité, eſt un mal irréparable. Ils ne ſe portent à la ſévérité, que pour éviter une rigueur plus fâcheuſe. Il ſeroit cependant à ſouhaiter, pour le bonheur du monde, que les Princes fuſſent bons, ſans être cependant trop indulgents, afin que la bonté fût en eux toujours une vertu, & jamais une foibleſſe.

Je voudrois qu'un Prince ne ſongeât qu'à rendre ſon Peuple heureux. Un Peuple heu-

reux craint plus de perdre son Prince, qui est en même tems son bienfaiteur, que ce Souverain même ne peut appréhender pour la diminution de sa puissance.

Les Souverains qui regardent leurs Sujets comme leurs esclaves, les hasardent sans pitié, & les voient périr sans regret; mais les Princes qui considerent les hommes comme leurs égaux, & qui envisagent le Peuple comme le corps dont ils sont l'ame, sont économes du sang de leurs Sujets.

Heureux sont les Princes dont les oreilles aiment à entendre la vérité, lors même qu'elle est prodiguée par des bouches indiscretes! Mais c'est un effort de vertu, dont peu d'hommes sont capables.

C'est la justice qui doit faire le principal objet d'un Prince; c'est le bien des Peuples qu'il gouverne, qu'il doit préferer à tout autre intérêt. Le Souverain, bien-loin d'être le maître absolu des Peuples qui sont sous sa domination, n'en est que le premier Magistrat.

Le Roi qui a assez de santé, des organes en même tems assez vigoureux & assez déliés, pour soutenir le pénible travail du Cabinet, manque à son devoir s'il se donne un premier Ministre; mais je crois qu'un Prince qui n'a pas ces dons de la nature, se manque à lui-même & à son Peuple, s'il n'emploie

pas tout ce qu'il a de raison à choisir un homme sage, qui porte le fardeau dont le poids seroit trop fort pour son Maître. Tout homme n'a pas les talents; mais tout homme, s'il veut, aura assez de discernement pour les reconnoître dans autrui & pour en faire usage. La science la plus universelle des hommes, est de distinguer assez vîte la portée du génie des autres. On ne voit que foibles Artistes qui jugent très-bien les plus grands Maîtres. Les moindres Soldats connoissent tout ce que valent leurs Officiers; les plus grands Ministres sont appréciés par leurs Commis. Un Roi seroit donc bien-aveugle, s'il ne distinguoit pas le génie de ceux qu'il emploie. Il n'est pas si facile de connoître tout-d'un-coup l'étendue de leur probité. Un ignorant ne peut cacher son ignorance; mais un cœur faux peut en imposer long-tems à un Roi qu'il a tant d'intérêt de tromper, & qu'il assiége par ses artifices.

Il me semble qu'un Prince ne sauroit assez récompenser la fidélité de ceux qui le servent avec zêle. Il y a un certain sentiment de justice en nous, qui nous pousse à la reconnoissance, & qu'il faut suivre; mais, d'ailleurs, les intérêts des Grands demandent absolument qu'ils récompensent avec autant de générosité, qu'ils punissent avec clémence: car les Ministres qui s'apperçoivent que la vertu sera

l'instrument de leur fortune, n'auront point assurément recours au crime, & ils préféreront naturellement les bienfaits de leur Maître aux corruptions étrangeres. La voie de la justice & la sagesse du monde s'accordent parfaitement sur ce sujet; & il est aussi imprudent que dur, de mettre, faute de récompense & de générosité, l'attachement des Ministres à une dangereuse épreuve.

Les Princes qui raisonnent profondément, connoissent les hommes. Ils savent qu'ils sont tous marqués au coin de l'humanité; qu'il n'y a rien de parfait dans ce monde; que les grandes qualités sont, pour ainsi dire, mises en équilibre par de grands défauts, & que l'homme de génie doit tirer parti de tout. C'est pourquoi, à moins de prévarication, ils conservent leurs Ministres avec leurs bonnes & mauvaises qualités; & ils préferent ceux qu'ils ont approfondis, aux nouveaux qu'ils pouroient avoir; à-peu-près comme d'habiles Musiciens, qui aiment mieux jouer avec des instruments dont ils connoissent le fort & le foible, qu'avec de nouveaux, dont la bonté leur est inconnue.

Un Prince a besoin de l'amitié du Peuple, faute de quoi il n'a point de ressource dans l'adversité. Et que l'on ne m'objecte point le commun proverbe qui dit: De faire fond sur le Peuple, c'est bâtir sur la boue; car

cela n'eſt vrai qu'à l'égard du Citoyen parti culier, qui s'attend que le Peuple le protégera contre l'oppreſſion de ſes ennemis, ou le tirera des mains des Magiſtrats, en quoi il pouroit ſouvent ſe trouver déçu: mais lorſque c'eſt un Prince qui ſait commander & qui ne manque pas de cœur dans l'adverſité, ni de ce qu'il faut pour entretenir l'eſprit du Peuple, il ne ſe trouvera jamais mal d'avoir fait fond ſur ſon affection.

Un grand Prince doit prendre ſur lui la conduite de ſes Troupes: ſon Armée eſt ſa réſidence; ſon intérêt, ſon devoir, ſa gloire, tout l'y engage. Comme il eſt chef de la juſtice diſtributive, il eſt également défenſeur de ſes Peuples; c'eſt un des objets le plus important de ſon miniſtere: il ne doit, par cette raiſon, le confier qu'à lui-même. Sa préſence met fin, d'ailleurs, à la méſintelligence des Généraux, ſi funeſte aux Armées, & ſi préjudiciable aux intérêts du Maître; elle met plus d'ordre pour ce qui regarde les magaſins, les munitions & les proviſions de guerre, ſans leſquelles un Céſar, à la tête de cent mille combatants, ne fera jamais rien. Comme c'eſt le Prince qui fait livrer les batailles, il ſemble que ce ſeroit auſſi à lui d'en diriger l'exécution, & de communiquer, par ſa préſence, l'eſprit de valeur & d'aſſurance à ſes Troupes: il n'eſt à leur tête, que pour

donner

donner l'exemple. Si le Prince n'a ni l'eſprit, ni l'expérience, ni le courage néceſſaire pour commander ſes Troupes, ne ſe trouve-t-il pas toujours des Généraux entendus dans une Armée? Le Prince n'a qu'à ſuivre leurs conſeils; la guerre s'en fera toujours mieux que lorſque le Général eſt ſous la tutelle du Miniſtere qui, n'étant point à l'Armée, eſt hors de portée de juger des choſes, & qui met ſouvent le plus habile Général hors d'état de donner des marques de ſa capacité.

Un Prince ne remplit que la moitié de ſa vocation, s'il ne s'applique qu'au métier de la guerre. Il eſt évidemment faux qu'il ne doit être que Soldat Les Princes ſont Juges & Généraux. Le Prince de Machiavel eſt comme les Dieux d'Homere, que l'on dépeignoit robuſtes & puiſſants, mais jamais équitables. Louis Sforce avoit raiſon de n'être que guerrier, parce qu'il n'étoit qu'un uſurpateur.

Combien n'eſt point déplorable la ſituation des Peuples, lorſqu'ils ont tout à craindre de l'abus du pouvoir ſouverain, lorſque leurs biens ſont en proie à l'avarice du Prince, leur liberté à ſes caprices, leur repos à ſon ambition, leur ſureté à ſa perfidie, & leur vie à ſes cruautés! C'eſt-là le tableau tragique d'un Etat où régneroit un Prince comme Machiavel prétend le former.

Les inondations qui ravagent des contrées, le feu du tonnerre qui réduit des Villes en cendres, le poison de la peste qui désole des Provinces, ne sont pas aussi funestes au monde, que la dangereuse morale & les passions effrénées des Rois. Les fléaux célestes ne durent qu'un tems; ils ne ravagent que quelques Contrées; & ces pertes, quoique douloureuses, se réparent: mais les crimes des Rois font soufrir bien long-tems des Peuples entiers.

En vertu de quoi un homme peut-il former le dessein d'élever sa puissance sur la misere & sur la destruction des autres hommes? Et comment peut-il croire qu'il se rendra illustre, en ne fesant que des malheureux? Les nouvelles conquêtes d'un Souverain ne rendent pas les Etats qu'il possédoit déja, plus opulents: ses Peuples n'en profitent point; & il s'abuse, s'il s'imagine qu'il deviendra plus heureux. Ce n'est point la grandeur du Pays qu'il gouverne, qui lui donne de la gloire: ce ne seront pas quelques lieues de plus de terrein, qui le rendront illustre; sans quoi, ceux qui possedent le plus d'arpents, devroient être les plus estimés.

Un Prince ambitieux est plus malheureux qu'un particulier; car sa folie étant proportionée à sa grandeur, n'en est que plus vague, plus indocile, plus insatiable. Si les

honneurs, ſi la grandeur ſervent d'aliment à la paſſion des Particuliers, des provinces & des Royaumes nouriſſent l'ambition des Monarques; & comme il eſt plus facile d'obtenir des emplois, que de conquérir des Royaumes, les Particuliers peuvent encore plutôt ſe ſatisfaire que les Princes.

Maintenir le gouvernement civil avec vigueur, & laiſſer à chacun la liberté de conſcience; être toujours Roi & ne jamais faire le Prêtre, c'eſt le ſûr moyen de prêſerver ſon Etat des tempêtes que l'eſprit dogmatique des Théologiens cherche ſouvent à exciter. Les querelles de parti ne ſont que des étincelles paſſageres, quand le Souverain ne s'en mêle pas; & elles deviennent des embraſements, lorſqu'il leur donne du poids.

Il n'eſt aucun ſoin plus digne d'un Légiſlateur, que celui de l'éducation de la jeuneſſe. Dans un âge encore tendre, ces jeunes plantes ſont ſuſceptibles de toutes ſortes d'impreſſions. Si on leur inſpire l'amour de la vertu & de la Patrie, ils deviennent de bons Citoyens; & les bons Citoyens ſont les derniers remparts des Empires. Si les Princes méritent nos louanges en gouvernant leurs Peuples avec juſtice, ils enlevent notre amour en étendant leurs ſoins juſqu'à la poſtérité.

Je ne veux interdire aux Princes aucun

plaisir honnête; mais le soin de bien gouverner, de rendre son Etat florissant; de protéger, de voir le succès des Arts, est, sans doute, le plus grand plaisir; & malheureux le Prince à qui il en faut d'autres!

Chez les Princes vicieux, la flaterie est un poison mortel, qui multiplie les semences de leur corruption; chez les Princes de mérite, la flaterie est comme une rouille qui s'attache à leur gloire & qui en diminue l'éclat: mais il est plus juste, ce me semble, de plaindre les Rois que l'on nourit d'encens comme les Dieux, que de les condamner. Ce sont les flateurs, & plus qu'eux encore, les calomniateurs, qui méritent la condamnation & la haine du Public, de même que tous ceux qui sont assez ennemis des Princes, pour leur déguiser la vérité. Au-reste, que l'on distingue la flaterie de la louange. Trajan étoit encouragé à la vertu par le panégirique de Pline. Tibere étoit confirmé dans le vice par les flateries des Sénateurs.

Les Princes insensibles à leur réputation, n'ont été que des indolents ou des voluptueux, abandonnés à la molesse: c'étoient des masses d'une matiere vile, qu'aucune vertu n'animoit. Des tirans, il est vrai, ont aimé la louange; mais c'étoit en eux une vanité odieuse, un vice de plus: ils vouloient l'estime, en méritant l'oprobre.

Le public eſt curieux : c'eſt un animal qui voit tout, qui entend tout, & qui divulgue tout. Si la curioſité de ce Public examine la conduite des Particuliers, c'eſt pour divertir ſon oiſiveté ; mais lorſqu'il juge du caractere des Princes, c'eſt pour ſon propre intérêt : auſſi les Princes ſont-ils expoſés plus que tous les autres hommes, aux jugements du monde. Ils ſont comme les aſtres que les Aſtronomes obſervent. La Cour fait chaque jour ſes remarques ; un coup d'œil, un regard, un geſte les trahit ; & les Peuples ſe raprochent d'eux par des conjectures. En un mot, auſſi peu que le ſoleil peut couvrir ſes taches, auſſi peu les grands Princes peuvent-ils cacher leurs vices. Quand même le maſque de la diſſimulation couvriroit, pour un tems, la difformité naturelle d'un Prince, il ne peut garder ce maſque continuellement : il le leve quelquefois, ne fût-ce que pour reſpirer ; & une occaſion ſeule ſuffit pour contenter les curieux.

Il y a des néceſſités fâcheuſes, où un Prince ne ſauroit s'empêcher de rompre ſes traités & ſes alliances ; mais il doit s'en ſéparer en honnête-homme, en avertiſſant ſes alliés à tems, & ſur-tout n'en venir jamais à ces extrémités, ſans que le ſalut de ſes Peuples & une grande néceſſité l'y obligent.

Les fauſſes marques d'eſtime & d'amitié

semblent permises en politique, mais elles ne le sont guere en morale ; & à le bien examiner, la réputation de fourbe est aussi flétrissante pour le Prince même, que désavantageuse à ses intérêts.

En politique, on devroit faire un recueil de toutes les fautes que les Princes ont faites par précipitation, pour l'usage de ceux qui veulent faire des traités ou des alliances. Le tems qu'il leur faudroit pour le lire, leur donneroit celui de faire des réflexions, qui ne sauroient que leur être salutaires.

Il ne faut pas abuser de la ruse & de la finesse. Il en est comme des épiceries, dont l'usage trop fréquent dans les ragoûts, émousse le goût, & leur fait perdre à la fin ce piquant qu'un palais qui s'y accoutume, ne sent plus. La probité au-contraire est pour tous les tems; elle est semblable à ces aliments simples & naturels, qui conviennent à tous les tempéraments, & qui rendent le corps robuste, sans l'échaufer. Un Prince, dont la candeur sera connue, se conciliera infailliblement la confiance de l'Europe: il sera heureux sans fourberie, & puissant par sa seule vertu.

Les Princes prudents ont ordinairement donné la préférence à ceux chez qui les qualités du cœur prévaloient, pour les employer dans l'intérieur de leur Pays: ils leur ont préféré au-contraire ceux qui avoient

plus de souplesse, pour s'en servir dans des négociations.

Les Ministres des Princes aux Cours Etrangeres, sont des espions privilégiés, qui veillent sur la conduite des Souverains chez lesquels ils sont envoyés. Ils doivent pénétrer leurs desseins, approfondir leurs démarches, & prévoir leurs actions, afin d'en informer leurs Maîtres à tems.

Les Rois honorent l'humanité, lorsqu'ils distinguent & récompensent ceux qui lui font le plus d'honneur, & qu'ils encouragent ces esprits supérieurs, qui s'emploient à perfectionner nos connoîssances, & qui se dévouent au culte de la vérité.

Je soutiens qu'un Prince, pour faire de grandes choses, doit passer pour libéral, & qu'il doit l'être. Je ne connois point de Héros qui ne l'ait été. Afficher l'avarice, c'est dire aux hommes: N'attendez rien de moi; je paierai toujours mal vos services: c'est éteindre l'ardeur que tout Sujet a naturellement de servir son Prince. Le Cardinal de Retz a raison, quand il dit que, „ dans les grandes affaires, il ne faut jamais „ regarder à l'argent. „ Que le Souverain se mette donc en état d'en avoir beaucoup à propos, en favorisant le commerce & l'industrie de ses Sujets, afin qu'il puisse en dépenser beaucoup à propos; il sera aimé & estimé.

Un Prince avare eſt pour ſes Peuples, comme un Médecin qui laiſſe étouſer un malade dans ſon ſang: le prodigue eſt comme celui qui le tue à force de le ſaigner.

Le faſte de la Souveraineté eſt dangereux, quand le pouvoir de la Souveraineté manque. On ruine ſouvent ſa maiſon, pour en ſoutenir trop la grandeur. Avoir une eſpece d'armée, quand on ne doit avoir qu'une foîble garde; entretenir une garde, quand on doit s'en tenir à des domeſtiques, ce n'eſt point là de l'ambition, ce n'eſt que de la vanité; & cette vanité conduit bientôt à l'indigence.

Cicéron diſoit à Céſar: „ Vous n'avez „ rien de plus grand dans votre fortune, que „ le pouvoir de ſauver tant de Citoyens; „ ni de plus digne de votre bonté, que la „ volonté de le faire. Il faudroit donc que les peines qu'un Prince inflige, fuſſent toujours au-deſſous de l'offenſe, & que les récompenſes qu'il donne, fuſſent toujours au-deſſus du ſervice.

Vous, Juges des humains, vous nés Dieux de la terre,
Oppreſſeurs orgueilleux de ce triſte Univers,
Si vos bras menaçants ſont armés du tonnerre,
Si vous tenez captifs ces Peuples dans vos fers,
Modérez la rigueur de vos droits arbitraires.
Ces humains ſont vos fils, & vous êtes leurs Peres.
Ces glaives enfoncés dans leur malheureux flanc,
Sont teints de votre propre ſang.

Tel qu'un Pasteur prudent, à son devoir fidele,
Défend & garantit son troupeau bien-aimé
Contre la dent du loup & la griffe cruelle
Du lion par la faim au carnage animé;
Quand le tiran des bois s'échape & prend la fuite,
Son troupeau se repose & paît sous sa conduite:
Et s'il trait ses brebis, s'il les tond dans ses bras,
Sa main ne les égorge pas.

Tel est pour ses Sujets un tendre & bon Monarque.
Humain dans ses conseils, humain dans ses projets,
Il allonge pour eux la trame de la Parque;
Il compte tous ses jours par autant de bienfaits;
Ce n'est point de leur sang qu'il achete la gloire,
Il laisse à ses vertus à faire son histoire:
Et tels furent jadis, Titus, Marc-Antonin,
Les délices du Genre-humain.

DES LOIX.

LEs Peuples auroient lieu d'être satisfaits, si les Législateurs se mettoient, à leur égard, dans les mêmes dispositions d'esprit où étoient ces Peres de famille, qui donnerent les premieres Loix. Ils aimoient leurs enfants: les maximes qu'ils leur prescrivoient, n'avoient pour objets que le bonheur de leur famille.

Peu de Loix sages rendent un Peuple heureux; beaucoup de Loix embarassent la Jurisprudence. Par la raison qu'un bon Mé-

decin ne ſurcharge pas ſes malades de remedes, le Législateur habile ne ſurcharge pas le Public de Loix ſuperflues; trop de médecines ſe nuiſent & empêchent réciproquement leurs effets; trop de Loix deviennent un dédale, où les Juriſconſultes & la juſtice s'égarent.

Les Juges ont deux piéges à craindre; celui de la corruption & celui de l'erreur: leur conſcience doit les garantir des premiers; & les Législateurs, du ſecond. Des Loix claires, qui ne donnent pas lieu à des interprétations, y ſont un premier remede; & la ſimplicité des plaidoyers, le ſecond. Quel abus de l'éloquence, que de ſe ſervir de ſon enchantement pour énerver les Loix les plus ſages!

La chicane ne ſe nourit, pour l'ordinaire, que de ſucceſſions & de contrats; & par cette raiſon, les Loix qui roulent ſur ces articles, ont beſoin de la plus grande clarté. Si l'on s'occupe à vétiller ſur les termes, en compoſant des ouvrages d'eſprit frivoles; à combien plus forte raiſon les termes de la Loi méritent-ils d'être peſés ſcrupuleuſement?

L'édit contre les duels eſt très-juſte, très-équitable, très-bien fait; mais il n'amene point au but que les Princes ſe ſont propoſé en le publiant. Des préjugés plus anciens que cet Edit, l'emportent ſur lui de haute lute; & il ſemble que le public, rempli de fauſſes opi-

nions, soit convenu tacitement de n'y point obéir.

Si tous les Princes de l'Europe n'assemblent pas un Congrès, & ne conviennent pas entr'eux d'attacher un déshonneur à ceux qui malgré leurs ordonnances, tentent de s'égorger dans ces combats singuliers; si, dis-je, ils ne conviennent pas de refuser tout asile à cette espece de meurtriers, & de punir sévérement ceux qui insulteront leurs pareils, soit en paroles, soit par écrit, ou par des voies de fait, il n'y aura point de fin aux duels.

Je ne vois rien d'impossible à ce que des Particuliers soumettent leurs querelles à la décision des Juges, de même qu'ils y soumettent les différends qui décident de leurs fortunes. Et par quelle raison les Princes n'assembleroient-ils pas un Congrès pour le bien de l'humanité, après en avoir fait tenir tant d'infructueux sur des sujets de moindre importance? J'en reviens-là; & j'ose assurer que c'est le seul moyen d'abolir en Europe ce point d'honneur mal placé, qui a coûté la vie à tant d'honnêtes gens, dont la Patrie pouvoit s'attendre aux plus grands services.

N'y a-t-il pas quelque chose de bien-dur dans la façon dont nous punissons les avortements? A Dieu ne plaise que j'excuse l'action affreuse de ces Médées, qui, cruelles à elles-mêmes & à la voix du sang, étoufent

la race future, si j'ose ainsi m'exprimer, sans lui laisser le tems de voir le jour! Mais que le Lecteur se dépouille de tous les préjugés de la coutume, & qu'il daigne prêter quelqu'attention aux réflexions que je vais lui présenter.

Les Loix n'attachent-elles pas un degré d'infamie aux couches clandestines? Une fille née avec un tempérament trop tendre, trompée par les promesses d'un débauché, ne se trouve-t-elle pas, par les suites de sa crédulité, dans le cas d'opter entre la perte de son honneur ou celle du fruit malheureux qu'elle a conçu? N'est-ce pas la faute des Loix, de la mettre dans une situation aussi violente? & la sévérité des Juges ne prive-t-elle pas l'Etat de deux Sujets à la fois, de l'avorton qui a péri, & de la mere qui pouroit réparer abondament cette perte, par une propagation légitime? On dit à cela, qu'il y a des Maisons d'enfants trouvés. Je sais qu'elles sauvent la vie à une infinité de bâtards; mais ne vaudroit-il pas mieux trancher le mal par ses racines, & conserver tant de pauvres créatures qui périssent misérablement en abolissant les flétrissures attachées aux suites d'un amour imprudent & volage?

Qu'on me le pardonne, si je me récrie contre la question. J'ose prendre le parti de l'humanité contre un usage honteux à des

Chrétiens & à des Peuples policés, & j'ose ajouter, contre un usage aussi cruel qu'inutile. Quintilien, le plus sage & le plus éloquent des Rhéteurs, dit, en traitant de la question, que c'est une affaire de tempérament. Un scélérat vigoureux nie le fait; un innocent, d'une complexion foîble, l'avoue. Un homme est accusé; il y a des indices: le Juge est dans l'incertitude; il veut s'éclaircir: ce malheureux est mis à la question. S'il est innocent, quelle barbarie de lui faire soufrir le martire! Si la force des tourments l'oblige à déposer contre lui-même, quelle inhumanité épouvantable, que d'exposer aux plus violentes douleurs & de condamner à la mort un Citoyen vertueux, contre lequel il n'y a que des soupçons! Il vaudroit mieux pardonner à vingt coupables, que de sacrifier un innocent. Si les Loix se doivent établir pour le bien des Peuples, faut-il qu'on en tolere de pareilles, qui mettent les Juges dans le cas de commettre méthodiquement des actions criantes, qui révoltent l'humanité?

Il y a l'infini entre le destin d'un riche & d'un misérable: l'un regorge de biens & nage dans le superflu; l'autre, abandonné de la fortune, manque même du nécessaire. Qu'un malheureux dérobe pour vivre, quelques pistoles, une montre d'or, ou de pareilles bagatelles à un homme que sa magnificen-

ce empêche de s'appercevoir de cette perte; faut-il que ce misérable soit dévoué à la mort? L'humanité n'exige-t-elle pas qu'on adoucisse cette extrême rigueur? Il paroît bien que les riches ont fait cette loi. Les pauvres ne seroient-ils pas en droit de dire: „ Que n'a-t-on de la commisération de no„ tre état déplorable? Si vous étiez chari„ tables, si vous étiez humains, vous nous „ secoureriez dans nos miseres, & nous ne „ vous vôlerions pas. Parlez: Est-il juste „ que toutes les félicités de ce monde soient „ pour vous, & que toutes les infortunes „ nous accablent?

Les Loix qui regardent les débiteurs, sont, sans contredit, celles qui exigent le plus de circonspection & de prudence de la part de ceux qui les publient. Si ces Loix favorisent les créanciers, la condition des débiteurs devient trop dure: un malheureux hasard peut ruiner à jamais leur fortune. Si au-contraire cette Loi leur est avantageuse, elle altere la confiance publique, en infirmant des contrats qui sont fondés sur la bonne foi. Ce juste milieu, qui en maintenant la validité des contrats, n'opprime pas les débiteurs insolvables, me paroît la pierre philosophale de la Jurisprudence.

DE LA RELIGION.

IL n'y a aucune Religion qui, sur le sujet de la morale, s'écarte beaucoup des autres; ainsi elles peuvent être toutes égales au Gouvernement. Qu'un chacun soit bon Citoyen, c'est tout ce qu'on lui demande. Le faux zéle est un tiran qui dépeuple les Provinces; la tolérance est une tendre mere qui les soigne & les fait fleurir.

L'erreur & la superstition semblent être le partage de l'humanité. Tous les Peuples ont eu la même pente pour l'idolâtrie; & comme ils ont tous à peu-près les mêmes passions, les effets n'ont pas manqué d'y répondre. La crainte donna le jour à la crédulité, & l'amour-propre intéressa bientôt le Ciel au destin des hommes. De-là naquirent tous ces cultes différents, qui n'étoient, à proprement parler, que des soumissions modifiées en cent façons extravagantes, pour appaiser la colere céleste, dont on redoutoit les effets. La raison humaine, altérée & abrutie par la terreur que toutes sortes de calamités lui inspiroient, ne savoient à qui s'en prendre pour se rassurer contre ses craintes; & comme les malades ont recours à tous les remedes, pour essayer s'ils n'en trouvent point un qui les guérisse;

le Genre-humain suppofa, dans son aveuglement, une essence divine & une vertu secourable dans tous les objets de la nature, depuis les plus sublimes jusqu'aux plus abjects. Tout fut adoré: l'encens fuma pour des champignons; le crocodile eut des Autels: les statues des grands hommes, qui, les premiers, avoient gouverné des Nations, eurent des Temples & des Sacrificateurs; & dans les tems où des afflictions générales désoloient un Pays, la superstition redoubloit.

Le luxe s'introduisit dans la Religion, lorsque les richesses augmenterent. Anciennement les Peuples tenoient qu'il n'étoit pas convenable de placer leurs Dieux dans des Temples bâtis des mains des hommes, & ils les adoroient dans leurs bois sacrés; mais à mesure que les mœurs s'adoucirent, leurs Dieux vinrent habiter les Villes.

Les Prêtres des anciens tems étoient plus artificieux & plus fourbes que le Peuple. Outre leur Sacerdoce, ils exerçoient une triple charlatanerie, ils frabriquoient des oracles, & se mêloient de l'Astrologie & de la Médecine; il ne faloit pas tant de ruses pour abuser ce Peuple imbécile & grossier: aussi fut-il bien-difficile de détruire une Religion avérée par tant de superstitions dans les esprits.

Ceux qui réfléchissent peu, s'étonnent que les Peuples aient soufert, avec tant de pa-

tience, l'opreſſion des Souverains Eccléſiaſtiques; qu'ils aient enduré d'un front proſterné, conſacré à l'Autel, ce qu'ils ne ſoufriroient pas d'une front couronné de lauriers. Pour moi je penſe que la Religion a beaucoup contribué à retenir les Peuples ſous le joug. Un mauvais Pape étoit haï; mais ſon caractere étoit révéré: le reſpect attaché à ſa place, alloit juſqu'à ſa perſonne. Il eſt venu cent fois dans l'eſprit des nouveaux Romains, de changer de Maître; mais il portoit entre ſes mains une arme ſacrée, qui les arrêtoit. On s'eſt révolté quelquefois contre les Papes, mais il n'y a jamais eu dans Rome, ſoumiſe à la tiare, la centieme partie des révolutions de Rome païenne: tant les mœurs des hommes peuvent changer!

Si on veut réduire les cauſes des progrès de la Religion réformée à des Principes ſimples, en verra qu'en Allemagne, ce fut l'ouvrage de l'intérêt; en Angleterre, celui de l'amour; & en France, celui de la nouveauté. Il ne faut pas croire que Luther & Calvin fuſſent des génies ſupérieurs. Il en eſt des Chefs de ſecte, comme des Ambaſſadeurs. Souvent les eſprits médiocres y réuſſiſſent le mieux, pourvu que les conditions qu'ils offrent, ſoient avantageuſes. Les ſiecles d'ignorance étoient le regne des Fanatiques & des Réformateurs.

DE LA POLITIQUE.

La paix & le bonheur de l'Etat sont comme un centre, où tous les chemins de la Politique doivent se réunir; & ce doit être là le but de toutes ses négociations.

Il y a des tems où le monde, moins agité, ne paroît vouloir être régi que par la douceur, où il ne faut que de la prudence & de la circonspection: c'est une espece de calme heureux dans la politique, qui succede ordinairement à l'orage. C'est alors que les négociations sont plus efficaces que les batailles, & qu'il faut gagner par la plume ce que l'on ne sauroit acquérir par l'épée.

La raison qui fait échouer tous ces vastes projets des ambitieux, est, à ce qu'il paroît, qu'en politique comme en méchanique, les machines simples ont un avantage extrême sur celles qui sont trop composées. Plus les ressorts qui concourent à un même mouvement, son compliqués, moins ils sont d'usage.

Quiconque veut assujettir ses égaux, est toujours sanguinaire ou fourbe.

La raison & les passions sont comme des chaînes invisibles, par lesquelles la main de la Providence conduit le Genre-humain, pour

concourir aux événemens que la Sageſſe éternelle avoit réſolus..... La Providence ſe rit de la ſageſſe & des grandeurs humaines. Des cauſes frivoles & quelquefois ridicules changent ſouvent la fortune des Monarchies entieres; mais il n'en eſt pas moins néceſſaire que ceux qui doivent gouverner le monde, cultivent leur pénétration & leur prudence.

Dans les Royaumes, la forme du gouvernement n'a de baſe que le deſpotiſme du Souverain: les Loix, le Militaire, le Négoce, l'Induſtrie, & toutes les autres parties de l'Etat ſont aſſujetties au caprice d'un ſeul homme qui a des Succeſſeurs qui ne ſe reſſemblent jamais; d'où il s'enſuit, pour l'ordinaire, qu'à l'avénement d'un nouveau Prince, l'Etat eſt gouverné par de nouveaux principes; & c'eſt ce qui porte préjudice à cette forme du gouvernement. Il y a de l'unité dans le but que les Républiques ſe propoſent, & dans les moyens qu'elles emploient pour y parvenir; ce qui fait qu'elles ne le manquent preſque jamais. Dans les Monarchies, un fainéant ſuccede à un Prince ambitieux: celui-ci eſt ſuivi d'un dévot; celui-là, par un guerrier; celui-ci, par un ſavant; celui-là, par un autre qui s'abandonne à la volupté; & pendant que ce théâtre mouvant de la fortune préſente ſans ceſſe des ſcenes nouvelles, le génie da la Nation, diverti par la va-

riété des objets, ne prend aucune assiette fixe. Il faut donc que, dans les Monarchies, les établissements qui doivent braver la vicissitude des siecles, aient des racines si profondes, qu'on ne puisse les arracher, sans ébranler en même tems les plus solides fondements du Trône.

S'il est vrai que la forme de gouvernement la plus parfaite est celle d'un Royaume bien administré, il n'est pas moins certain que les Républiques ont rempli le plus promtement le but de leur institution, & se sont mieux conservées, parce que les bons Rois meurent, & que les sages Loix sont immortelles.

Les révolutions que les Monarchies & les Républiques éprouvent, ont leurs causes dans les Loix immuables de la nature. Il faut que les passions humaines servent de ressorts, pour amener & mouvoir, sans cesse, de nouvelles décorations sur ce grand théâtre; que la fureur audacieuse des uns enleve ce que la foiblesse des autres ne peut défendre; que des ambitieux renversent des Républiques, & que l'artifice triomphe quelquefois de la simplicité. Sans ces grands bouleversements, l'univers resteroit sans cesse le même: il n'y auroit point d'événements nouveaux, il n'y auroit point d'égalité entre le destin des Nations: quelques peuples se-

roient toujours civilisés & heureux; & d'autres, toujours barbares & infortunés.

Quoique tant de Nations innombrables, qui couvrent la terre, aient chacun leur génie différent, il semble cependant, que certains traits qui les distinguent des autres, sont inaltérables. Tout Peuple a un caractere à soi, qui peut être modifié par le plus ou le moins d'éducation qu'il reçoit, mais dont le fond ne s'efface jamais. Il s'ensuit que les Princes n'ont jamais totalement changé la façon de penser des Peuples; qu'ils n'ont jamais pu forcer la nature à produire de grands hommes, lorsqu'elle s'y refusoit. Ils peuvent donner un certain vernis de politesse à leur Nation, maintenir les Loix dans leur vigueur, & les Sciences dans la médiocrité; mais ils n'altéreront jamais l'essence des choses: ils n'ajoutent que quelque nuance passagere à la couleur dominante du tableau. Il n'y a, je crois, que la dévastation entiere des Etats & leur repeuplement par des Colonies étrangeres, qui puissent produire un changement total dans l'esprit d'un Peuple; mais ce n'est dès-lors plus la même Nation.

Les Législateurs qui établissent des Loix dans des Monarchies, sont ordinairement eux-mêmes Souverains. Si leurs Loix sont douces & équitables, elles se soutiennent d'elles-mêmes: tous les Particuliers y trou-

vent leur avantage. Si elles font dures & tiraniques, elles font bientôt abolies, parce qu'il faut les maintenir par violence, & que le Tiran eſt ſeul contre tout un Peuple qui n'a de deſir que de les ſupprimer. Dans pluſieurs Républiques, où des particuliers ont été Législateurs, leurs Loix n'ont réuſſi qu'autant qu'elles ont pu établir un juſte équilibre entre le pouvoir du gouvernement & la liberté des Citoyens.

DE LA GUERRE.

TOUTES les guerres qui n'auront pour but que de repouſſer les uſurpateurs, de maintenir des droits légitimes, de garantir la liberté de l'Univers, feront conformes à la juſtice. Les Souverains qui en entreprennent de pareilles, n'ont point à ſe reprocher le ſang répandu: la néceſſité les fait agir; & dans de pareilles circonſtances, la guerre eſt un moindre malheur que la paix.

La guerre eſt une reſſource dans l'extrémité: il ne faut s'en ſervir que dans des cas déſeſpérés, & bien examiner ſi l'on y eſt porté par une illuſion d'orgueil ou par une raiſon ſolide; mais il y a des guerres de précaution que les Princes font ſagement d'entreprendre: elles ſont offenſives, à la vé-

rité ; mais elles ne ſont pas moins juſtes que les défenſives. Lorſque la grandeur exceſſive d'une Puiſſance ſemble prête à ſe déborder & menace d'engloutir l'Univers, il eſt de la prudence de lui oppoſer des digues & d'arrêter le cours du torrent, lors encore qu'on en eſt le maître. On voit des nuages qui s'aſſemblent, un orage qui ſe forme, les éclairs qui l'annoncent ; & le Souverain que ce danger menace, ne pouvant tout ſeul conjurer la tempête, ſe réunira, s'il eſt ſage, avec tous ceux que le même péril met dans les mêmes intérêts. C'eſt une maxime certaine, qu'il vaut mieux prévenir que d'être prévenu : les grands hommes s'en ſont toujours bien trouvés.

Un préjugé aſſez général fait que la plupart des hommes idolâtrent l'heureuſe témérité des ambitieux. L'éclat brillant des vertus militaires offuſque à leurs yeux la douceur des vertus civiles : ils préferent les Eroſtrates qui brûlent les Temples, aux Amphions qui élevent des Villes, & les victoires d'Octave au regne d'Auguſte.

L'ordre dans une Armée, ne peut ſubſiſter ſans ſévérité ; mais ce que je demande ſur ce ſujet, c'eſt de la modération. Si la clémence d'un honnête-homme le porte à la bonté, ſa ſageſſe ne le force pas moins à la rigueur ; mais il en eſt de lui comme d'un

habile Pilote: on ne lui voit couper les mâts ni les cordages de ſon vaiſſeau, que lorſqu'il y eſt forcé par l'orage. Il y a des occaſions où il faut être ſévere, mais jamais cruel; & j'aimerois mieux, un jour de bataille, être aimé que craint de mes ſoldats.

Il eſt ſûr, & l'expérience a fait voir, en général, que les meilleures Troupes d'un Etat ſont les Nationales. Je ſuis perſuadé qu'un Etat eſt mal ſervi par des mercenaires, & que les compatriotes ſentent redoubler leur courage par les liens qui les attachent.

L'Inſtitution du Soldat eſt pour la défenſe de la Patrie: les louer à d'autres, comme on vend des dogues & des taureaux pour le combat, c'eſt, ce me ſemble, pervertir à la fois le but du négoce & de la guerre. On dit qu'il n'eſt pas permis de vendre les choſes ſaintes: Eh! qu'y a-t-il de plus ſacré que le ſang des hommes?

DES SCIENCES & des Arts.

LA marque la plus ſure qu'un Pays eſt ſous un Gouvernement ſage & heureux, c'eſt lorſque les beaux Arts naiſſent dans ſon ſein. Ce ſont des fleurs qui viennent dans un

terrein

terrein gras & sous un ciel heureux, mais que la sécheresse ou le souffle des aquilons fait mourir. Rien non plus n'illustre plus un regne, que les Arts qui fleurissent sous son abri.

Qu'on ne dise point que la culture des Arts & des Sciences rend les hommes inhabiles aux affaires. Le bon esprit fait les mêmes progrès dans toutes les matieres qu'il embrasse. Les Sciences, bien-loin d'avilir, donnent, dans les emplois, un nouveau lustre à tous ceux qui les cultivent. Les grands hommes de l'antiquité se formerent sous la tutelle des Lettres, si je puis me servir de ce terme, avant que d'occuper les dignités de l'Etat; & ce qui sert à éclairer l'esprit, à perfectionner le jugement & à étendre la sphere des connoissances, forme certainement des Sujets propres à toute espece de destination. Ce sont des plantes cultivées avec soin, dont les fleurs & les fruits sont d'une beauté plus raffinée & d'un goût plus exquis que ceux de ces arbres qui, dans les bois sauvages, abandonnés à eux-mêmes, croissent au hasard, & dont les branches, bizarrement entortillées, n'offrent pas même à la vue un spectacle agréable.

Les siecles précieux s'annoncent par le nombre des grands hommes en tout genre, qui naissent à la fois. Heureux sont les Princes qui viennent au monde dans des conjonctu-

res aussi favorables! Les vertus, le talent, le génie les emportent, d'un mouvement commun avec eux, aux choses grandes & sublimes.

Si aujourd'hui, parmi les Chrétiens, il y a moins de révolutions, c'est que les principes de la saine Morale commencent à être plus répandus. Les hommes ont plus cultivé leur esprit; ils en sont moins féroces; & peut-être est-ce une obligation qu'on a aux Gens de Lettres, qui ont poli l'Europe.

La plupart des Prêtres examinent tous les Ouvrages de Littérature, comme si c'étoient des Traités de Théologie. Remplis de ce seul objet, ils voient des hérésies partout. De-là viennent tant de faux jugements & tant d'accusations formées, pour la plupart, mal-à-propos contre les Auteurs. Un Livre de Phisique doit être lu avec l'esprit d'un Phisicien: la nature & la vérité sont ses juges; ce sont elles qui doivent l'absoudre ou le condamner. Un Livre d'Astronomie doit être lu dans un même sens. Si un Médecin prouve qu'un coup de bâton, fortement appliqué sur le crâne, dérange l'esprit, ou bien qu'à un certain degré de chaleur, la raison s'égare, il faut lui prouver le contraire ou se taire. Si un Astronome habile démontre que la terre & tous les globes célestes tournent autour du soleil, il faut, ou mieux calculer que lui, ou soufrir que la terre tourne.

Les Arts font comme Eglé, dont le cœur n'eſt rendu
Qu'à l'Amant le plus tendre & le plus aſſidu....

Il n'eſt aucun plaiſir plus propre à nous ſéduire,
Que cette avidité d'apprendre & de s'inſtruire;
C'eſt peut-être le ſeul qui ſoufre des excès,
Et que le noir remords n'accompagna jamais.

Si l'appas de la gloire en ſecret vous attire,
Apprenez qu'aux talents elle offrit ſon empire,
Et que la renommée eut les mêmes égards
Pour les fils d'Apollon, que pour les fils de Mars.

L'époque des beaux Arts eſt celle des grands hommes.

Etendre notre eſprit, eſt pour nous un devoir.
Oui, l'auguſte Science eſt, pour celui qui l'aime,
Un organe nouveau de ſon bonheur ſuprême.

La ſageſſe proſpere où périt la ſottiſe.

Qui cultive l'eſprit d'une ardeur empreſſée,
Animal par ſes ſens, eſt Dieu par la penſée....
Il faut l'entretenir; l'étude le nourit:
S'il ne s'accroît ſans ceſſe, il s'éteint, il périt.
Voilà le ſeul parti que le Sage doit ſuivre.
Végéter, c'eſt mourir; beaucoup penſer, c'eſt vivre.

DE L'HISTOIRE.

L'HISTOIRE eſt regardée comme l'école des Princes; elle peint à leur mémoire les regnes des Souverains qui ont été

les Peres de la Patrie, & des Tirans qui l'ont désolée: elle leur marque les causes de l'agrandissement des Empires & celles de leur décadence: elle déploie une si grande multitude de caracteres, qu'il s'en trouve nécessairement de ressemblants à ceux des Souverains de nos jours; & prononçant sur la réputation des morts, elle juge tacitement les vivants: le blâme dont elle couvre les hommes vicieux qui ne sont plus, est une leçon de vertu qu'elle fait à la génération présente: l'Histoire paroît lui révéler quels seront sur elle les arrêts de la postérité.

On ne devroit conserver dans l'Histoire, que les noms des bons Princes, & laisser mourir à jamais ceux des autres avec leur indolence, leurs injustices & leurs crimes. Les Livres d'Histoire diminueroient, à la vérité, de beaucoup; mais l'humanité y profiteroit: & l'honneur de vivre dans l'Histoire, de voir son nom passer des siecles futurs jusqu'à l'éternité, ne feroit que a récompense de la vertu.

Une chose ne mérite d'être écrite, qu'autant qu'elle mérite d'être retenue.

Rétrecir & borner la sphere de ses idées au lieu qu'on habite, restreindre ses connoissances à ses devoirs privés, c'est s'abrutir dans l'ignorance la plus grossiere; pénétrer dans les tems qui nous ont précédés, em-

brasser le monde entier, avec toute l'étendue de son esprit, c'est faire réellement des conquêtes sur l'ignorance & sur l'erreur, c'est avoir vécu dans tous les siecles, & devenir en effet Citoyen de tous les lieux & de tous les Pays.

Qu'il est instructif & beau de passer en revue tous les siecles qui ont été avant nous, & de voir par quel enchaînement ils tiennent à nos tems! Prendre une Nation dans sa stupidité grossiere, la suivre dans ses progrès, & la conduire jusqu'au tems qu'elle s'est civilisée, c'est étudier, dans toutes ses métamorphoses, le ver à soie, devenu chrysalide & enfin papillon; mais que cette étude est humiliante! Il ne paroît que trop, qu'une Loi immuable de la nature oblige les hommes à passer par bien des impertinences, pour arriver à quelque chose de raisonable.

S'imaginer que les hommes sont tous des démons, s'acharner sur eux avec cruauté, c'est la vision du misantrope farouche: supposer que les hommes sont tous des Anges, & leur abandonner la bride, c'est le rêve d'un Capucin imbécile: croire qu'ils ne sont ni tous bons ni tous mauvais, récompenser les bonnes actions au-delà de leur prix, punir les mauvaises au-dessous de ce qu'elles méritent, avoir de l'indulgence pour leurs foiblesses, & de l'humanité pour tous; c'est

comme en doit user un homme raisonnable.

Bossuet, Fléchier, Pline n'auroient pas mieux dit pour leurs Héros, que Machiavel pour César Borgia. Si l'éloge qu'on en fait, n'étoit qu'une Ode, ou une figure de Rhétorique, on pouroit louer sa subtilité, en détestant son choix; mais c'est tout le contraire : c'est un Traité de politique, qui doit passer à la postérité; c'est un Ouvrage très-sérieux, dans lequel Machiavel est si impudent que d'accorder des louanges au monstre le plus abominable que l'enfer ait vomi sur la terre: c'est s'exposer de sang-froid à la haine du Genre-humain.

J'ai regardé des Princes, des Rois, des parents comme des hommes ordinaires. Loin d'être séduit par la domination, loin d'idolâtrer mes Ancêtres, j'ai blâmé le vice en eux-mêmes, avec hardiesse, parce qu'il ne doit pas trouver d'asile sur le Trône.

Il se trouve des Peintres singuliers, qui n'ont peint que des monstres & des diables. Machiavel est un peintre de ce genre; il représente l'Univers comme un enfer, & tous les hommes comme des démons. On diroit que ce Politique a voulu calomnier le Genre-humain par haine pour l'espece humaine, & qu'il ait pris à tâche d'anéantir la vertu, pour rendre tous les habitants de ce Continent ses semblables.

Un Ouvrage écrit fans liberté, ne peut être que médiocre ou mauvais: on doit moins refpecter les hommes, qui périffent, que la vérité, qui ne meurt jamais.

Il y a quelque chofe d'épidémique dans la façon de penfer, qui fe communique d'un efprit à l'autre. Cet homme extraordinaire, ce Roi dont toutes les vertus outrées dégéneroient en vices, Charles XII, en un mot, portoit avec lui, dès fa plus tendre enfance, la vie d'Alexandre-le-Grand; & bien des perfonnes qui ont connu particuliérement cet Alexandre du Nord, affurent que c'étoit Quint-Curce qui ravagea la Pologne; que Stanislas devint Roi d'après Abdolonyme, & que la bataille d'Arbelle occafionna la défaite de Pultawa.

DE LA BIENFESANCE.

QUelque foit le pouvoir qui nous tombe en partage,
Que le bien des humains foit toujours notre ouvrage.
C'eft un plaifir divin de faire des heureux. . . .
Sur tout n'abufons pas d'une vafte puiffance,
Et n'écoutons jamais la voix de la vengeance.
Qui ne peut fe domter, qui ne fait pardonner,
Et indigne du rang qui l'appele à régner. . . .
. . . .



. . . . Tous ces humains dont la terre fourmille
Sont fils d'un même pere, & font une famille;

Et malgré tout l'orgueil que donne votre rang,
Ils sont nés vos égaux, ils sont de votre sang.
Ouvrez toujours le cœur à leur plainte importune,
Et couvrez leur misere avec votre fortune.
Voulez-vous en effet paroître au-dessus d'eux?
Montrez-vous plus humain, plus doux, plus vertueux.
Tels ont été les Rois, dont l'immortelle gloire
Se grave en lettres d'or au Temple de mémoire.
Leur ame Juste & pure, & sur-tout leur bonté,
Ennoblit à mes yeux la foible humanité.
Mon cœur, en les nommant, est ému de tendresse:
On fait en leur faveur grace à toute l'espece.



Qu'il est beau, Lycaon, de faire des ingrats....
.... Un noble caractere
Ne trouve en sa grandeur des plaisirs qu'à bien faire.
....
Notre grand édifice est la Société,
Tout Citoyen concourt à son utilité:
L'embellir n'est pas tout; & pour le dire encore,
La bonté la soutient, quand l'orgueil la décore.
.....



Quelque soit le beau rang qu'on tienne en sa Patrie,
De la totalité l'on fait toujours partie.
L'Etat vous reconnoît pour un membre perclus,
Si par vous les humains ne sont pas secourus.
....
Un grand doit protéger l'innocente vertu....
.....
Sa bonté doit sur-tout annoncer sa puissance.

Nous ne sommes enfin maîtres que du présent ;
A différer le bien, souvent l'homme s'abuse :
Jouissons de ce seul instant,
Peut-être que demain le Ciel nous le refuse.

DE LA VERTU.

..... Quoique l'esprit soit divin de son essence,
Il n'obtiendra jamais l'injuste préférence
Sur les talents du cœur que l'homme doit avoir.
Ayez de la mémoire, ayez un grand savoir,
Soyez spirituel, plaisant, profond, sublime ;
Je veux qu'on vous admire, & non qu'on vous estime :
Mon suffrage, en un mot, n'est dû qu'à la vertu ;
Sans vertu, tout esprit est mal fait & tortu ;
Elle fait l'ornement & le brillant de l'homme :
Prouvez que vous l'aimez ; de quel nom qu'on vous nomme,
Certifiez le fait, & mon cœur qui vous rit,
Vous trouvant noble, aimable & plein d'un bon esprit,
Dévoue à vos vertus une amitié sincere.
....
Avec beaucoup d'esprit, l'ame du vrai saisie,
Varus combat le charme & l'abus des plaisirs,
Réprime l'intérêt, étouffe ses desirs,
Rabaisse son orgueil, lutte contre lui-même,
Et sert le Genre-humain qu'il déplore & qu'il aime.
Telles sont les vertus d'un digne Citoyen ;
Tel doit être le Sage & tout homme de bien....
....
Ce caractere heureux naît de la liaison
D'un esprit éclairé, soumis à la raison.

Appliquons notre eſprit à l'utile morale.
C'eſt elle qui ſondant tous les replis des cœurs,
Sans fard oſe aux mortels reprocher leurs noirceurs,
Eplucher leurs défauts, démaſquer leurs caprices,
Diſtinguer hardiment leurs vertus de leurs vices,
Domter des paſſions tous les tranſports outrés,
Changer les furieux en humains modérés,
Nous apprend à connoître au fond ce que nous ſommes,
Et rabaiſſer les Rois juſqu'au niveau des hommes,
O céleſte Morale! .....
Accordez Epicure avec l'âpre Stoïque;
Rendez l'un plus nerveux, l'autre moins tiranique:
Nivelez le chemin qui mene à la vertu;
Plus on l'adoucira, plus il ſera battu.

Oui, notre vrai bonheur & notre récompenſe,
C'eſt d'établir la paix dans notre conſcience.

DE LA VRAIE GLOIRE.

Si votre cœur aſpire à la ſublime gloire,
Sachez vaincre, & ſur-tout uſer de la victoire.
Le plus grand des Romains, par ſes ſuccès divers,
Le jour qu'à ſon pouvoir il ſoumit l'Univers,
Sauva ſes ennemis dans les champs de Pharſale.
Voyez à Fontenoy Louis, dont l'ame égale,
Douce dans ſes ſuccès, ſoulage les vaincus:
C'eſt un Dieu bienfeſant dont ils ſont ſecourus.
Ils baiſent en pleurant la main qui les déſarme.
Sa valeur les ſoumit, ſa clémence les charme.
Dans le ſein des fureurs la bonté trouve lieu;
Si vaincre eſt d'un Héros, pardonner eſt d'un Dieu.

Suivez, jeunes Guerriers, ces illustres modeles:
Alors la renommée, en étendant ses ailes,
Mêlant à ses récits vos noms & vos combats,
Portera votre gloire aux plus lointains climats.
A ce bruit, la vertu, du haut de l'Empirée,
Retrouvant des Héros dignes du tems d'Astrée,
Retrouvant des Guerriers remplis d'humanité,
Viendra pour vous guider à l'immortalité.
Dans ce Temple sacré, bâti par l'Innocence,
Les vertus des mortels trouvent leur récompense.
Là sont tous les esprits, dont les savants travaux
Enrichirent l'Etat, trouvant des Arts nouveaux;
Là sont tous les bons Rois, les Magistrats augustes,
Très peu de Conquérants; mais tous les Guerriers justes.

DES JUGEMENTS des hommes.

SI je vous disois que nous nous préparons, avec grand soin, à détruire quelques murailles élevées à grands frais; que nous fesons la moisson où nous n'avons point semé, & les maîtres où personne n'est assez fort pour nous résister, vous vous récrieriez: Ah, barbares! ah, brigands! Inhumains que vous étes! diriez vous: Les injustes n'hériteront point du Royaume des Cieux, selon St. Mathieu, chap. 12, ℣. 34.

Puisque je prévois ce que vous me diriez sur ces matieres, je ne vous en parlerai point. Je me contenterai de vous informer qu'un

homme, dont vous avez entendu parler sous le nom de *Roi de Prusse*, apprenant que les Etats de son Alliée, l'Empereur, étoient ruinés par la Reine de Hongrie, est volé à son secours; qu'il a joint ses Troupes à celles du Roi de Pologne, pour opérer une diversion en Basse-Autriche, & qu'il a si bien réussi, qu'il s'attend, dans peu, à combattre les principales forces de la Reine de Hongrie, pour le service de son Allié. Voilà de la générosité, direz-vous, voilà de l'héroïsme! Cependant le premier tableau & celui-ci sont les mêmes: c'est la même femme qu'on représente, premiérement en cornette de nuit, lorsqu'elle se dépouille de ses charmes, & ensuite, avec son fard, ses dents & ses pompons. De combien de différentes façons n'envisage-t-on pas les objets? Combien les jugements ne varient-ils point? Les hommes condamnent le soir ce qu'ils approuvoient le matin: ce même soleil qui leur plaisoit en son aurore, les fatigue en son couchant. De là viennent ces réputations établies, effacées, & qui se rétablissent pourtant; & nous sommes assez insensé pour nous donner, pour la réputation, du mouvement pendant notre vie entiere! Est-il possible qu'on ne se soit pas détrompé de cette fausse monnoie, depuis si long-tems qu'elle est connue?

La valeur & l'adreſſe ſe trouvent également chez les vôleurs de grand chemin & chez les Héros. La différence qui eſt entr'eux, c'eſt que le Conquérant eſt un vôleur illuſtre, & que l'autre eſt obſcur. L'un reçoit des lauriers & de l'encens pour prix de ſes violences, & l'autre la corde.

DU BONHEUR.

IL n'eſt point dans la nature de notre être, qu'un ſcélérat ſoit heureux. Quand même donc il n'y auroit point de juſtice ſur la terre, ni de Divinité au Ciel, il faudroit d'autant plus que les hommes fuſſent vertueux, puiſque la vertu ſeule les unit, & leur eſt abſolument néceſſaire pour leur conſervation, & que le crime ne peut que les rendre infortunés & les détruire

Les frivoles faveurs que fait la Renommée,
Sont quelques grains d'encens qui s'en vont en fumée.
Un corps ſain, des amis, l'aiſance, un peu d'amour,
Sont les uniques biens du terreſtre ſéjour.
Pourſuivez le bonheur du Japon en Eſpagne;
Le chagrin, malgré vous, toujours vous accompagne:
Le vrai bonheur eſt fait pour les cœurs vertueux,

DE L'AMITIÉ.

AIMONS sans intérêts, & sachons préférer
Les biens de nos Amis à notre bonheur même.



Dans ce siecle de fer, dans ces tems corrompus,
Il n'est plus, par malheur, d'Achates, de Nisus :
L'homme plein de bonté passe pour imbécile,
Et l'amitié s'exprime en style de Zoïle.



C'est sur l'estime, & c'est sur les vertus
Que l'amitié véritable se fonde.

Les malheureux font une expérience certaine du cœur humain. Le déclin de leur fortune est comme un thermomêtre qui indique en même tems le refroidissement de leurs amis.

DE LA FORTUNE.

CONNOISSEZ la fortune inconstante & légere :
La perfide se plaît aux plus cruels revers :
On la voit abuser le Sage, le vulgaire,
Jouer insolemment tout ce foible Univers...

Fixe-t-elle sur moi sa bizarre inconstance ?
Mon cœur lui saura gré du bien qu'elle me fait.

Veut-elle en d'autres lieux marquer sa bienveillance?
Je lui remets ses dons sans chagrin, sans regret.
Plein d'une vertu plus forte,
J'épouse la pauvreté,
Si pour dot elle m'apporte
L'honneur & la probité.

DE LA FLATERIE.

LOIN que la basse flaterie
Passe un vernis sur les défauts,
Cette coupable idolâtrie
Avilit les plus grands Héros.
Loués ou blâmés par les hommes,
Nous démeurons ce que nous sommes,
Grands ou petits, sains ou perclus.
Ce n'est point la vaine éloquence,
Mais l'aveu de la conscience,
Qui doit juger de nos vertus.

DU DÉPLACEMENT *des hommes.*

LES hommes ne sont presque jamais placés dans ce monde, selon leur choix: de-là vient qu'il y a tant de Cordonniers, de Prêtres, de Ministres & de Princes mauvais.

Si tout étoit bien assorti,
Sur ce ridicule hémisphere,

L'ouvrier quittant son outil,
Seroit Amiral ou Corsaire;
Le Roi peut-être un Charbonier,
Le Général un Maltôtier,
Le Berger Maître de la terre,
L'Auteur un grand foudre de guerre.
Mais rassurons-nous là-dessus,
Chacun conservera sa place:
Le monde va par ses vieux us;
Et jusqu'à la derniere race,
On y verra mêmes abus.

Fin des Pensées choisies de FREDERIC.

